

Vous venez de trouver une règle mise en ligne par des collectionneurs qui partagent leur passion et leur collection de jeux de société sur Internet depuis 1998.

Imaginez que vous puissiez accéder, jour et nuit, à cette collection, que vous puissiez ouvrir et utiliser tous ces jeux.

Ce rêve est devenu réalité !

Chantal et François ont créé l'Escale à jeux en 2013. Depuis l'été 2022, Isabelle et Raphaël leur ont succédé. Ils vous accueillent à Sologny (Bourgogne du sud), au cœur du Val Lamartinien, entre Mâcon et Cluny, à une heure de Châlon-sur-Saône ou de Lyon, une heure et demi de Roanne ou Dijon, deux heures de Genève, Grenoble ou Annecy et quatre heures de Paris (deux heures en TGV).

L'Escale à jeux est un ludogîte, réunissant un meublé de tourisme ★★★ modulable de 2 à 15 personnes et une ludothèque de plus de 9000 jeux de société.

Au total, 320 m² pour jouer, ripailler et dormir.

**ESCALE À
JEUX**

escaleajeux.fr

09 72 30 41 42

06 24 69 12 99

escaleajeux@gmail.com



Anne Glemshill

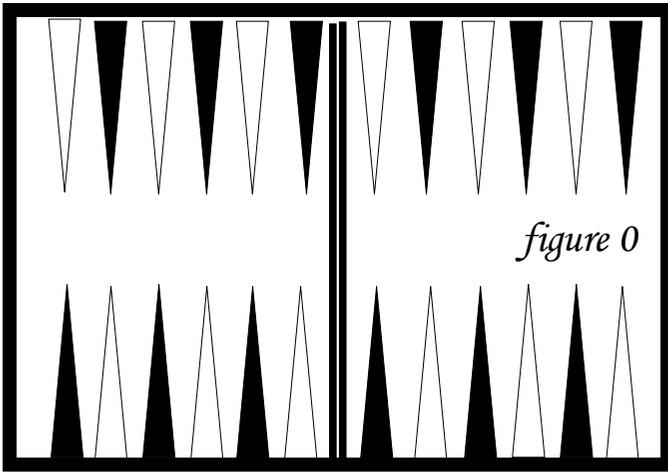
La case
de l'écolier

roman

[...] j'ai compris que la terre promise n'est pas le terme d'un voyage, mais le voyage même, l'embarcation sur laquelle nous sillonnons les mers de la vie, la barque de rêves qui nous maintient à flot au milieu des inclémences du monde.

Les imposteurs, José Manuel Fajardo

A B C D E F G H I K L M



I Z Y X V T S R Q P O N

Mardi 15 mai

Cela peut paraître bien étrange de commencer un journal intime dans ces conditions. Le souffle feutré de mon stylo comble la solitude dans laquelle je suis plongée si soudainement et qui m'est totalement étrangère ou presque. Mon enfance est un lieu enchanté par les membres de ma famille, habité par la douceur sucrée de ma grand-mère Kate. Mon adolescence n'a été qu'un tourbillon de copines bavardes et superficielles qui m'ont tissé une chaude couverture de mots inutiles, sous laquelle je me blottissais avec Angie ma grande sœur et Rosa, mon autre moi, l'amie, la confidente de mes chimères de jeune anglaise romantique.

Et que dire de ma vie d'aujourd'hui qu'un unique mot peut résumer : célébrité. Un mot oui, un de ceux qui en valent cent et qui sont lourds à porter pour une jeune fille au bord de l'horizon, à l'aube de tous les rêves. Cette existence exposée, la présence obsédante du regard de tous mes admirateurs inconnus, l'objectif acéré des paparazzi voraces, la théorie envahissante des

connaissances, des relations, des pique-assiettes, des talents à éclore, des fils du cousin de l'oncle de la tante du dernier des journalistes, toute cette toile d'araignée tissée autour de ma fragilité m'a plus d'une fois donné l'envie de croquer dans une île déserte. Oui, même si j'ai toujours craint la répétition de cet abandon qui a tracé son sillon douloureux dans le ventre de ma mère. Je ne connais pas mon père. Il s'est envolé avant que je ne pointe le bout de mon nez.

Le train laisse déjà au loin le quai qui se vide. La peur m'a assise dans cette voiture en route pour la France, la peur m'a conduite à la gare sans autre bagage qu'un grand sac en bandoulière nullement préparé pour ce voyage impromptu, la peur m'a poussée à courir sans baskets et sans jogging – je n'ose même pas vous décrire mon accoutrement de londonienne branchée – à travers les rues de la ville, à débouler sous le nez des taxis ahuris, à grimper des escaliers quatre à quatre en poussant des vieilles dames placides, à semer la panique sur des trottoirs grisés par le défilé vespéral des hommes d'affaires de la City, la peur m'a fait sortir de la boutique boisée du bouquiniste dans le bruit mat des lourds volumes qui tombent par piles. Ce n'est pas du cinéma, pas la peur que l'on joue pour tenir le spectateur en haleine, pas ce faux-semblant de scène pour lequel j'ai quelques dons, mais la vraie peur, subite, douloureuse, insurmontable, dévastatrice.

Comme j'écris ces derniers mots, épouvantails à souvenirs, les lettres se brouillent sur le visage de monsieur Harding, petits yeux délavés derrière des lunettes cerclées, crâne quasi chauve, tête ronde et menue au front ridé, vieille pomme au sourire affable. À quoi ressemble-t-il à présent ce portrait d'un autre âge ? À un

rictus incarnat ? Pour effacer cette image insupportable, je fixe par la fenêtre la ville qui fuit, rapetisse déjà et se fond bientôt dans ce vert anglais si tendre, douce teinture pour mon âme brûlée. Je n'ai pas le courage de me relire, d'autres le feront si je ne sors pas indemne de cet engrenage délirant.

La jeune femme pose son stylo, ridicule support publicitaire d'une compagnie d'assurance, qu'elle a récupéré ici ou là. Elle referme le petit carnet, poupée tracas, mangeuse de chagrin. Elle étend ses mains le long de ses cuisses sur le siège un peu dur, paumes ouvertes. Avant de se couler dans le sommeil, elle laisse errer ses yeux sur le paquet dont elle a fait un sous-main. Elle ne l'avait pas remarqué jusque-là : le nom écrit sur l'enveloppe n'est pas le sien. Elle veut s'en assurer, mais cinq ou six mois de pratique du yoga – ou est-ce plutôt la fatigue glanée dans sa longue course ? – la plonge en soi-même dans une mélodie lancinante.

« Je suis le calme, je suis la sérénité, je suis la paix... »

Mardi 15 mai

Je ne saurais dire combien de temps j'ai dormi et même si j'ai vraiment dormi. J'ai la tête lourde, douloureuse. Dehors, au-delà du verre froid de la fenêtre, c'est la nuit. La voiture est presque pleine, mais par chance le siège à côté du mien est inoccupé. Je pourrais y poser mes angoisses, si elles le veulent bien. L'air vibre de ronflements impudiques. Le murmure d'un jeune couple, litanie de tendresse, purifie l'atmosphère de ses relents de sandwiches plastifiés et de la sueur de représentants de commerce aux costumes mal taillés. Un mince filet de musique échappé du casque miniaturisé d'un chef d'entreprise quinquagénaire taquine mes oreilles : pas assez net pour que je puisse écouter et trop fort pour que j'arrive à l'oublier.

J'ai allumé la veilleuse et dans un réflexe idiot j'ai tiré le rideau. Qui pourrait se mêler de mes affaires dans la campagne assoupie ? Ce train lancé à pleine vitesse traverse l'ombre en étranger qui n'intéresse personne.

Bernard Damon, c'est le nom écrit à la main en petits caractères dans un coin au dos de l'enveloppe à bulles. Bernard Damon. J'ai ranimé mes souvenirs les plus flous pour mettre un visage sur ce nom, en vain. Je connais bien un Damon, mais il s'appelle Matt et malgré son amour des scénarii tortueux je ne vois pas ce qu'il viendrait faire dans cette histoire. Bernard Damon, décidément non, je n'ai jamais croisé cet homme ou du moins il ne m'a pas marqué, ni en bien ni en mal. Le contenu de ce paquet n'est vraisemblablement pas pour moi ou alors monsieur Harding aura commis une erreur. À moins qu'il n'ait utilisé une enveloppe aussi usagée que ses livres, une enveloppe conservée par économie. Je

revois mon grand-père récupérer, couper, plier tous les papiers lui tombant sous la main, pour les stocker dans ses toilettes. Il faut regarder à l'intérieur. Rien de compliqué. Mais alors, pourquoi mon sang bourdonne-t-il ainsi à mes oreilles ? C'est pire que mon premier baiser avec Matthew sur un plateau surchauffé balayé par l'œil froid des caméras.

Et si j'allais ouvrir la boîte de Pandore ?

LE GRAND
TRICTRAC

OU

MÉTHODE FACILE

POUR

APPRENDRE SANS MAÎTRE

LA MARCHÉ, LES TERMES, LES RÈGLES,

*Et une grande partie des finesses de ce Jeu,
enrichie de 288 Planches ou Figures,
avec les décisions des cas particuliers.*

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & considérablement augmentée.

Du Fonds de P.F. Giffart,

À PARIS,

*Chez De Hansy, le jeune, rue Saint-Jacques,
près les Mathurins, à Sainte-Thérèse.*

M D C C L X V I

Avec Approbation & Privilège du Roi.

**Transcription de l'enregistrement sonore de la
déposition de John Owen, versée au dossier
Harding par l'enquêteur Lawrence Smith le
mercredi 16 mai 2012 (dossier n° 24715H, pièce n° 7)**

« J'étais planté devant chez la fleuriste de l'Agatha lane, comme d'hab'. Il n'y avait que moi dans la ruelle, sauf Miss Christie. Elle promenait son clébard comme tous les soirs, c'est comme ça que je sais qu'il était dans les six heures. Elle est gentille Miss Christie. Elle est sourde comme un pot mais elle vient toujours me causer. Même que des fois elle me donne une petite pièce quand son fiston, le Rob, lui a pas tout bouffé sa pension. Elle est veuve, c'est bien triste. La vieille est rentrée chez elle. Elle venait juste de pousser la porte, j'm'en souviens elle a coincé la queue de Nelson, même qu'il a hurlé, ça m'a fait tourner la tête. C'est là que j'ai vu une belle gonzesse bien mignonne débouler de chez Harding. Une de ces filles de riches qui viennent traîner dans le quartier pour faire leurs courses sous notre nez. Pas bavardes et rapiat avec ça. Voyez, j'ai une sacrée mémoire quand je veux, pas vrai ? Il est pas fini le Johnnie. Elle est partie à toute blinde, même qu'elle m'a fait tomber en passant, j'suis solide pourtant, et que j'me suis bien tordu la cheville et le poignet. On pourrait pas voir pour une p'tite pension, j'suis comme qui dirait un tantinet handicapé moi maintenant. J'ai encore son parfum dans le nez à c'te poufiasse, même qu'il a une odeur chouette, c'est pas comme ici. Faut qu'la police elle fasse son travail, m'sieur le superintendant. J'ai rien capté d'autre vu que j'me suis évanoui, rapport au choc. »

Fait au commissariat de la Monmouth street le 16 mai 2012 à 19 heures 30.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Plusieurs fois dans ma vie j'ai flirté avec le ridicule, jamais il ne m'a autant talonné qu'à cette époque. L'affaire a fait grand bruit pour diverses raisons. Il eût mieux valu que mon nom n'apparût point dans cet embrouillamini, hélas j'en étais une pièce maîtresse, ce qui paradoxalement, je l'affirme sans fausse honte, ne laisse pas de flatter mon amour-propre. Je me souviens de tout comme si c'était hier.

J'avais ce soir-là, dans l'arrière-boutique du dernier réparateur d'automates londonien, connu une veine magnifique à la table de poker, de celle qui devrait vous tenir enfermé chez vous le restant de la semaine. Chaque mardi que Dieu fait, le digne homme au prénom si doux d'Artemus invitait ses amis autour des jetons et des cartes et accessoirement, ou plutôt est-ce l'inverse, de quelques bonnes bouteilles de bière anglaise et de vin français.

Il y avait là un boucher du quartier au cou de taureau et aux mains larges comme des tranchoirs, un collectionneur réputé aux gestes économes et machinaux, un bobby glabre bourré de tics, un bouquiniste chenu des Seven Dials et moi-même. Ne me demandez pas comment j'avais atterri dans cette assemblée improbable.

En ce temps-là, je m'étais bêtement pris de passion pour les jouets mécaniques, une manière comme une autre de dépenser mon immense fortune avec une originalité convenable. J'étais donc devenu le meilleur client d'Artemus qui se mettait en quatre pour me dénicher des pièces rares et coûteuses. Et c'est ainsi que j'avais tout naturellement pris place dans l'un des fauteuils vermoulus du « salon de jeu ». Je ne jouais pas

pour l'argent, sinon pour en perdre, mais pour chasser l'ennui.

J'étais donc l'homme idéal, je m'en rends compte aujourd'hui.

Lettre de Benjamin Mercet à Katerine Kightly

Bonjour Katerine,

Vous ne me connaissez pas mais je vous écris parce que je vous admire. J'ai devant les yeux une affiche de *Salute to Adventurers*, un cadeau de mon père. Vous êtes vraiment magnifique dans ce rôle, je n'ai pas assez de mots pour le dire même si j'en ai beaucoup plus que les jeunes de mon âge pour une bien mauvaise raison. Une raison qui me pourrit la vie. Je suis en fauteuil roulant depuis que j'ai cinq ans, à cause d'un chauffard qui est monté sur le trottoir devant mon école. Je ne me plains pas trop quand même, tout le monde prend soin de moi, mes parents, mon grand frère Simon, mon grand-père Étienne et mes copains.

Comme je suis très bavard, je ne vous ai pas dit que je n'ai que douze ans, que je vais bientôt entrer au collège et que j'habite à Isle dans la banlieue de Limoges. Vous ne devez pas connaître, c'est une ville du centre de la France, pluvieuse et ventée, mais très tranquille avec de la verdure partout. Je sais, c'est sans intérêt.

Je ne vous écris pas pour demander une photo ou un autographe, juste pour vous dire que vous m'apportez beaucoup de plaisir.

Merci Katerine.

P.-S. Je ne crois pas que vous lirez ma lettre et il y a peu de chances que vous répondiez. Vous n'avez pas que ça à foutre (je barrerais bien ce mot, mais ça ferait une rature disgracieuse ; c'est dans le dictionnaire après tout). Au moins je suis allé au bout de mon rêve, malgré ce

putain de fauteuil qui me cloue au sol. J'aimerais bien
courir avec vous un jour.

Je vous embrasse.

Benjamin

Mardi 15 mai

J'ai ouvert l'enveloppe. J'y ai glissé la main, subrepticement, comme si ce que j'allais découvrir pouvait changer la face du monde ou du moins ma propre vie. Mais pour être honnête, je pense que ma curiosité a été plus forte que tout le reste. Ce que j'avais pris pour de l'angoisse n'était que de l'excitation.

J'ai retiré avec précaution un très ancien ouvrage à la couverture de cuir en assez bon état, celle d'origine apparemment : un in-octavo du dix-huitième siècle, un traité de trictrac. C'est un jeu français d'Ancien Régime dont j'ai déjà entendu parler à je ne sais plus quelle occasion. Je n'ai pas trouvé le nom de l'auteur, je sais juste qu'il s'agit d'une deuxième édition datée de 1766. Le jeu en lui-même, d'après les figures du livre, ressemble à s'y méprendre à notre backgammon, un cousin d'outre-manche sans doute.

Pas de quoi fouetter un chat, encore moins un malheureux bouquiniste londonien et une actrice de renom. Quant au livre, s'il a par son âge une valeur indéniable, ce n'est ni un manuscrit ni un incunable. J'ai oublié de dire que je suis assez calée en bibliophilie. Je suis une très bonne cliente de la librairie Harding, ou plutôt j'en étais une hier encore.

Quelque chose cloche, la solution est peut-être dans les pages que je fais tourner d'avant en arrière et d'arrière en avant pour en chasser le secret. Moi qui me plains de ne plus avoir le temps de lire, je vais occuper mes vacances forcées à m'avaler trois cents cinquante-sept pages et autant de figures de tablier. Quel pensum ! Je n'ai vraiment pas besoin de cela. Heureusement il recèle des plaisirs inattendus. La première phrase est délicieuse :

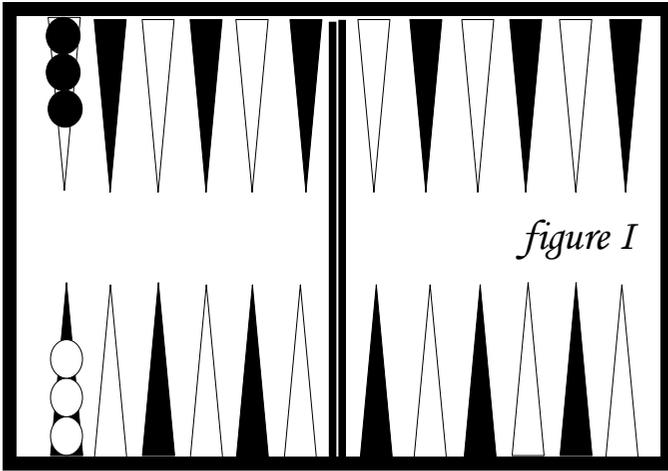
« Le Trictrac, dont j'entreprends ici de donner les Règles, tire son nom du bruit que font les Dames, les Dez, & les Cornets. » En entendant les deux passagères qui discutent dans mon dos, je comprends ce que l'auteur a voulu dire.

CLORIS

Petit-Jan de Cloris

Grand-Jan de Cloris

A B C D E F G H I K L M



Q Z Y X V T S R Q P O N

Petit-Jan de Damon

Grand-Jan de Damon

DAMON

Fragment des *Mémoires du milliardaire russe Pavel Kurski*

Après chaque partie, nous discutons à bâtons rompus pour faire retomber la tension terrible de la joute. J'étais peu enclin à l'épanchement, mais entendre mes partenaires de jeu s'entretenir de tout et de rien, du dernier match de Chelsea face aux Gunners, de la prochaine journée de cricket, de la hausse des prix du pétrole, de la guerre en Irak, calmait prodigieusement mes nerfs surexcités par la manipulation codifiée des cartes, le calcul des probabilités, les tentatives de bluff et les espoirs déçus.

À vrai dire, je n'écoutais pas les discours déçousus des uns et des autres, ma supériorité intellectuelle me dispensant de ces débats triviaux. Je me laissais simplement bercer par le chant des mots et la voix profonde du boucher qui n'aurait pas déparé les ors de Covent Garden. Je parlais donc peu et seulement du poker lui-même, revenant ici ou là sur une passe d'armes de la semaine précédente ou de la soirée qui s'achevait. Harding était lui aussi fort peu loquace, cultivant dans ce domaine comme dans son métier une parcimonie extrême.

Pourtant, ce jour-là, notre bouquiniste – il était réellement devenu le mien car j'adore les livres anciens – s'épancha sans y être invité ni encouragé sur un sujet qui, s'il me laissa tout d'abord de marbre, me captiva peu à peu par son originalité et son mystère. À cet instant, chez Artemus, dans cette ambiance surannée de club anglais, atavique et inimitable, l'inattendu Harding endossait l'habit d'un Kipling pour m'entraîner dans une aventure pleine de promesses.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je me demande encore aujourd'hui pourquoi j'ai accepté cette affaire. Dans la police, déjà, j'avais le chic pour récupérer les enquêtes dont personne ne voulait, celles qui ne rapportent rien, ni pot-de-vin, ni bagatelle, ni médaille. Côté maux de tête, nuits blanches et filatures bidon, j'étais servi en revanche.

C'est ce raté de Frank Albert, une vieille connaissance de chez les *cops*, qui m'a rancardé. Il était dix heures et demie du matin, le téléphone a sonné. La cervelle encore inondée de bière ambrée, j'ai décroché le combiné. Le cochon ne s'est pas laissé faire, alors j'ai branché le haut-parleur pour éviter de le chercher, la tête en bas, au pied du canapé, un vrai supplice dans mon état. La voix nasillarde de Frankie le bobby m'a susurré une histoire à dormir debout, juste ce dont je rêvais pour laisser couler le reste de la journée.

« Bob, mon vieux Bob, j'ai tout de suite pensé à toi. Il y a un paquet de fric à se faire. Fifty-fifty. »

Je n'y croyais pas trop, car avec Frankie le gros coup c'était presque tous les mois. Or voilà deux ans que je végétais dans mon bureau transformé en appartement. Le beau temps des privés, dont je vous ai causé plus haut, c'était de l'histoire ancienne et ma vie avait basculé depuis belle lurette dans la bouteille, pas très loin en ce mois de mai arrosé, d'en toucher le fond. Machinalement j'ai encouragé mon indic d'un juron quelconque.

« Je plume au poker un richissime pigeon russe. Il cherche quelqu'un de discret pour localiser une jeune femme. Accroche-toi bien, tu vas te retrouver le cul par terre. Il offre deux millions de livres. »

Très drôle Frankie, mais mon coccyx avait déjà tâté du parquet. En voulant attraper une canette rescapée de la veille, j'avais chuté lourdement. *Goddam!* Sans vouloir offenser la reine, quelle femme vaut ce prix-là ?

O n sonne à la porte. Benjamin ne bronche pas. Il reste plongé dans la lecture de *L'île des perroquets*. La plume de Margerit l'emporte loin de son fauteuil, loin de la pesanteur métallique qui fait de son corps un fardeau. Son esprit vole au-dessus des vagues, file vent arrière, atterrit dans des ports brûlés par le soleil. Le visiteur insiste et la sonnette assassine désenchanter le voyage fantastique sur la coque des mots. Et merde ! Le marque-page a glissé au sol pour s'évader de sa prison de papier. Benjamin n'a pas le bras assez long pour le ramasser et il ne supporte pas de poser à plat, retourné, un livre ouvert. Un dos mérite le respect : il doit être vierge de toute cicatrice. C'est ainsi que notre jeune frère de la côte ne sait plus distinguer, dans sa bibliothèque des songes, les terres à explorer des contrées arpentées en tous sens.

Benjamin préfère refermer *L'île des perroquets* pour la poser sur son bureau. Il est seul à la maison, et la politesse autant que la curiosité le pousse à faire tourner ses roues vers l'inconnu. Qui peut bien venir à trois heures de l'après-midi ? Papa a une réunion, maman est au travail, Simon suit son cours de danse, le facteur est déjà passé, grand-père ne vient manger qu'à dix-neuf heures. Le jeune garçon donne sa langue au chat, sans déplaisir, car il adore les surprises. La sonnette fait une dernière tentative, plus courte et désolée, comme si elle n'y croyait plus. Benjamin gare sa limousine à côté de la porte – la maison a été pour ainsi dire construite autour de lui –, il appuie sur la poignée et ouvre en grand...

Par la Sainte-barbe ! les pirates attendront.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

La simple évocation du conte fabuleux de Harding me donne, à des années-lumière de distance, la chair de poule, de celle qui me submerge quand Pavarotti chante Calaf, quand Anne Gastinel étreint son violoncelle, quand Gene Kelly danse avec Cyd Charisse, quand un ballon de cuir fait trembler les filets dans un stade en délire. Les paroles du bouquiniste ont tracé des sillons indélébiles dans mon esprit romanesque. Je suis russe et ce n'est pas pour rien, sans compter mes origines françaises du côté maternel. Harding, ô Harding, j'ai presque envie de te croire encore. Dis-le toi-même à ceux qui vont me lire.

« Il y a un an jour pour jour, un inconnu s'est engouffré dans ma boutique. Il était trempé et visiblement essoufflé par sa course sous une averse printanière. Son visage exsudait un je-ne-sais-quoi de terrifié, étranger à l'humeur du ciel. Je ne suis pas marchand de parapluie et je me suis tout d'abord renfrogné, accroissant le malaise de ce visiteur inattendu. Mais il n'avait pas choisi ma librairie par hasard. C'était pour lui plus qu'un abri contre les intempéries. Il a sorti de sous son imperméable dégouttant un paquet ficelé avec soin et l'a posé sur le comptoir en débitant une invraisemblable histoire :

« Je vous confie cette enveloppe et son contenu. Je suis traqué, pour moi c'est sûrement la fin. Un ami m'a parlé de vous, de votre honnêteté. Si dans un an je ne suis pas revenu réclamer mon dépôt, vous devrez le conserver jusqu'à ce qu'une personne portant cette

bague à l'annulaire droit, l'annulaire droit retenez bien cela, vienne le récupérer. Ne l'ouvrez jamais, n'en parlez à quiconque, ne le vendez pas. Il est inestimable, son prix c'est votre vie. J'entends déjà vos questions, faites-moi confiance. Adieu, monsieur Harding, et que Dieu vous bénisse. »

L'homme a levé la main gauche pour me montrer une dernière fois le discret anneau d'or qu'il portait à l'index, un bijou admirable qui présentait pourtant une cassure nette d'un demi-millimètre sur toute sa hauteur, puis il est parti comme il était venu, en coup de vent, me laissant les embruns et la tempête.

Je n'ai pas résisté bien longtemps. La nuit tombée, dans mon arrière-boutique, à la lueur d'un chandelier de bronze, j'ai décacheté l'enveloppe avec précaution et je l'ai vidée de son contenu. Le trésor n'était qu'un livre ancien, pas même une primo édition, certes en bon état, mais dont je ne tirerais pas grand-chose. Qui allait se passionner pour Le grand trictrac, ou méthode facile pour apprendre sans maître la marche, les termes, les règles, et une grande partie des finesses de ce jeu ? Quelque ludopathe sans le sou voire un nostalgique de la monarchie absolue, aristocrate rentier ou ecclésiastique désœuvré. Je pouvais donc le garder sans rien y perdre. Très déçu, j'ai remis l'ouvrage dans l'enveloppe que j'ai recachetée à l'identique et glissée dans un tiroir de mon bureau.

Je l'ai ressortie ce matin, me remémorant les paroles de l'inconnu par une association de pensées qui m'a ramené une année en arrière et dont je vous passe les détails. Je l'ai ouverte à nouveau, poussé par je ne sais quel retour de curiosité. À ma grande surprise, un papier que je n'avais pas remarqué la première fois a glissé d'entre les pages du traité pour tomber silencieusement sur le parquet, à la manière d'une feuille morte. »

« Autoportrait » publié par Étienne Berthon dans la revue *Horizons*, numéro 18, mars-avril 2012

Quarante-neuf, un, sept, trois, mille, trente-deux, la vie peut-elle se réduire à des nombres ? Dans le désordre, enfants, regrets, élèves, années, dessin à finir. Cherchez l'erreur. Qui suis-je ? Un modèle pour eux. Qui sont-elles ? Pour moi des modèles. Lecteurs déboussolés, suivez le contour d'un nez, la courbe d'un sein, le tracé d'une main. Je vis seul, seul je dors, je peuple ma nuit de visages crayonnés, de silhouettes esquissées. Mon jour est plein... de sourires enfantins, de chuchotis, de caquetages, de partages. Vous l'aurez deviné, je suis plaqué, divorcé, célibataire, papa, enseignant, caricaturiste, triste et joyeux à la fois, oui je suis tout cela et plus encore, une guitare, la lanterne d'un phare, un bananier des îles, un écolier tranquille...

Je me couche tard et je me lève tôt, ma main n'est que l'appendice de mes crayons, pinceaux et fusains, comme je ne suis que le prolongement d'Élisabeth, ma fille, et de Simon et Benjamin mes petits-fils. Benjamin. J'aimerais lui donner mes jambes, rien d'autre. Mes yeux me suffisent pour percer l'architecture d'une bouche ou d'un front, pour sentir les circonvolutions d'une oreille, mes doigts pour façonner une arcade, un menton, une pommette. Par bonheur, il n'a pas besoin d'un vieux pleurnichard pour faire vivre sa flamme. C'est une étincelle, un falot, un brasier dans les ténèbres de mon cœur. Simon aussi. Je suis un piètre écrivain, c'est une certitude. Ma main n'est pas sculptée pour les mots mais pour le trait.

Rompons là. J'ai mieux à faire que d'ennuyer les coureurs d'horizons. J'ai promis à Ben le portrait de son actrice préférée. Je ne vais pas la louper celle-là !

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Moi le privé insensible, l'ancien policier blindé par la fréquentation du genre humain et de ses vices, le pessimiste inflexible, le goujat en amour, en un mot Bob le dur, j'avais mordu à l'hameçon. En ce début d'après-midi arrosé, je me retrouvais à happer l'air au fond d'une rue grise de Londres, essayant tant bien que mal d'évacuer dans l'atmosphère poisseuse de la ville mon haleine saturée d'alcool.

Était-ce la voix doucereuse de Frankie – du Peter Lorre en plus aigu – qui m'avait décidé ? Aucune chance, c'était une torture permanente pour mes oreilles amatrices de sons ronds et d'intonations franches. Était-ce l'abus de boissons d'hommes ? Impossible, je tenais la bouteille comme pas un dans la profession et c'est une sacrée référence. Était-ce le parfum romanesque de cette affaire ? Mon cœur n'était donc pas totalement pétrifié ? La poursuite d'une femme est un sport qui m'a toujours plu, mais il me faut d'ordinaire du concret, une taille à enlacer, des lèvres à mordre, pas une ombre insaisissable, vaudrait-elle deux millions de livres.

Après tout, je ne m'étais peut-être levé que pour l'argent, car il n'y avait guère de différences entre le Bob Durman dûment identifié et fiché, papiers en règle, et les migrants qui mendiaient devant son immeuble. Une nationalité mais ce n'est rien, un toit mais pas pour longtemps, un pardessus flambant neuf mais qui n'était qu'un cache-misère. Je n'aurais su dire quand j'avais acheté ma dernière chemise, mon dernier costume – le seul qui me restait d'ailleurs, en bonne laine anglaise paraît-il, et que je portais été comme hiver –, ma dernière

cravate. Je n'étais donc en quête de rien de grandiose, juste un crève-la-faim pensant à son estomac, à sa garde-robe et à son *home sweet home*.

Mais la vie est parfois plus fantasque que le cinéma et mes bonnes raisons ont vite volé en éclats. Je ne le regrette pas.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Artemus ne supportait pas les insectes volants. Il traquait sans pitié guêpes, mouches et moustiques, les écrasant tantôt d'un claquement de mains sonore, tantôt d'un violent coup de journal replié. Pourtant, l'histoire d'Harding faisait le bonheur d'un taon qui tournait sans relâche autour du lustre en verroterie pendu au plafond tendu de toiles d'araignées, pâle imitation d'art vénitien, et venait à intervalles réguliers se poser sur l'un ou l'autre d'entre nous. Charmé par le récit mystérieux du bouquiniste, notre hôte laissait en paix son ennemi ailé qui en profita pour lui sucer le sang sur son avant-bras dénudé. L'aiguillon de la curiosité l'emportant sur la douleur de la piqûre, Artemus ne broncha pas. Il osa même une question, lui qui n'en posait jamais et coupait sans vergogne la parole pour exposer ses idées étriquées dans un monologue ennuyeux. Le baryton du réparateur d'automates brisa le silence, confiture d'hypothèses étalée sur notre imagination débridée par la dernière phrase d'Harding.

« Ce feuillet, il y avait quelque chose d'écrit dessus ? »

Nul ne lui tint rigueur de ce cri car il nous avait à tous brûlé les lèvres. Sans même porter un toast, pratique courante dans notre cercle, chacun saisit son verre dans le même mouvement pour apaiser sa soif. Peine inutile, notre source était un mince filet de voix.

« Oui, une sorte d'énigme... »

Mike se tient dans l'encadrement de la porte. Son corps massif fait obstacle au soleil et prend ainsi, à contre-jour, des proportions démesurées. Le jeune géant, pivot incontesté d'une équipe de basket locale, habite dans la rue de Benjamin, à quatre ou cinq maisons de distance. À tout juste quatorze ans, il mesure déjà un mètre quatre-vingts. Il respire la force, la santé, la victoire, tout le contraire de Benjamin. Les deux garçons se connaissent à peine, discutent rarement et seulement quand ils se croisent par hasard. L'unique centre d'intérêt de Mike c'est son ballon orangé, son atmosphère, l'air qui le gonfle, les odeurs mâles du gymnase et de ses équipiers. Il n'a rien à faire ici, il a dû se tromper de porte, croyant sonner chez Corentin le voisin de Benjamin, un joueur de foot celui-là, qui ne rechigne pas de temps en temps à enfiler quelques paniers sur le panneau de Mike. Le ballon, pendule gigantesque, passe d'une main à l'autre.

« Salut Benjamin, il y a une dame qui te cherche. »

Le colosse en short ample se retourne.

« C'est lui madame, au revoir. »

Mike s'efface et remonte l'allée qui donne sur la rue. Il disparaît derrière les thuyas. Benjamin fixe la jeune femme droit dans les yeux. Ce regard qu'il a saisi furtivement dès l'ouverture de la porte et dans lequel à présent il peut librement fondre le sien, il le connaît sans pouvoir lui donner un nom. Il explore en vain les recoins de sa mémoire. S'il pouvait s'abstraire de cet examen, il serait étonné par sa propre hardiesse, par l'évidence de son calme, loin de ses habituelles rougeurs d'adolescent timide. Cet ovale, ce nez, cette bouche, tout lui parle, mais la longue chevelure paillée et les larges lunettes

noires troublent la réminiscence. Une voix jeune, claire,
douce et ferme à la fois efface tous les doutes.

« Hello Benjamin.

– Bonjour Katerine. »

Mercredi 16 mai

À Paris, j'ai acheté une perruque et des lunettes de soleil à la mode, énorme paire de chips que je trouve parfaitement ridicule comme toutes les femmes, mais que je porte, comme toutes les femmes, avec l'air d'y trouver le plus grand plaisir. Ce revival des seventies que les as du marketing vendent à notre conformisme a du bon. On n'est pas prêt de me reconnaître sous ces artifices grossiers. Je suis tendance et il ne me manque plus que des sabots flashy en plastique chinois. Personne n'a fait attention à moi dans les boutiques. J'ai bien remarqué deux ou trois regards appuyés, mais ils ne cherchaient pas à se remémorer mon visage, plutôt à s'enivrer de mes traits, à flirter qui sait ? Je suis en France après tout. C'est le Sud ici et quand le printemps s'en mêle... De toutes façons, je suis à l'abri maintenant avec mes longs cheveux filasse et mes facettes de mouche fumées.

À la librairie de la Gare du Nord, j'ai repéré Limoges sur un guide touristique. C'est au centre de la France, au milieu d'un désert de verdure. Cela va me changer du smog londonien. Pourquoi ai-je choisi ce coin perdu pour échapper à ceux que je n'ose pas nommer de peur de les trouver juste derrière moi ? À cause d'un signe tapi au fond de mon sac et révélé par la vaine recherche d'un mouchoir. Dans une enveloppe décachetée il y a plusieurs mois par ma secrétaire, et qu'elle a posée sur ma coiffeuse un soir de brume, dormait un billet plié avec soin, couvert d'une écriture fine et volontaire qui m'a tant touchée alors et qui m'a émue encore aujourd'hui. Chahutée par ce train poussif qui m'amène vers un jeune étranger marqué par la vie, moi la belle actrice à laquelle tout souriait jusqu'à hier, je pleure. Mon malheur va faire

le bonheur de ce petit frère. Je n'ai même pas songé aux dangers que je vais faire courir à ce garçon inconnu et à sa famille. Je crois aux appels du destin et j'y réponds toujours, pour le meilleur et pour le pire. Je lis une lettre de fan sur dix mille, je prends ce sac deux fois par an, je conserve mes plus beaux souvenirs dans une boîte à secrets qui ne quitte pas ma chambre d'enfant, je ne m'abandonne jamais au chagrin en public, alors ?

Il va faire une sacrée tête mon Benjamin !

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Le « pigeon russe » ne m'attendait ni dans une voiture de luxe, ni dans un palace pour nouveaux riches, ni dans un hôtel particulier de Kensington Gardens. Frankie m'avait donné un numéro. J'avais appelé et une voix caverneuse, celle d'un secrétaire ou d'un garde du corps, m'avait donné rendez-vous avec « Son Excellence » dans les vestiaires d'un stade d'entraînement.

Sa grandeur avait la passion du ballon rond, des danseuses en short, des comédiens brouteurs de gazon. Je n'étais pas sûr que nous allions nous entendre car j'ai toujours préféré le rugby au football, question d'intelligence évidemment. À cette époque, le onze d'Angleterre n'arrivait pas à la cheville du quinze de la Rose, et la bestialité du hooligan de Wembley détonnait avec la subtilité, le fair-play et le *fighting spirit* du très civilisé supporter de Twickenham. Passons.

Avec ma gueule de bois, arriver à bon port n'a pas été une mince affaire. J'avais une bonne demi-heure de retard quand j'ai frappé à la porte de l'équipe locale. Un gorille en costume trop étroit a entrouvert et j'ai entendu un homme motiver des joueurs par un discours posé mais ferme. Je ne me souviens plus aujourd'hui des paroles prononcées alors, sinon ces mots : « N'oubliez pas de rêver. » Liberté extraordinaire pour qui connaît un peu les enjeux financiers du sport. Le primate m'a demandé mon nom, l'œil inquisiteur. Je lui aurais bien dit d'aller se faire foutre car je n'apprécie guère qu'on me fouille la cervelle. Après réflexion et en voyant le gabarit de la bête, j'ai préféré obtempérer.

« Robert Durman.

– Attendez un instant, Son Excellence n’a pas fini. »

Avant que j’en place une la porte s’était refermée en douceur. Pourtant mon amour-propre venait de prendre un sale coup. J’ai ravalé ma colère en pensant au million. *Wait and see*. Ça n’a pas été long. Le grand singe est sorti au bout d’une minute et sans rien dire il m’a amené devant la porte voisine sur laquelle était peint en gros caractères noirs le mot *Referees*. Il a frappé, un de ses cousins orang-outang abonné au même tailleur a ouvert, puis on m’a gentiment poussé à l’intérieur en prenant soin de refermer derrière moi.

Assis au bureau de l’arbitre, « Son Excellence » me jaugeait comme il l’aurait fait d’un domestique ou d’un cheval. Il savait que je bouillais intérieurement car tout bon privé a horreur qu’on le traite comme une sous-merde. La placidité de mon visage, ma nonchalance apparente ont dû l’impressionner positivement. Il n’a lâché que trois mots :

« Je vous engage. »

Comment aurais-je pu refuser ?

Article paru en page deux du tabloïd *The Moon* du 25 mai 2012, signé Shelby Lydecker

KATERINE KIGHLY A DISPARU

Toute l'affaire en exclusivité dans nos colonnes.

La célèbre jeune actrice anglaise, nouvelle coqueluche d'Hollywood, n'était plus visible depuis plusieurs jours. Photographes, admirateurs et gens du cinéma en étaient pour leurs frais. Et pour cause : Katerine Kighly, donnée souffrante par son agent et sa famille, et qui a dû interrompre un tournage dans des studios londoniens, a tout simplement disparu. Oui, disparu. Le mot est énorme, car comment une femme aussi célèbre, dont le visage est connu de tous, peut-elle s'évanouir ainsi dans le brouillard de la capitale ? Le mystère demeure entier, mais notre journal qui ne recule devant aucune investigation a glané quelques informations pour assouvir, chers lecteurs, votre légitime curiosité.

C'est en sortant de chez un bouquiniste réputé du quartier de Seven Dials que Katerine s'est évaporée. De nombreux témoins l'ont aperçue fuyant on ne sait quoi. Alertées par un joueur d'orgue de barbarie posté en face de la boutique et qui s'est confié à votre serviteur, les forces de l'ordre ont rapidement bouclé l'Agatha lane. Elles ont investi la librairie dans laquelle, aux dires de notre informateur, « ce n'était pas beau à voir ». La police n'a souhaité faire aucun commentaire, ce qui dans ce genre d'affaires n'est pas bon signe. Plusieurs témoignages d'habitants ayant observé la scène par leurs fenêtres, évidemment recoupés par nos soins, font état de la présence d'une ambulance appelée sur les lieux vers

vingt heures. Y aurait-il eu une victime à l'intérieur de la boutique ? Victime à laquelle des soins auraient été portés ou, si l'on en croit notre musicien de rue, cadavre en route pour la morgue la plus proche. Toujours est-il que le bouquiniste qui vivait au-dessus de sa librairie, monsieur Edouard Harding, est invisible depuis lors et que la boutique est sous scellés.

Au vu des éléments dont nous disposons, le silence des autorités n'étant pas le moins inquiétant, nous avons le droit, cher lecteur, de nous poser ensemble la question suivante :

Katerine Kighly est-elle une meurtrière en fuite ?

Le journal offre une récompense de mille cinq cents livres à toute personne susceptible de lui donner un renseignement d'importance dans cette mystérieuse, scabreuse, étonnante affaire.

Fragment des *Mémoires du milliardaire russe* *Pavel Kourski*

Les révélations du bouquiniste firent sur moi l'effet d'une drogue euphorisante. Le défi lancé par l'auteur de ces lignes dactylographiées était à la hauteur de mon ennui, de mes ambitions larvées les plus folles. Je n'étais à cette époque qu'un velléitaire, sans doute parce que je n'avais jamais eu de soucis matériels, que je pouvais vivre sans rien faire, non pas trente ou cinquante malheureuses années mais des siècles entiers. Mon empire industriel n'avait pas de limites, à tel point que je n'en connaissais pas toutes les activités, laissant ce soin fastidieux à mes comptables, conseillers financiers et autres gestionnaires de portefeuille. Ma fortune était un puits sans fond comme les gigantesques réserves de pétrole que m'avaient léguées mon père en trépassant. La raréfaction de l'or noir à l'échelle planétaire faisait sans cesse croître mon capital. Je pouvais tout m'acheter, offrir tout.

Je ne suis plus milliardaire au sens commun depuis longtemps. Je n'ai pas dilapidé mon héritage, non, je l'ai transformé en molécules qui valent incommensurablement plus que le billet vert ou le métal jaune. Je conserve le titre par bravade, pour faire enrager mes détracteurs, grand mal leur fasse. Mais revenons à nos moujiks.

Harding était un medium qui me révélait à moi-même. Être autre chose que le fils de, l'héritier rouge – laissez-moi rire –, le tzar de la vodka – une des plus lucratives productions de mon empire –, avoir enfin un but incertain et fantastique, à l'envers de la monotonie des jours dorés qui rivalisaient d'oisiveté et de vide. Je quittai la caverne d'Artemus en prenant discrètement rendez-

vous avec Harding. Pourquoi nous avait-il parlé de tout cela ? Pour une raison identique, supposais-je alors, à celle qui l'avait poussé à ouvrir l'enveloppe, malgré la mise en garde de l'homme poursuivi : la curiosité, la sienne propre et celle qu'il désirait éveiller en nous ; en moi plus particulièrement. Car même si on lui avait interdit de vendre le livre, j'étais à ses yeux l'acquéreur rêvé, celui qui lui assurerait une retraite confortable. Nous étions convenus que je passerais à la librairie cinq jours plus tard, un 16 mai si ma mémoire est exacte, pour acheter le traité de trictrac et son feuillet énigmatique. Il va sans dire que j'en avais offert un prix astronomique, deux cent mille livres. C'était le premier nombre, allez savoir pourquoi, qui m'était venu à l'esprit.

J'étais loin de me douter que cela ne suffirait pas et que Harding ne serait plus là pour me recevoir.

Transcription de l'enregistrement sonore de la déposition de Victoria Christie versée au dossier Harding par l'enquêteur Lawrence Smith le mercredi 16 mai 2012 (dossier n° 24715H, pièce n° 8)

« Je suis descendue promener mon Trafalgar comme tous les jours en fin de journée. Le pauvre petit il a des problèmes de vessie, il fait sous lui sans crier gare. Il y avait quelques passants et cette vieille loque de John Owen vautrée sur le trottoir devant le magasin biologique. Celui-là c'est une honte pour le voisinage. Il pue autant que le fumier que papa, paix à son âme, mettait sur ses rosiers. Vous avez connu mon père, monsieur l'enquêteur, un saint homme toujours tiré à quatre épingles, pas ce clochard dépenaillé et dégoûtant. Je suis allée le houspiller du bout de mon parapluie, je ne sors jamais sans mon parapluie, un cadeau de mon gentil petit Robert, vous le connaissez bien sûr monsieur l'enquêteur ? Sans lui et Trafalgar, je n'aurais plus rien. Au mois de mai on ne doit pas sortir sans son parapluie, c'est ce que me répétait sans cesse maman, elle avait bien raison, Londres c'est terriblement pluvieux. J'ai dit à ce cochon de John Owen d'aller se faire voir ailleurs, que c'était l'opprobre du quartier et comme d'habitude il n'a rien compris. Il est toujours trop saoul le dégueulasse. Il a tendu la main avec sa bouteille de bière et je lui ai donné un bon coup de parapluie. Le verre a explosé, bien fait. Vous savez ce qu'il a fait ce sagouin, monsieur l'enquêteur ? Il a léché la bière sur le sol en m'injuriant et il a tiré sur la queue de Trafalgar. Tortionnaire va ! Le petit bouchon a hurlé. C'est à ce moment précis qu'une furie est sortie de chez monsieur Harding. Elle a failli me faire tomber en passant et je l'ai menacée de mon

parapluie. Une chance pour Owen, car j'allais le lui fracasser sur la tête pour venger Trafalgar. Je suis remontée chez moi, il était sept heures, je ne voulais pas rater *The Weakest Link*. Quand même, monsieur l'enquêteur, les gens sont méchants. »

Fait au domicile de Victoria Christie, demeurant au numéro 9 de l'Agatha lane, le 16 mai 2012 à 20 h 15.

Mercredi 16 mai

Benjamin est vraiment un garçon extraordinaire. Il m'a reconnue d'emblée malgré mon déguisement. Il m'a fait entrer chez lui sans me poser de questions. Il m'a invitée d'un signe à m'asseoir sur le canapé du salon, il est allé chercher un jus de fruit à la cuisine et s'est assis en face de moi. En fait, il est toujours assis. Il m'a regardé boire dans un épais silence. J'avais l'impression que ma glotte faisait un bruit infernal. Mon sang fouettait mes tempes comme les vagues contre un môle un jour de tempête. Mon métier m'a appris à ignorer la timidité. Pourtant tout à l'heure, devant cet enfant qui m'admire, mes rougeurs refoulées m'ont embrasée. J'ai ouvert la bouche pour attraper l'air et j'ai tout raconté, d'une seule traite. Benjamin m'a écoutée, il m'a encouragée de ses yeux clairs et francs, deux billes découpées dans un ciel de Turner. Quand je me suis tue, vidée, il a pris un téléphone. Visiblement, un répondeur s'est déclenché à l'autre bout du fil.

« Salut grand-père. C'est moi, Ben. J'arrive. Prépare la chambre d'ami, je t'expliquerai. Tu vas être rudement content. »

La nuit est tombée par la fenêtre ouverte. Il fait délicieusement doux. Un grillon chante sous l'herbe qui bruisse. Mon cœur bat la mesure. Dans cette chambre au parfum de lilas en fleurs, je ne dors pas. J'écris à l'abri de ces murs étrangers, dans cet asile inconnu. Sourdant de la terrasse, le grincement tranquille d'un rocking-chair et les chuchotis d'une basse et d'un soprano bercent ma plume.

Le grand-père de Benjamin ne m'a rien demandé, il m'a juste dévorée d'un œil professionnel, sans que je sache ce qu'il a tiré de cette observation. Est-ce un

médecin qui découvre sur moi les signes d'une quelconque affection ? Est-ce un coiffeur intrigué par ma perruque ? Est-ce un écrivain qui vole un trait pour nourrir un personnage romanesque ? Qu'importe, le regard a les mêmes teintes que chez Benjamin, condensé de bleus, de gris, de verts que seul un peintre sait rendre.

Aurais-je trouvé ici, loin de chez moi, le frère que j'ai toujours voulu avoir et le père qui m'a tant manqué ?

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

J'avais encore de nombreux amis dans la police et Lawrence Smith était de ceux-là. Il avait été chargé de l'enquête Harding. Un type bien ce Smith, réglo, sobre, hermétique aux sollicitations de toutes espèces, aux pots-de-vin en particulier, pratique illégale certes mais très répandue, parce qu'elle permettait en ces années de disette de boucler les fins de mois sans trop de difficultés. Depuis, les dessous-de-table ont gagné leurs lettres de noblesse – ils sont même imposables ! –, pour le plus grand bien du crime organisé et des bénéficiaires de son lobbying, forces de l'ordre ou politiciens de tous poils. Smith m'a laissé lire le rapport d'enquête qu'il avait rédigé la nuit des événements.

J'étais allé lui rendre une pseudo visite de courtoisie dans son commissariat de quartier. Même si je n'avais jamais travaillé dans ce secteur quand je faisais partie de la maison, tout le monde me connaissait, car je venais souvent glaner des informations pour le compte de mes clients. Par le plus grand des hasards Smith a dû s'absenter quelques minutes, me laissant seul devant son bureau sur lequel traînait négligemment le dossier Harding. Il ne m'a pas fallu longtemps pour tendre la main, chausser mes lunettes et parcourir l'air de rien les maigres documents, déclarations de témoins, photographies et rapports divers, premiers fils à démêler de cette affaire qui tisserait bientôt à l'intérieur de mon crâne une immense toile d'araignée. Quand Smith est revenu, j'avais rangé mes lorgnons et le dossier avait retrouvé sa place initiale, sans qu'on puisse soupçonner le plus léger déplacement et encore moins une lecture

attentive. Mon ami m'a interrogé du regard. Je lui ai répondu de même. Ses yeux vert d'eau ont souri, les miens aussi. Je me suis levé pour lui serrer la main et le gratifier d'une formule de politesse banale, qui devait donner le change à ses collègues de travail présents dans la pièce.

Alors que j'achetais les journaux au kiosque du coin de la rue, les phrases sèches et précises du rapport trottaient dans ma tête avec un écho désagréable, à la manière d'un robinet qui égrène ses gouttes au milieu du silence de la nuit. Le bouquiniste avait dû sacrément déguster. Mais dans cette histoire le médecin légiste était contraint de chômer : Harding, ou ce qu'il en restait, avait disparu.

TABLE ALPHABÉTIQUE

xj

<i>Donner (se) manière de caser,</i>	201
<i>Double-deux; rafle de deux,</i>	2
<i>Doublet, 2. Maxime générale,</i>	31

E

<i>École, 60. 81. 129. Valeur des écoles, 61. École de l'école, 83. 331. École de partie ne se marque pas, 88. 333. Augmentation d'école, 122. 329. Récapitulation des Écoles, 323. Règle fondamentale, 325. Fausse école, 327. École de privilège, 332. École de deux jetons, 338. Quand on envoie à l'école, il faut tout marquer, 339. École de dessein, 340. École rétroactive, 343. Manière abrégée de marquer certaines écoles,</i>	344
<i>Écolier (case de l')</i>	120
<i>Enfilé (être), Enfilade</i>	93
<i>Étendre son jeu</i>	192
<i>Exemple d'une Dame qui semble battre à faux, 70. Autre pour faire observer que les points de battre à faux vont après ceux de battre simplement, 80. Exemples de quelques cas particuliers qui peuvent arriver au retour,</i>	304
<i>Explication des termes généraux,</i>	I
<i>Explication des Jans,</i>	20

F

<i>Fausse case (loi de la),</i>	291
<i>Fichet; manière de le désigner dans ce Livre,</i>	6
<i>Flèches ou lames, 5. De même couleur,</i>	19

G

<i>Grande bredouille,</i>	320
---------------------------	-----

Feuillet dactylographié trouvé dans la réserve de la librairie Harding, versé au dossier Harding par l'enquêteur Lawrence Smith le mercredi 16 mai 2012 (dossier n° 24715H, pièce n° 4)

Moi, Bernard Damon, sain de corps et d'esprit, j'affirme que les lignes qui vont suivre sont l'entière vérité, que je n'ai jamais poursuivi aucun but maléfique mais que mes recherches ont toujours eu pour fin le bonheur de l'humanité. Certains salisseurs de mémoire, que je ne connais que trop, tenteront après ma mort de me faire passer pour un esprit dérangé ou un serviteur des ténèbres. N'en croyez rien.

Depuis ma plus tendre enfance je suis un joueur de trictrac. Je le dois à mon grand-oncle, un obscur et pourtant si lumineux curé, titulaire d'une paroisse vendéenne battue par les vents et dorée par le soleil. Le père Veyssière, que Dieu l'ait en sa Sainte garde, franciscain égaré chez les fesse-mathieu, m'a tout appris des subtilités de ce jeu qui, des heures durant, nous rendait oublieux des misères du monde. À la fin des années cinquante, je passais toutes les vacances au presbytère, partageant mon temps entre baignades, promenades sur la plage au clair de lune, randonnées en vélo à travers le marais et parties endiablées – si j'ose dire – avec le bon curé.

À la mort de cet oncle adoré, l'année dernière, à l'âge canonique de cent sept ans, j'ai beaucoup pleuré et accessoirement j'ai hérité d'une longère vendéenne et d'une fantastique bibliothèque. N'ayant plus de famille, j'ai décidé de m'installer en ces lieux habités par tant de doux souvenirs à même de bercer ma vieillesse inutile. Très vite, je me suis plongé dans les volumes poussiéreux

à la recherche de mes humanités perdues : pères de l'Église, philosophes antiques et modernes, poètes, mémorialistes, romanciers, conteurs, dramaturges ont fréquenté quotidiennement mon salon de lecture. Cloîtré dans le château arrière de ma vie, je faisais un merveilleux voyage au milieu des embruns iodés, à la lumière d'une simple lampe de pont pendue à un barrot de mon cœur.

Un jour, en essayant d'attraper une édition ancienne de *Moonfleet* dont j'allais faire mes délices mais qui avait glissé au fond d'une étagère, ma main est tombée sur un livre oublié que j'ai ramené à la lumière. Je me suis approché de la cheminée où chuintaient deux ou trois grosses bûches et j'ai lu le titre : *Le grand trictrac, ou méthode facile pour apprendre sans maître la marche, les termes, les règles, et une grande partie des finesses de ce jeu*. Mon oncle m'avait jadis entretenu de ce traité d'un ecclésiastique du dix-huitième siècle, mathématicien à ses heures et grand manieur de cornets à dés. Ses paroles sont soudain remontées à la surface de ma mémoire : « Lis l'abbé Soumille quand j'aurai rejoint les anges. »

Ce qu'il ne m'avait pas dit alors, c'est que cet ouvrage contenait un secret dont le saint homme connaissait l'existence, mais que par prudence sans doute il s'était gardé de dévoiler. Aussi bien avait-il choisi une manière contournée de le faire. Les quelques lignes, écrites de la main de mon oncle sur un feuillet inséré entre la *Table alphabétique* et l'*Explication des termes généraux*, ont donné à ma vie un tour aventureux qu'elle ne goûtait jusque-là qu'à travers le mol édredon des livres.

Note de l'enquêteur : les mots suivants sont illisibles ; une tache de sang macule le reste de la page.

EXPLICATION

DES TERMES GÉNÉRAUX

Le Trictrac, dont j'entreprends ici de donner les Règles, tire son nom du bruit que font les Dames, les Dés, & les Cornets. Furetière, Richelet, & le Dictionnaire Universel de Trévoux ne lui donnent pas d'autre étymologie. On l'appelle le grand Trictrac pour le distinguer de toutes tables qui est un espèce de ce jeu, comme aussi le Coquimbert. Le mot de Trictrac se prend aussi pour le Tablier sur lequel on joue, dont la description se trouve ci-après à la figure 0.

On ne peut jouer au Trictrac que deux personnes à la fois ; il faut avoir le Tablier, deux Dés, deux Cornets, trente Dames de deux différentes couleurs, trois Bredouilles ou Jetons pour marquer les points, & deux Fichets pour marquer les trous.

Dés

C'est ainsi qu'on appelle les deux petits cubes d'os ou d'ivoire qui, par les points marqués sur leurs surfaces, servent à déterminer les flèches où l'on doit placer les Dames. En unissant les points d'une surface à ceux qui sont dessous, il y aura toujours sept.

Parmi les différents coups de dés qu'on peut faire, tous les doublets ont des noms particuliers qu'on ne peut se dispenser de savoir.

Article paru dans *La Gazette du Sport* du 17 mai 2012

KOURSKI NE RIT PAS

La victoire de l'équipe londonienne en demi-finale de la Ligue des Champions et sa qualification historique pour la finale de la compétition européenne ont laissé insensible le président Kourski. Le milliardaire russe, à qui tout réussit, ne s'est levé ni sur le but libérateur du tchèque Petr Radek ni au coup de sifflet final de l'arbitre italien de la rencontre, Marcello Gatto. Impassible, le tzarevitch, comme le surnomment ses ennemis, est resté assis un bon quart d'heure dans la tribune d'honneur, silencieux, contraignant le malheureux président de l'Olympique lyonnais à lui tenir compagnie pour éviter de passer pour un rustre.

Kourski aurait-il des ennuis avec la justice de son pays natal, comme le laissent supposer les tabloïds anglais ? Dans tous les cas, il faut qu'il connaisse des soucis d'importance pour n'éprouver aucune joie au triomphe de l'équipe qu'il a construite depuis trois ans dans l'incrédulité générale et qu'il vient de mener à un pas du toit de l'Europe footballistique. Au rythme où vont les choses, on peut se demander si Kourski ira au Stade de France pour encourager ses joueurs face à l'ogre barcelonais et sa pléiade de vedettes internationales. Il aurait fait un passage éclair dans le vestiaire de Gerland pour féliciter ses troupes, avant de s'envoler pour Londres à bord de son jet privé.

La situation prête à plaisanterie : d'un côté un président vainqueur, triste comme s'il avait perdu, de l'autre un président vaincu, gai comme s'il avait gagné.

Pour la énième fois – on ne compte plus, défense de rire – les gones de Lyon échouent aux portes de la finale, et pour la énième fois l'inénarrable Jacques Marie Saula se félicite que son club, « un grand parmi les grands », soit encore champion... de France.

Et si le très sinistre Pavel Kourski ne se marre pas, c'est vraiment qu'il a d'autres chats à fouetter.

EH

« Inspiration » publiée par Étienne Berthon dans la revue *Horizons*, numéro 20, septembre-octobre 2012

Amis lecteurs, ou plutôt devrais-je écrire ami lecteur pour convier au même festin de mots tous ceux qui me font le plaisir de me lire et qui forment une communauté d'esprits ouverts sur le mien. Je suis ton amphitryon reconnaissant, car sans toi mon art tombe à plat. Trêve d'amusements, la politesse baste, fuyez obséquiosités. T'ai-je déjà initié aux arcanes de ma créativité ? Sais-tu seulement comment je travaille, quelles images guident mes crayons acérés ? Non ? Je suis là pour te le dire, moi le génie ignoré, geignard au grand nez. Ah ! l'orgueilleux gratteur de papier canson, le gribouilleur, le crayonneux ! Oui, oui, le crayonneux car les barbarismes ne me font pas peur. Voilà ce que tu te dis, c'est bien cela ? Sache pour ta gouverne, vil consommateur de la vie – l'urbanité de mon exorde est déjà bien loin –, que moi l'ARTISTE je suis un phénix véritable. J'en veux pour preuve les idées fulgurantes qui me traversent quand je défèque, particularité que je partage avec un autre authentique génie. Et qui cela ? t'entends-je demander par delà la mer d'encre qui nous sépare. SALVADOR DALI.

Lecteur, mille excuses, j'ai dû être piqué par une mouche catalane. J'en reviens plus prosaïquement à mes techniques de caricaturiste, ce qui, tu le reconnaîtras avec grâce, sonne moins bien que les secrets de l'homme qui murmure à l'oreille des pinceaux. Comme la plupart du temps je n'ai pas le modèle sous la main, je travaille à partir de photographies cueillies sur la Toile. Les images animées m'aident à mieux charpenter mes visages et je suis donc friand de gros plans cinématographiques. Je

dois aussi me farcir des émissions merdiques avec des people à la con pour croquer par-ci par-là un chanteur qui se vend ou un politicien qui se prostitue. La passion n'est pas toujours sucrée et l'art est parfois frelaté. Mais il est des saveurs magiques qui vous font des palais des mille et une nuits.

Imagine un instant un modèle sur lequel tu trimes depuis quelques mois « par correspondance », un modèle qui t'est cher par personne interposée, et soudain il frappe à la porte de ton cœur, comme à la vraie, celle qui ouvre sur la rue. Dis, tu en connais beaucoup des bonheurs comme celui-là ?

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Je me suis envolé pour la France en laissant mon esprit fureter dans la boutique de Harding. Mon équipe avait concédé le match nul à l'aller, mais je n'arrivais pas à m'inquiéter. L'Olympique lyonnais ne faisait peur qu'aux clubs français et j'avais d'autres rêves en tête que la consécration du ballon rond. Ni la vodka, ni la cocaïne, ni les quelques belles filles qui agrémentaient toujours mes déplacements n'arrivaient à me donner le sourire. J'étais définitivement ailleurs. Chez le bouquiniste des Seven Dials, en train d'acheter le traité de trictrac et de lire sur le feuillet manuscrit les mots du père Veysière que le libraire avait refusé de prononcer dans le salon de jeu d'Artemus, malgré nos prières répétées. Harding s'était muré dans le silence après avoir lancé cette phrase bien propre à refroidir les natures poltronnes de mes partenaires de jeu et à enflammer mon imagination abreuvée de contes russes : « Il est des secrets qui se portent comme des linceuls. » Cela avait-il seulement un sens ? Quoi qu'il en fût, ces paroles au ton grave me marquèrent profondément.

En survolant le Channel, au retour de la victoire, j'éprouvais comme un manque, manque d'indices, manque de mystères, manque d'aventure. Si cet imbécile de journaliste de *La Gazette* avait su découvrir les racines de mon spleen, il aurait fait l'économie de quelques âneries dans l'édition du lendemain. De retour à Londres, j'ai couru à la librairie. Je n'ai trouvé que des scellés sur la porte vitrée aux montants de bois et, inquiétant augure, une affichette scotchée de travers couverte de gros caractères vermillon :

« La librairie est fermée jusqu'à nouvel ordre. Monsieur Harding a disparu. Prière de prendre contact avec sa fille si vous avez des informations pouvant faciliter les recherches. Adresse chez la fleuriste. »

Plus de libraire ! Plus de traité ! Plus de feuillet ! J'avais tout perdu en quelques jours. Pauvre Harding, à parler de linceul, on lui en avait peut-être déjà cousu un. J'ai vu soudain les yeux chassieux de Frank Albert, le bobby aux mains infernales qui devait cacher en toute illégalité quelques cartes dans ses manches. J'ai appelé Artemus. Il savait pour Harding. Le bouquiniste n'était pas venu à la dernière séance de poker, celle où j'étais moi-même absent pour cause de match. Or pour que Harding manquât une de nos rencontres hebdomadaires, il fallait qu'il ait eu un empêchement majeur ou qu'il fût tout bêtement mort. Artemus avait appelé sa fille, déjà prévenue par la police. Avec force reniflements et froissements de mouchoirs, le brave homme m'a donné le numéro de Frank Albert. C'est lui qui m'a mis en relation avec Robert Durman.

Jeudi 17 mai

Dans cette chambre minimaliste j'ai dormi comme un ange. Je vis dans le luxe le plus débridé, le plus impudent. Je peux dépenser en une nuit ce que la majorité des gens gagnent en une vie. Sans honte. Jusque-là. Et pourquoi ici cela se transforme-t-il en passé trouble ? Mon métier me tisse un costume d'une planète aux confins de l'univers. Je rebondis d'un tournage à l'autre, des plateaux de la fée cinéma aux extérieurs enchantés d'un monde protégé, inaccessible au commun des mortels sinon à travers la pellicule ensorcelée. Car tout n'est que magie : ces millions de spectateurs phalènes plongés dans un noir imparfait, d'où ne sourd qu'un délicat filet de lumière qui s'étirant va danser dans un quadrilatère gris blanc ; ces larmes, ces rires tirés de faux-semblants ; ce plaisir de l'action, du dialogue, du baiser, sans un mouvement de jambes, de lèvres ou de langue. Magie oui, blanche ou noire je ne sais, que rien ne peut contrarier, ni la luminescence jaunâtre du panonceau de sortie, ni le ronronnement régulier du projecteur, ni même une caméra qui se dévoile chez un Buster Keaton, si simple et si essentiel. À l'image de ces quatre murs blanchis à la chaux.

J'ai pour tout mobilier un futon posé sur deux tatamis, un chevet et un tabouret qui semblent taillés dans le même arbre, bruts, rugueux, robe et nez de pin. Le sol est couvert d'une terre cuite couleur d'ambre. Pas un tableau n'accroche le regard, et pourtant cette pièce est une invitation au voyage, à l'escapade intérieure qui crée ses propres paysages. Ce matin, je me suis réveillée dans le canton du Valais, face à la pyramide altière du Matterhorn. Il y a longtemps déjà, mon oncle Peter,

grand escaladeur et fin gourmet, nous avait emmenées à Zermatt, Angie et moi, pour soigner nos bronches avait-il dit à notre mère, mais surtout pour développer nos appétits d'anglaises rachitiques par la randonnée matinale sur les chemins du paradis et la fréquentation vespérale des fourneaux suisses.

En parlant de cuisine, n'est-ce pas l'odeur du pain chaud qui vient s'enrouler autour de mon stylo après avoir taquiné mes papilles ? Étienne Berthon – j'ai lu son nom hier au soir sur la boîte aux lettres – n'a pas fini de me surprendre.

***Debout*, blog de Benjamin Mercet**

Pincez-moi je rêve. Jeudi 17 mai 2012, 1h25

C'est incroyable, hallucinant, astronomique. C'est beau. Non attendez, je ne suis pas encore debout. Pour tout dire, c'est cuit de ce côté-là. Amis fidèles de la Confrérie des ornis, asseyez-vous. OK, j'arrête les conneries. La vie, même en fauteuil, réserve de ces surprises. Les bras m'en tombent, il ne va pas me rester grand-chose ! Je ne pourrai pas fermer l'œil de la nuit, je vais prendre mon casque et me mettre la BO d'*Out of Africa* en entrée, puis le *Roméo et Juliette* de Berlioz.

Imaginez un instant que vous êtes en train de penser à quelqu'un que vous aimeriez rencontrer, mais qui habite très loin. On sonne, vous ronchonnez d'avoir été dérangé, vous ouvrez sans vous presser et le quelqu'un en question se tient dans le rectangle de la porte. Vous faites comme si de rien n'était, vous lui offrez un verre et vous papotez tranquillement. Le plus beau c'est que cette personne a besoin de vous, que vous allez pouvoir l'aider. Bon j'enjolive un peu, à peine pour être honnête. C'est pas le pied ça ?

Le problème, les ramollos des gambettes, c'est que je ne peux pas en dire plus sur cette apparition car il y a du top secret là-dessous. Pour le bien de tous je tairai son nom, mais je tenais à vous remonter le moral au moment où les quatre membres recommencent leurs gesticulations printanières sous nos fenêtres. On ne va quand même pas leur en vouloir d'être en bonne santé et de courir après un ballon dans lequel on ne peut plus donner de coups de pied.

Pour éviter les problèmes, je laisse l'article hors ligne en attendant que le ciel se dégage. Quand vous le lirez, c'est que tout ira bien. Sinon...

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Voilà une enquête qui commençait mal : un client étrange et généreux à en être suspect, un corps qui s'évapore, une silhouette féminine qui disparaît dans la nature et des témoins à la moralité douteuse, clochard imbibé et vieille mythomane.

Je me foutais du macchabée, encore qu'il y avait peut-être un rapport, mais je voyais mal la demoiselle que je pistais éliminer un bouquiniste pour le seul plaisir d'embêter ses parents ou de faire la une de ces torchons qui se veulent des journaux. Ça ne collait pas. Elle avait dû tomber par hasard sur un crime crapuleux, voir les tueurs et prendre peur. Une question me démangeait pourtant. Pourquoi ne pas être allée témoigner dans un commissariat ? Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, les péquins confrontés à cette situation contactent la police quelques heures après s'être fait la malle et tout rentre dans l'ordre. Certains pervers aussi agissent de même. Chez ces salauds c'est une technique pour rendre un alibi crédible. Au final les innocents en sont quittes pour quelques questions suspicieuses et deux ou trois vérifications de routine. Rien de bien agréable, c'est sûr, mais rien de grave non plus. Le plus dur c'est d'oublier ce qu'on a vu sur les lieux du crime, qu'on soit témoin ou flic d'ailleurs.

J'essayais de me mettre à la place de la donzelle pour expliquer son attitude. Je m'étais rancardé auprès de vieux amis. Aucune jeune fille n'était encore venue se confier à la police sur l'affaire Harding. Une semaine après les événements, c'était râpé. Qu'avait-elle donc vu

de si terrible que même les flics étaient impuissants à combattre ? Un zombie ? Des envahisseurs ?

Je suis allé interroger le poivrot. Sa déclaration m'inspirait plus que les délires de la mémé maboule. Je l'ai trouvé dans l'Agatha lane, fidèle à son poste, devant chez la fleuriste. Il était assis sur le trottoir humide, le dos contre le mur froid, marinant dans son urine dont l'odeur se mélangeait en des effluves dégueulasses avec celle de la mauvaise bière répandue sur le sol. Un vrai épouvantail à bourgeois. Il était à demi conscient, c'est ce qu'il me fallait. À jeun ou décalqués ces déchets ne racontent que des salades. Je lui ai causé sans avoir l'air d'y toucher et je lui ai proposé d'aller prendre un verre au chaud, au pub qui faisait l'angle de la rue. Il devait sans doute y traîner ses mitaines les jours fastes où un passant de bon poil avait jeté un billet dans le bonnet pouilleux qui mendiait sur le sol. Pour être sûr de conclure l'affaire, je suis allé jusqu'à l'aider à se lever, non sans bloquer ma respiration. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire dans ce putain de job ?

Jeudi 17 mai

J'ai passé la journée enfermée chez Étienne. Le petit-déjeuner était délicieux, digne d'un palace. Le déjeuner et le dîner ont été de la même veine. Ce grand-père encore jeune est un véritable cordon-bleu, une perle rare. J'ai pensé avoir atterri dans la maison d'un chef célèbre. Quand Étienne m'a fait entrer dans son atelier, j'ai mesuré mon erreur. Je suis chez un dessinateur, un peintre, un caricaturiste, un portraitiste qui manie le crayon, les pinceaux, le fusain, les craies et accessoirement la cuillère, le fouet, la spatule, sans oublier le tire-bouchon. J'ai bu des vins fameux, solides et simples, aux goûts rudes, pas de ces philtres trafiqués à coups d'arômes artificiels dont se gargarisent les œnologues mondains. Je suis restée assise une bonne partie de l'après-midi, à poser. Étienne a tenu à étudier mon visage sous tous les angles, « pour se donner de la matière » m'a-t-il confié. Il réserve une surprise à Benjamin et j'en suis l'actrice principale.

Le garçon a tout raconté à son grand-père, rien que la stricte vérité, j'en suis certaine. Ces deux-là sont étrangers aux mensonges, je le sens. C'est nouveau pour moi qui ne rencontre dans mon milieu que des hypocrites, ou plutôt c'est doux comme une réminiscence. Étienne ne m'a pas adressé plus de cents mots aujourd'hui. Pourtant, le timbre rond de sa voix, la chaleur de son sourire discret, ses yeux qui ressemblent à deux lacs de montagne me rassurent.

Malgré l'incroyable tournure que ma vie vient de prendre en quelques heures, je suis zen. Je suis consciente de la gravité de ma situation, mais j'ai le sentiment que je vais vaincre toutes les difficultés avec

ces deux hommes à mes côtés. Je tourne peut-être trop de mélodrames et de comédies romantiques. Allez, au dodo comme disent les Français.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Robert Durman m'a plu au premier coup d'œil. J'ai l'habitude des hommes qui entretiennent des relations plus ou moins étroites avec les forces de l'ordre, gardes du corps, vigiles, hommes de main et autres détectives. Mon père avait toute une collection de ces bêtes patibulaires. Elles ne brillaient pas par leur sensiblerie mais abattaient le travail de l'ombre avec beaucoup de professionnalisme, ce qui permettait de mettre de l'huile dans les relations d'affaires. Je n'avais pas eu le courage de me séparer de cette équipe sinistre qui continuait à veiller sur l'épanouissement de ma fortune, mais contrairement à mon aïeul j'en éprouvais du dégoût. Dégoût qui, hélas pour mes concurrents en particulier et pour la morale en général, n'arrivait pas à la cheville de mon égoïsme. Malgré tout je sentais bien qu'un jour viendrait où je devrais faire un choix, celui du portefeuille débordant, du confort luxueux ou celui des principes droits et généreux : conserver coûte que coûte mon empire ou le mettre au service de plus nobles desseins et pourquoi pas l'abandonner s'il était un obstacle à ma conversion. Par fatalisme, je faisais confiance au destin ou à Dieu, appelez-le comme vous voulez, pour me donner un signe et me guider le moment venu.

Robert Durman est entré dans le bureau des arbitres, calme en apparence, éruptif sous la croûte, un volcan endormi. Je l'avais volontairement laissé patienter plus que de raison pour voir ce qu'il avait dans le ventre. J'ai été laconique et froid. Son self-control m'a impressionné – une qualité britannique qui m'étonne toujours – et j'ai su que c'était mon homme. Son regard qui soutenait le

mien, sa posture hautaine, sa fierté contenue, tout le distinguait des grands singes à lunettes noires, ceints de leur holster de série TV, que j'avais l'habitude d'employer. Durman, quoi qu'il en dise, ne travaillerait pas pour l'argent, mais il suivrait la piste de cette femme qui avait sans doute été la dernière personne à voir Harding mort ou vif.

Debout, blog de Benjamin Mercet

À la poursuite de... Dimanche 20 mai 2012, 22h37

Cela fait trois jours que Katerine ne quitte plus sa chambre. Elle lit un ouvrage ancien qui pourrait renfermer la clef de ses problèmes. Elle n'a pas voulu nous en dire plus pour l'instant car elle a besoin de se relever par elle-même. Je comprends ça très bien et je sais aussi que sans les autres rien n'est vraiment possible. Après tout, ce n'est pas moi qui vais faire la leçon à une adulte de dix ans mon aînée ! La vie va s'en charger, elle se charge de tout en bien et en mal.

Grand-père lui pose de la nourriture devant la porte. Elle la récupère quand elle a faim. Elle ne veut pas être dérangée. Elle se plonge dans le vieux volume dont nous ignorons jusqu'au titre, étrangère aux contingences de la vie quotidienne. Pour elle ce n'est pas trop difficile d'échapper aux tâches de tous les jours, elle en a l'habitude. Elle a bien de la chance. Remarquez, j'y coupe souvent moi aussi, mais pour une raison moins agréable. Grand-père me dit que j'écris comme un vieux quand il parcourt mon blog. Il n'a pas tort. Est-ce ma faute si on m'a amputé de mon enfance ? Katerine se met un peu dans la peau d'un prisonnier ou plutôt d'un ermite pour découvrir en elle-même le mystère des lignes qu'elle va lire. Elle est vraiment étonnante pour une actrice en vogue. Je l'espérais originale, sans y croire vraiment, différente des beautés sans cervelle juste obnubilées par leur look et leur dernier flirt. Normalement l'argent et la gloire rendent un peu con et très aveugle. Chez Katerine il y a quelque chose de profond et de simple. Elle ne doit pas être heureuse dans ce milieu de requins.

Je vous vois venir, les Schumi du FR, vous pensez que je monte un mauvais plan : la belle en danger qui se réfugie dans les bras du pauvre petit handicapé de mes deux. Relisez *Le lion et le rat* avant d'aller à l'école, bande de paralysés du QI, j'ai envie de l'aider, moi.

Article hors-ligne pour l'instant, vous savez pourquoi.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

À cette heure le pub était quasi désert. Seuls trois ou quatre vieux disputaient une partie de fléchettes en sirotant quelques bières. Un gros rougeaud huileux, la face mangée par une barbe et des favoris bouclés, trônait derrière son comptoir, un œil sur les joueurs nonchalants, un autre sur la porte d'entrée. Comme la nature lui avait épargné tout strabisme – hélas elle ne l'avait guère gâté par ailleurs –, il en était réduit à tourner sans arrêt sa grosse tête de droite et de gauche, ce qui lui donnait un faux air de piaf. Je ne l'ai pas remarqué dès notre entrée, mais il portait un tablier d'une saleté répugnante, cadeau à dix *pence* d'une célèbre marque écossaise de whisky. J'ai failli rebrousser chemin en voyant ces traces brunâtres qui décoraient le poitrail du patron. Je me suis dit que les verres seraient certainement dégueulasses, à l'image des tables couvertes d'auréoles luisantes et de reliefs collants. Quelle horreur bon sang ! Certains de mes compatriotes sont des porcs. J'ai passé outre à la manière d'un vrai pro.

Le pochard aromatisé à la pisse a salué le patron d'un grognement que ce dernier a rendu de bonne grâce. Mon témoin, si on peut appeler ça comme ça, *God save the Queen*, mon témoin donc était bien un habitué des lieux comme je l'avais subodoré, c'est le cas de le dire. Il devait avoir une sacrée ardoise ou alors il cachait finement son jeu, sous des dehors de pauvre hère décomposé. Nous nous sommes assis à une petite table ronde, sale évidemment. Sous le regard goguenard des lanceurs de fléchettes, j'ai commandé six pintes de blonde d'une voix assurée, une pour Owen et cinq pour moi. Ça ne le rendrait pas plus saoul, mais j'avais besoin de le rattraper.

En me mettant aussi minable que lui, j'espérais raisonner à son diapason et saisir dans l'histoire qu'il allait me raconter le détail capital que j'aurais jugé insignifiant dans mon état normal. J'appelais cela l'enquête mimétique. Frankie me disait en rigolant d'en breveter l'idée. Blague à part, cette technique m'avait passablement réussi dans d'autres affaires, et l'important dans ce gagne-pain c'est la fin pas les moyens. Ce minus de Frank pouvait toujours se marrer, je m'en foutais. J'ai tout sifflé en dix minutes. Au premier verre j'étais nickel, au dernier j'étais presque cuit, mais j'avais imposé le respect à toute l'assistance. Pauvre Albion.

J'ai demandé à mon compère s'il n'avait pas une drôle d'histoire à me susurrer. Il ne s'est pas fait prier pour me parler « de la poufiasse de l'autre jour », tellement cet épisode de son existence réglée avait blessé sa mâle fierté. Non mais quand même, faudrait voir à ne pas se laisser emmerder par les poupées !

Article paru en page deux du tabloïd The Moon du 29 mai 2012, signé Shelby Lydecker

MAIS OÙ EST PASSÉE KATERINE KIGHLY ?

Des révélations exclusives.

Cette simple question tout le monde se la pose aujourd'hui à Londres et dans le monde entier. Katerine Kighly n'est pas réapparue. La star internationale, promise au plus riche avenir cinématographique, peut-elle ainsi bouder son public ? Nous ne le croyons pas. Il y a quelques semaines la jeune actrice s'est confiée à votre serviteur, chez elle, lors d'un long tête-à-tête. Un article devait paraître le mois prochain dans nos colonnes et dévoiler aux lecteurs une facette méconnue de Katerine. La disparition de Miss Kighly, dont on ignore encore les causes réelles, me contraint, pour des motifs de déontologie évidents, à différer la publication de cet entretien passionnant.

Toutefois, comme je me dois à mon fidèle lectorat, je peux vous dire que Katerine envisageait sérieusement de mettre un terme à sa carrière dans un futur proche. Étonnante décision qui trouve un écho saisissant dans la disparition que nous déplorons tous. Adulée comme elle l'était – quelle sombre prémonition me pousse à parler au passé ? – la star aurait prévenu ses fans si elle avait finalement décidé de prendre sur-le-champ une retraite anticipée. Qui peut penser qu'elle ait réalisé une sordide mise en scène pour échapper à la célébrité ? Qui peut croire qu'elle ait participé à un crime sordide et fui la police ? Qui peut supposer qu'elle se cache pour faire

parler d'elle ? Après tout, les témoins ont-ils formellement reconnu l'actrice ?

Malheureusement c'est le silence radio du côté de son agent, de sa famille et de *Scotland Yard*. À dire vrai, j'ai quand même quelques informations, mais je dois les vérifier avant d'en faire état. Miss Kighly, si vous lisez ces lignes, faites-moi un signe, aussi petit soit-il, pour que je puisse rassurer tous ceux qui vous aiment, et ils sont nombreux. Ce numéro bénéficie d'ailleurs d'un tirage doublé qui prouve bien que votre disparition est un drame national.

Le journal offre une récompense de trois mille livres sterling à toute personne susceptible de lui donner un renseignement d'importance dans cette incroyable affaire.

Lundi 21 mai

Je ne sais plus depuis combien de jours je m'acharne sur ce foutu traité. Je l'ai lu et relu dans tous les sens. J'ai scruté les figures à la recherche du moindre indice. En vain. Pourquoi suis-je persuadée que ce livre contient la solution de mes problèmes ? Chez Harding, je venais récupérer un volume ancien de Jane Austen dont la couverture de cuir menaçait de tomber en miettes. Le brave bouquiniste l'avait confié à un ami relieur qui faisait gracieusement ce travail en mon honneur. Vous ne pouvez pas savoir combien cette attention délicate m'a touchée. Je suis rentrée dans la boutique à la manière des habitués, en ouvrant et refermant deux fois la porte pour que la sonnette retentisse à deux reprises. Aussi Monsieur Harding, prévenu par ce signal convenu avec ses bonnes pratiques, a-t-il pu poursuivre son travail pendant que je prenais mon paquet posé sur le comptoir encaustiqué. Pour un visiteur auquel il n'aurait pas encore accordé sa confiance, le libraire se serait déplacé en ronchonnant. Mais avec moi le courant est passé très vite. Je sais bien que le vieil homme n'est pas, n'était pas – que dois-je écrire ? – insensible à ma jeunesse et à ma beauté.

Jusque-là tout était normal et ma vie n'avait pas encore basculé. Je m'apprêtais à vérifier que mon nom figurait bien sur l'enveloppe quand j'ai entendu un cri inhumain. J'ai pourtant reconnu la voix du pauvre Harding déformée par une douleur indicible. Les râles d'un cheval éventré, souvenir horrible d'un tournage récent, se mêlaient à cette vomissure de sons qui coulait de l'arrière-boutique. J'étais tétanisée. Mais il fallait porter secours à ce malheureux qui avait dû se blesser ou se faire écraser par un quelconque meuble. Il y avait un tel

fouillis. J'ai secoué mon dégoût et j'ai fait un pas vers le fond du magasin. Des voix menaçantes m'ont pétrifiée. Elles parlaient une langue que je ne connais pas. Elles posaient des questions, ça je l'ai compris à l'intonation, des questions qui se répétaient à l'infini. Harding répondait par des hoquets sanglotants qui mangeaient ses mots. Je n'en suis pas sûre, mais je crois qu'il gémissait dans le même idiome inconnu. Soudain, il a poussé un second cri qui a failli me faire voler en éclats. Je devais pourtant partir. Qu'aurais-je gagné à m'effondrer là ou à faire irruption dans l'arrière-boutique ? Et qu'aurait-il gagné lui ? J'ai pivoté en silence, j'ai saisi le paquet et je l'ai fourré dans mon sac. En mesurant la distance qui me séparait de la porte, j'ai su combien ma situation était désespérée. La sonnette ! Je l'avais fait retentir et deux fois en plus. Des pas épais, lents, ironiques ont résonné dans mon dos. Je me suis retournée sans m'en rendre compte, dilatée par la peur, et j'ai vu ce qu'il ne fallait pas voir. C'est ce qui m'a sauvée. Je n'avais plus d'autre issue que la fuite. Ma panique s'est muée en rage. J'ai renversé devant moi la première étagère qui m'est tombée sous la main. Puis j'ai couru comme une folle... jusqu'en France.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Owen m'a abreuvé de la même histoire qu'il a servie aux flics, presque mot pour mot, ce qui m'a confirmé dans l'idée que j'avais choisi le bon canasson. Les tocards valent toujours mieux que les vieilles carnes quand on n'a pas le luxe de parier sur les cracks. C'est fou la mémoire d'un ivrogne. À croire que l'alcool entretient les neurones. Ou alors cet enfoiré avait appris son texte par cœur. Je crois plutôt que les vapeurs de pale-ale bon marché avaient exacerbé les sens du pauvre type répandu sur son bout de trottoir. Il racontait la même chose à quiconque voulait l'entendre, car son vocabulaire était trop fruste pour qu'il se permette des variantes dans son récit. On l'avait bousculé sans vergogne, ça ne lui avait franchement pas plu, et il faudrait que de l'eau – façon de parler – coule sous les ponts avant qu'il oublie cette sombre mésaventure. L'équilibre fragile de sa vie titubante s'était brusquement rompu. Remonter la pente. Rien que de se relever avait déjà dû être une sacrée affaire, à voir les jambes flageolantes du bestiau. Tout y était. Miss Christie, son chien, son fils, la boutique de la fleuriste, la « poufiasse » bien roulée venue des beaux quartiers, le parfum enivrant – il a bon dos le parfum –, la course effrénée, la collision et évidemment la « p'tite pension ». Cela revenait en boucle, comme si on avait appuyé sur la touche *repeat* d'un lecteur de CD.

Après le premier jet, j'avais commandé cinq autres pintes pour mon bonhomme, histoire de ne pas le rendre jaloux et parce que j'avais entendu ce que je voulais savoir. Le clochard en avalait une d'un trait, essuyait sa bouche cernée de poils mal taillés et grisonnants d'un

revers de sa manche jaunie par la misère crasse, et déblatérerait contre la belle inconnue – en des termes plus crus, croyez-moi – et contre la jeunesse dorée d'Angleterre, tout cela en une seule inspiration. Puis il éructait avec délices. C'est difficile à croire mais le liquide blond et mousseux produisait sur moi ses effets. Ma juste conscience du présent s'en trouvait altérée. Pour le passé en revanche, je voyais clair. Ma méthode mimétique fonctionnait à merveille. Un détail s'est imposé peu à peu jusqu'à tapisser ma cervelle. Un mot six fois répété. Parfum. Je tenais enfin une piste. Les femmes me mènent toujours par le bout du nez.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Durman s'est tout de suite mis au travail. Sans même regarder à l'intérieur, il a empoché l'enveloppe qu'un de mes sbires lui tendait et qui contenait une avance sur frais. Le geste était élégant et il a compris combien je l'appréciais. Milos, mon comptable, avait mis vingt-cinq mille livres en liquide. J'aurais tout aussi bien pu signer le chèque de deux millions sans attendre. Mais c'est toujours une mauvaise politique de payer un travail qui reste à exécuter. Rien de tel pour refroidir les meilleures volontés. Avant de tourner les talons, le détective m'a juste signifié de ne pas chercher à le contacter, sous aucun prétexte. C'est lui qui devait me tenir au courant si nécessaire. J'en ai éprouvé du dépit, sans le montrer. On ne la fait pas à ces sortes d'hommes. La dilatation d'une pupille, la crispation d'un muscle, le froncement de la peau, l'accélération du souffle, que sais-je encore, l'ont mis sur la piste de mon impatience.

Et pendant une trop longue semaine il ne m'a pas donné signe de vie, m'abandonnant, sevré d'informations, aux conjectures les plus hasardeuses. Était-il allé avec mes billets se donner du bon temps dans quelque paradis exotique ? Sa tenue ne respirait pas l'opulence et vingt-cinq mille livres sont une fort belle somme pour quelqu'un qui connaît le prix de l'argent. Oui, mais ne sont rien à côté de deux millions, un fabuleux trésor. Avait-il disparu à son tour sur les traces de l'infortuné Harding ? Lui, au contraire du bouquiniste, était un professionnel du danger, des affaires louches. Il devait être naturellement sur ses gardes. Me laissait-il mariner dans le marc de mes doutes pour me forcer à

augmenter la mise ? Un privé joue naturellement au poker, aime bluffer. J'avais offert une trop forte prime – Milos m'avait mis en garde –, même si elle ne représentait rien à mes yeux de nabab. Manquait-il simplement d'éléments nouveaux ? C'était peu probable après plusieurs jours d'investigation, ou alors j'avais été abusé par les pressantes recommandations de Frank Albert et, ce qui est plus grave, par mes premières impressions. Toujours est-il que je pensais perdre la tête.

S'il n'y avait pas eu la finale de la Ligue des Champions à préparer – Barcelone c'était du solide –, j'aurais enfilé un pardessus élimé pour commencer ma propre enquête. Hélas, il était hors de question que je laissasse tomber mes joueurs aux portes de leur bonheur et que je déçusse les fidèles supporters de mon club. Beaucoup n'avaient guère de motifs de réjouissance en dehors du stade. C'était leur unique jardin, on me l'avait confié, de quel droit l'aurais-je laissé en friche ?

François Mercet est assis à son bureau quand il ouvre la lettre du collègue. Le tampon mal imprimé n'augure rien de bon. S'agit-il de Simon ou de Benjamin ? Laquelle de ces deux têtes de cochon a encore fait des siennes ? À moins que ce ne soient les bulletins du troisième trimestre, mais c'est un peu tôt. Bah ! avec l'Éducation nationale on ne sait jamais. L'année est à peine commencée qu'elle est déjà finie ! Même les profs s'en plaignent paraît-il. Non, ce ne sont pas les relevés de notes. Dommage. Pour cela au moins il n'y a aucun problème. Les enfants Mercet sont des flèches, des surdoués. Simon survole sa troisième avec deux ans d'avance ; sa moyenne ne tombe jamais en dessous de, voyons voir, dix-neuf, quelle que soit la matière. Benjamin est en sixième. Il a treize ans c'est vrai, car son accident a gommé de sa vie une année entière, entre opérations répétées et rééducation interminable. Les études étaient accessoires, son corps lui en demandait déjà trop. Maintenant c'est différent, Ben est un TGV échoué chez les omnibus. Il s'ennuie en classe. Alors parfois il déraile, juste pour changer. Chez lui, la cervelle n'est pas restée assise, et quand les jeunes de son âge font du muscle, il fabrique des neurones. À tel point que son professeur principal parle de le faire passer directement en quatrième, voire en troisième. Du jamais vu. Ce qui excite les jalousies, non des élèves mais des parents, moins larges d'esprit que leurs rejetons. Comme si on pouvait envier un garçon marié à un fauteuil. Les cons. Et si c'était une simple demande de rendez-vous ? Encore raté.

François repose le papier déplié de la vie scolaire sur le grand sous-main de cuir, retire ses lunettes et se masse les tempes. La porte s'efface sur Élisabeth qui entre l'air

contrarié. Combien de fois devra-t-il lui répéter de frapper, qu'il ne veut pas être dérangé en pleine équation, qu'il a besoin d'une concentration maximale, que la recherche ne tient qu'à un fil et qu'elle le coupe en faisant irruption de la sorte ? Peine perdue. Depuis qu'il a quitté son labo de la fac pour travailler à la maison, près de Benjamin, elle n'a toujours pas compris. Pourquoi les femmes les plus parfaites ont-elles toujours ce petit défaut, torturant, qui les rend insupportables ?

« François, Ben m'inquiète. Il est bizarre depuis quelques jours. Tu ne trouves pas ?

– Tiens, lis ça. »

Élisabeth parcourt le mot du CPE. Elle se laisse couler dans un fauteuil club tanné par le temps.

« Ils ne pouvaient pas nous prévenir plus tôt. Ils attendent une semaine ! C'est fou, on s'était pourtant mis d'accord.

– Tu sais, maintenant, c'est comme ça.

– Quand même. Dire qu'on habite à deux cents mètres et ils nous envoient ça par la poste.

– Ils ont peut-être pensé que Ben préparait les jeux paralympiques ou que son bolide était au contrôle technique.

– François, ton humour...

– A ses limites, je sais. Désolé. Qui va lui parler ?

– Toi.

– Après tout ce n'est pas la première fois. On savait bien qu'il rechuterait.

– Oui, mais là j'ai peur que ce soit plus grave.

– Mouais. »

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je suis retourné sur place pour cueillir ne serait-ce qu'une molécule de fragrance féminine. Hélas, depuis longtemps j'avais grillé mon odorat dans la cigarette. Je n'ai rien senti en collant mon grand pif sur la porte. Qui sait si une écharpe n'y avait pas déposé son parfum fugitif ? Les passants ont dû me prendre pour un dingue. J'avais besoin d'aide pour aller jusqu'au bout de mon indice.

Rentré chez moi, allongé en chaussettes sur le canapé affaissé par mes kilos de malnutrition, j'ai passé en revue mes fréquentations les plus lointaines, les yeux fixés sur le plafond écaillé. J'ai brûlé une dizaine de clopes pour calmer mes nerfs, endormir le présent et réveiller ma mémoire indolente. En vain. Mon esprit a suivi d'autres sentes. Je me suis soudain demandé pourquoi je fumais ces merdes. Je m'étais déjà posé la question, en passant, sans attendre de réponse, juste pour penser à quelque chose. Là, j'avais besoin d'une explication, claire, définitive. J'ai décidé d'arrêter, je sortais du brouillard. Trente ans que j'engraissais les marchands de mort, par conformisme, par addiction, par habitude. Je leur pissais au cul et aux buralistes aussi. Le paquet vide a volé contre la fenêtre, précédé par la dernière cigarette encore humide de ma salive pâteuse. Je respirais mieux. Mes poumons rigolaient.

Screen. Le nom s'est frayé un chemin à travers mes synapses dépolluées. Jonathan Screen. « The nose ». Nous avons fréquenté le même collègue. Son talent olfactif était une attraction, surtout au réfectoire. Certains dimanches, pour chasser l'ennui qui suintaient des vieux

murs, le surveillant lui bandait les yeux avec une serviette à carreaux – je revois sa couleur – et nous faisons défiler sous son extraordinaire appendice nasal les différents plats qui composaient le menu, menu que personne ne connaissait à l'avance. « The nose » ne se trompait jamais. Quand un plaisantin s'est avisé de lui présenter un magnifique étron du jour, dans un silence d'examen de fin d'études, Jonathan a déclaré avec un flegme mémorable : « This is shit. » J'avais lu un article sur « The nose » dans je ne sais plus quel canard, un magazine du genre de ceux qu'on feuillette dans la salle d'attente du médecin pour se donner une contenance, alors qu'on a juste l'air idiot. Si j'avais retrouvé le titre, j'aurais pu mettre la main sur le numéro. Mais peu importait, le papier du journaliste remontait à la surface de la nicotine. « The nose » était devenu un capitaine d'industrie. Il avait monté une société de parfums sur mesure, en France, dans le Midi. Sa boîte marchait du tonnerre, il travaillait pour le compte de tout le show-business et patati et patata.

Comme souvent, je m'étais emballé pour rien. L'essence de la jeune inconnue n'avait laissé aucune trace que je puisse mettre sous le nez du « nez », et rien ne me disait que ma proie était célèbre. Dépité, je me suis assoupi.

Mardi 22 mai

Je crois finalement que j'ai perdu mon temps avec ce traité de trictrac. J'en ai saisi l'intérêt, apprécié les subtilités, encore qu'il soit difficile de se faire une idée sans avoir pratiqué. Pour qu'un homme sans doute désœuvré consacre tant d'heures à rédiger ces pages, il faut que le jeu soit passionnant. Je ne connais toujours pas le nom de ce lettré du XVIII^e siècle. Je vais demander à Benjamin de rechercher sur Internet. Ce sera peut-être le début d'une piste. Suis-je seulement certaine que cet ouvrage poussiéreux qui n'aurait jamais dû échouer entre mes mains a un quelconque rapport avec les agresseurs de monsieur Harding ? Et ce Bernard Damon, quelle chance ai-je de le retrouver ? L'essentiel est que moi on ne me retrouve pas.

J'espère ne pas avoir semé de petits cailloux indiscrets dans l'affolement de la fuite. Je ne suis pas une professionnelle de la course-poursuite. N'ai-je pas abandonné un carré d'étoffe à la pique d'une grille ? Eh oui, je n'ai pas coupé à l'escalade. Mon chapeau n'a-t-il pas volé ? J'en avais un il me semble. Ma mémoire se cabre devant le danger. Je ne peux reconstituer les minutes qui m'ont conduite de la librairie à la gare que sur une pellicule déchirée et tressautante. J'ai l'impression de monter à répétition les escaliers dissimulés d'un minuscule passage qui m'ont permis d'échapper à mes poursuivants. J'ai compté les marches une à une en les avalant : trente-neuf. Trente-neuf amies de pierre patinées par l'homme et la pluie auxquelles je dois la vie. M'auraient-ils tuée ? J'en suis persuadée. Leurs yeux sans flamme, leur chasse méthodique – du coin de l'œil je les ai vus se séparer – n'offraient pas d'espoir. S'ils m'avaient

rattrapée je n'écrirais pas ces lignes. J'étais la proie qu'on achève, non par plaisir mais par nécessité. J'ai déjà tenu ce rôle dans un film noir. Pour l'acteur le cinéma est sans matière. Le spectateur, lui, oublie que rien n'existe. Là, dans ce présent qui m'englue, tout est dense et net comme la balle qui me menace, lointaine ou proche je ne sais.

Que faire ? Continuer à m'accrocher aux quelques fils qui pourraient tisser la trame de ce scénario hyperréaliste ? Recevoir de ceux qui m'accueillent au mépris du danger l'aide qu'ils n'osent pas m'offrir ? Ai-je le droit d'hypothéquer leur existence pour sauver la mienne ? Dans leur silence respectueux je veux pourtant voir un reproche. Dois-je mépriser leur don ? Étienne et Benjamin, nous sommes entrés en collision, fondus enchaînés. Pour engendrer quelles étoiles ?

Dossier Frank Albert
Transcription de l'écoute téléphonique du 25 mai
2012, enclenchée à 23 h 17

Frank Albert : Allô, Bob ?

Bob Durman : Qui veux-tu que ce soit, abruti ? Oui c'est Bob qui dort et qui est de mauvais poil quand on le réveille.

FA : Désolé, Bob, tu es déjà au plumard ?

BD : Oui.

FA : Tout seul ? Parce qu'à cette heure...

BD : Oui, enculé.

FA : Faudra que je te présente une copine. J'en connais des pas farouches.

BD : Ta gueule Frankie.

FA : J'ai une super info pour toi.

BD : Tu as intérêt, sinon je passe chez toi demain et je te pète les deux genoux. Compris enfoiré.

FA : Tout doux, tout doux, Bob. Écoute plutôt, mon Bobinou. Tu lis les journaux ?

BD : Je n'ai pas que ça à foutre.

FA : Eh ben tu devrais. Un tu serais moins con, deux ton enquête avancerait.

BD : Ah oui ?

FA : Oui mon grand. *The Moon* vient de sortir un article sacrément intéressant si tu veux mon avis.

BD : Ton avis ? Je m'en passe à cette heure. Tu lis ce torchon toi ?

FA : Je bosse moi. Et je ne prends pas une cuite avec un poivrot sous couvert de méthode hystérique.

BD : Mimétique imbécile, mimétique la méthode.

FA : Si tu veux mon neveu.

BD : Accouche, j'ai envie de pioncer.

FA : C'est l'abus de bière.

BD : De pioncer j'ai dit.

FA : Arrête de m'interrompre ou je ne vais pas y arriver. Dans le numéro de ce matin, ils parlent d'un bouquiniste, tu me suis.

BD : Tu voudrais me faire gober que Harding, le super sexy Harding, pourrait faire vendre *The Moon* ? Il avait une double vie de strip-teaseur ou quoi ? Tu te fous de ma gueule ?

FA : Tu n'y es pas du tout. Ils se contrefoutent de ton marchand de livres, crevé ou pas crevé. Non, Katerine Kighly a disparu.

BD : Qui ça ?

FA : Katerine Kighly.

BD : Connais pas.

FA : Tu délirés ? L'actrice.

BD : Peut-être. Et puis ? Où est le rapport ?

FA : Le rapport ! Shelby Lydecker soutient que la femme en fuite c'est elle justement.

BD : Qui ça ?

FA : Katerine Kighly.

BD : Non l'autre.

FA : Shelby Lydecker, le journaliste.

BD : Et d'où il sort ça lui ? Il est flic ce connard ? Il veut juste faire du tirage.

FA : Tirage ou pas, Katerine Kighly a vraiment disparu, et d'après mes infos on l'a déjà vue dans le quartier et même dans l'Agatha lane. Pour la librairie je ne sais pas, mais on peut vérifier.

BD : Ouais. Moi je vais rendre une visite à ce Shelby Machin Chose pour lui faire cracher ses sources. Mais à mon avis c'est le roi du bobard. J'en saurais moins que ce trou-du-cul vérolé ? Pas possible.

FA : Ne l'abîme pas trop quand même.

BD : T'inquiète. Merci du tuyau. On se tient au courant.

FA : Au boulot tombeur. Salut.

Jeudi 24 mai

J'ai dormi quarante-huit d'heures d'affilée. Mon corps s'est liquéfié brusquement alors que j'allais cesser ma claustration studieuse. Je me suis allongée sur le sol, à côté du tatami, pour prendre la posture du *Sava sana* et chasser le stress qui s'accumulait dans ma nuque. J'imaginai un bain chaud, pas dans une baignoire de Lilliput mais dans un lagon désert. J'ai clos les paupières, sondant ma respiration. L'obscurité a happé mes rêves de pleine lumière, trou noir qui a englouti ma fatigue, mes faiblesses et ma fragilité.

Je me suis réveillée nue sous la couette légère du futon. Comment suis-je arrivée là ? Qui m'a dévêtue ? Ai-je sans y prêter attention accompli ces gestes simples, mécaniques, en somnambule ? Est-ce Étienne qui a pris soin de moi ? Benjamin n'en aurait pas eu la force. Je n'éprouve ni honte ni fausse pudeur à avoir été dorlotée, à mon âge, comme une enfant qui a trop veillé et que le marchand de sable est venu surprendre avant son coucher. M'a-t-il trouvée belle ? Sans doute. A-t-il déposé sur mon front un baiser ? Je ne sais, ma peau n'a pas retenu l'offrande possible, elle est sans mémoire.

Je me suis levée optimiste face aux accrocs de ma vie, vidée mais ouverte. Je suis passée dans la salle de bain contiguë à la chambre en escamotant un panneau de papier au coulissement feutré. Du jonc de mer a titillé la plante de mes pieds. Je n'en ai trouvé que plus délassant le contact du caillebotis de bois exotique. L'architecte des lieux a su marier les matières pour qu'elles soient l'écrin vivifiant des sens épuisés. Je suis restée de longues et douces minutes sous le jet massant qui jaillissait du plafond et des murs, oublieuse de tout ou presque,

regrettant seulement de n'avoir personne avec qui parler de petits riens en écoutant l'eau courir sur mon corps, comme j'aimais à le faire, adolescente, sous les douches du gymnase.

Je suis sortie dans le couloir qui conduit au salon. J'ai frappé à l'un des carreaux de la porte vitrée. N'obtenant aucune réponse j'ai ouvert le battant. Le grand-père et le petit-fils, assis face à face autour d'une modeste table qui captait toute leur attention, n'ont même pas levé les yeux pour me saluer du regard. Pour être franche, mon ego surdimensionné d'actrice n'a pas apprécié cette froide indifférence. Ces deux-là sont vraiment de drôles de zèbres.

Échange de mails entre SL et DG

SL : Bonsoir ami. Aujourd'hui j'ai reçu une visite désagréable mais qui pourrait faire avancer notre affaire. C'est un privé qui a finalement mordu à l'hameçon. Tu le connais peut-être. Le malin n'a pas donné son nom. Je te ferai une description physique détaillée. Si cela ne suffit pas, je l'ai pris en photo avec l'appareil miniaturisé que tu m'as offert l'année dernière. Il cherche 2K.

DG : Bonsoir ami. Très bien. Pour le compte de qui ?

SL : Il était sur ses gardes. Il ne me l'a pas dit, tu penses bien. Le garçon n'est guère aimable : il m'a rudoyé. Ma cravate est perdue, une Boss modèle unique, tu te rends compte, et j'ai tellement mouillé ma chemise qu'elle a déteint sur mon costume, du sur-mesure de chez Farnell. Je suis vert. Je vais devoir pondre un article de merde pour refaire ma garde-robe.

DG : Il doit toucher gros pour faire du zèle à ce point. Combien et de qui ? Tu n'as jamais aimé les gros bras toi. Il n'était pas tatoué au moins ?

SL : Les brutes tu veux dire. Pour les tatouages, je n'ai rien contre, s'ils sont savamment placés.

DG : Arrête, tu m'excites.

SL : Oh !

DG : Tu as été convaincant j'espère. Les bonnes occasions ne se représentent pas dix fois.

SL : J'ai fait de mon mieux, mais je pense avoir été grand.

DG : Le cabotinage cela te connaît.

SL : J'adore faire le chien... à quatre pattes ! Ouah ! Ouah ! Je parie qu'il va revoir ses méthodes d'investigation. Ça tombe bien je préfère la douceur. On est sur le fil du rasoir là ?

DG : Oui et on n'a pas le choix. Si tu n'avais pas laissé filer cette connasse !

SL : Tu crois qu'elle va parler ?

DG : Les femmes finissent toujours par l'ouvrir. Elle cherchera de l'aide à un moment ou un autre, puis elle s'épanchera sur une épaule rassurante et honnête, si ce n'est pas déjà fait. Tu vois le tableau ? Elle n'est pas du genre à traiter avec des méchants et à s'asseoir sur le cadavre d'un libraire. Pas assez perverse. Il faut qu'elle se taise. Dé-fi-ni-ti-ve-ment. Compris ?

SL : D'accord, mais elle doit se dire que personne ne la croira si elle nous dénonce.

DG : Ton détective a gobé ton histoire, non ? Plus c'est gros, plus c'est crédible. D'après toi, comment ça fonctionne avec tes lecteurs ?

SL : Oh ! Plus c'est gros, meilleur c'est...

DG : Sois sérieux et oublie le printemps deux minutes. Si on ne joue pas serré, fais-moi confiance, tu ne choisiras pas tes morceaux derrière les barreaux. C'est elle ou c'est nous. La priorité c'est de la retrouver. On va suivre ton homme. Décris-le moi. Je regarde cela plus tard. J'ai des invités. Bonsoir ami.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je suis allé voir cet avorton de Shelby Lydecker avec les plus mauvaises intentions du monde. Heureusement pour lui, la marche m'a un peu calmé les nerfs. J'aurais pu prendre un taxi avec l'argent de Kourski, mais l'habitude l'a emporté sur mon retour de fortune. Et puis d'ailleurs, je n'ai jamais aimé les *yellow cabs* et leurs chauffeurs ennuyeux, clones à numéro. Quitte à ne rien dire, je préfère être seul. L'immeuble du journal – appelons-le comme cela – était trop beau pour les gens qui y travaillaient. Je leur aurais mis avec joie la tête dans leur caca. D'une main rageuse, j'ai poussé la porte vitrée constellée de lettres dorées. J'ai pénétré dans le hall au sol de marbre immaculé.

Le spectacle de l'hôtesse d'accueil m'a rendu mon flegme. Elle trônait derrière un comptoir de verre suspendu au plafond qui laissait admirer le galbe parfait de ses deux jambes infinies. Sous des dehors engageants cette magnifique plante blonde cachait une intransigeance de cerbère. De ma voix la plus charmeuse, je lui ai troussé un ou deux compliments à faire rougir un requin blanc. Elle n'a pas souri. Malgré tout, j'ai senti que derrière ses lunettes strictes la glace de ses yeux entamait sa fonte. Pas de réchauffement planétaire en vue, juste un petit dixième de degré qui ne la mettrait pas dans mon lit, seulement dans ma poche. Je ne lui ai pas donné le temps de parler. Je m'en foutais, ce genre de filles n'est pas pour moi. J'ai pondu un bobard gros comme une baleine obèse :

« Je viens prendre les mesures de Monsieur Lydecker eu égard à l'enterrement. »

Ma componction soudaine, la coupe de mon pardessus, mes cernes sédentarisés devaient me conférer le maintien du parfait croque-mort. La beauté polaire en a été paralysée. Ma phrase ne voulait rien dire, mais son ton lugubre m'a permis de pénétrer à l'improviste dans l'ancre de Shelby Lydecker.

« Ne vous dérangez pas, je connais le chemin. »

Je l'ai quittée sur ce dernier mensonge, en m'élevant dans l'escalier monumental qui menait au premier étage. Le nom du connard devait bien être marqué sur une quelconque porte. J'allais lui régler son compte à ce journaliste.

Morceaux choisis de *Pavel Kourski, un destin romanesque*, essai biographique d'Anna Mitchell

Peu d'hommes méritent d'être explorés de leur vivant. Certains, à l'instar des responsables politiques à l'envergure autoproclamée, des vedettes télévisées et autres sportifs de bas étage, ont cet honneur malgré leur incompetence ou leur nullité. La vie épaisse des artistes, écrivains, peintres, cinéastes, musiciens, danseurs, et cætera, prête une matière toujours renouvelée à celui qui s'y plonge avec sincérité, au mépris des sirènes argentées. Alors pourquoi avoir passé trois ans de mon existence dans les pas d'une personnalité – d'un personnage devrais-je dire – qui n'est ni écrivain, ni peintre, ni cinéaste, ni musicien et encore moins danseur ? Pourquoi m'être astreinte à reconstituer le puzzle éparpillé de ce vulgaire magnat industriel, simple héritier d'un empire qu'il n'a pas construit avec sa propre sueur ?

Je n'ai pas de réponses, sinon Kourski soi-même. *A priori* son quotidien n'a rien de palpitant, d'exemplaire ou de pédagogique, ni en bien ni en mal. Ce qui fait le prix de cet homme, c'est qu'engagé sur des rails rectilignes posés à l'avance, il a eu l'audace d'actionner l'aiguillage qui l'a rendu libre. Cette renaissance est le centre de ce livre, et je m'emploie à expliquer les événements fondateurs de la trajectoire grandiose de Pavel Kourski. Je parle de destin romanesque parce que le roman offre justement des parcours insolites, aériens, étrangers à la sédimentation des jours jumeaux. Le lecteur cherche là des horizons ouverts que l'ensablement du temps lui masque. La vie de Pavel Kourski est en ce sens un antidote puissant à l'ennui.

J'ai collecté des milliers d'informations, témoignages oraux, correspondances, articles de journaux, archives de toutes sortes, pour arriver au bout de cet essai qui, je l'espère, vous touchera autant qu'il m'a marqué : profondément.

Pavel Kourski a toujours refusé de me recevoir malgré mes demandes répétées. Loin d'être désobligeante ou impolie, comme je l'ai cru pendant longtemps, cette opposition inflexible est un cadeau de monsieur Kourski. J'en veux pour preuve la courte et modeste lettre qu'il m'a fait remettre après avoir lu mon manuscrit, et que je cite intégralement ici :

Madame,

Vous avez réalisé un travail qui sait rendre justice à l'accomplissement de ma vie, sans en gommer les aspérités, trop nombreuses à mon goût, ni en exagérer les délicatesses, hélas rarissimes. Je n'ai pas fait mieux dans mes Mémoires, cent fois pire pour être honnête, car parler de soi est un exercice de haute voltige dans lequel la sincérité n'est jamais à l'abri de la chute. Me voir, converser avec moi, aurait sans doute altéré la qualité de votre regard sur l'homme que je suis, au bénéfice de l'homme que je parais être. Et vous savez vers lequel des deux penche mon cœur.

Votre reconnaissant Pavel Kourski.

**Archives privées de la famille Lydecker. Shelby,
carton n° 57, enregistrement 943 du 26 mai 2012**

- Vous m’avez dit vous appeler comment ?
- La ferme.
- Je ne vous permets pas monsieur je ne sais qui. Vous entrez sans y être invité et de surcroît vous m’insultez. Veuillez quitter immédiatement mon bureau, sinon...
- Vous appelez les flics ? Ça tombe à pic je suis comme qui dirait un cousin. Rasseyez-vous monsieur Lytucker et tenez-vous tranquille.
- Lydecker, Shelby Lydecker. Vous ne me faites pas peur avec vos airs de matamore. Je n’ai pas besoin de la police pour vous mettre à la porte.
- Et maintenant nabot, tu vas faire quoi ?
- Lâchez-moi ! De quel droit ?
- Du droit du plus fort, celui dont tu uses avec les victimes de tes ragots.
- C’est bon, c’est bon. Merde ma cravate.
- Reste poli. Nous sommes entre gentlemen.
- C’est vous qui le dites.
- Parce que ça me fait plaisir. Terry, mon mignon, qui t’a glissé à l’oreille que la femme en fuite de l’Agatha lane c’était Katerine Kighly ?
- Shelby, pas Terry. Si vous venez pour la récompense, permettez-moi de vous dire que vous pouvez vous la carrer profond.
- Gary, quelle vulgarité ! Mais c’est que tu es taquin méchant garçon.
- Shelby, S, H, E, L, B, Y, Lydecker, L, Y, D, E, C, K, E, R, bordel c’est pas compliqué.

– Non. C’est même simple, mais ça me donne la gerbe. Je ne suis pas là pour t’apporter un tuyau mais pour en récupérer un. Tu me suis ?

– Un journaliste ne donne jamais ses sources, question d’éthique.

– Ben voyons. Parce que tu en as de l’éthique, Jerry ? Accouche ou je vais me fâcher.

– Non, je ne transige jamais sur les principes.

– Moi non plus. Les cons je les cogne. Tiens prends ça.

– Bordel ! Vous êtes malade !

– C’est qu’un avant-goût de la raclée qui t’attend si tu t’assois pas sur ton honneur à la mords-moi-le-nœud, Johnny.

– Vous êtes dingue ! C’est pas possible de frapper les gens comme ça.

– Te fais pas désirer.

– C’est le clodo qui a reconnu Kighly. Jack Owen.

– John. Tu vois, toi aussi tu as des problèmes avec les prénoms. Je l’ai interrogé et il ne m’a parlé d’aucune actrice.

– Vous ne savez pas y faire, c’est tout.

– Que tu crois. Passons, je ne suis pas là pour te parler de mes méthodes, c’est la tienne qui m’intéresse. Comment as-tu pu tirer une info pareille à cette outre malodorante qui ne doit jamais aller au cinéma ? Ça me dépasse, à moins que... Tu me débites des boniments ? Dis donc, ce ne serait pas très gentil mon poulet.

– Allez vous faire foutre à la fin !

– Tu serais trop heureux, enculé.

– Vous croyez que je ne vous vois pas venir avec tous vos sous-entendus de macho. Vous feriez mieux de

trouver une femme qui ne soit pas dégoûtée par votre gueule plutôt que de me faire chier.

– Bravo. Tu parles enfin en homme. Justement je cherche une femme et toi tu apprends son nom. Je veux savoir comment.

– Je ne violente pas les gens moi, je les achète.

– Ouais, j’y réfléchirai. Dire que je lui ai payé six pintes.

– Avec ce que je lui ai donné il peut se saouler jusqu’à la fin de sa vie.

– Évite de m’agacer à l’avenir. Bonne journée Shelby.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je suis repassé voir cette crevure de John Owen. Quel autre mot pourrait désigner un homme, enfin presque, qui me tournait en ridicule et sapait les fondements de ma méthode mimétique ? J'étais vexé de m'être fait rouler dans la farine et de devoir encaisser les sarcasmes de Shelby Lydecker qui ne se priverait pas de ricaner dans mon dos. Grâce à Kourski je ne manquais pas de biftons pourtant. J'aurais dû utiliser les techniques éprouvées de la chasse au tuyau : le bakchich ou la claque. La modernité c'est du vent, la tradition il n'y a que ça de vrai. Frankie n'avait pas fini de rigoler et le bougre était champion de la discipline ! J'avais intérêt à fermer mon claque-merde.

Je n'ai pas laissé le loisir à mon alcoolo de m'embobiner avec son air bonasse de buveur de bibine. Ma main s'est abattue sur son visage hébété. Son nez a immédiatement pissé le sang et il a gueulé une insulte incompréhensible noyée dans des reniflements carmin. Sans attendre j'ai projeté mon poing gauche, ma meilleure arme et de loin, dans son ventre flasque. Il s'est retrouvé assis entre les poubelles qu'il s'apprêtait à fouiller, le souffle absent, l'œil incrédule. Il était évident qu'il ne réalisait pas ce qui lui arrivait. Il m'avait reconnu puisqu'il avait esquissé un vague salut avant que je le caresse un peu. Je me méfiais de ces dons d'acteur, mais là sur le trottoir rougi il n'avait vraiment pas l'air de se foutre de moi. Le ciel lui tombait réellement sur la tête, ou à proprement parler sur le pif et l'estomac.

Je n'étais pas fier d'avoir asticoté le pauvre gars. Mon côté sentimental prenait le dessus. On ne se refait pas. Je

l'ai aidé à se relever, j'ai épousseté tant bien que mal son manteau sans couleur, du moins ce qu'il en restait. Des questions toutes gentilles ont coulé de mes lèvres : « Pourquoi ne m'avoir rien dit l'autre jour pour Katerine Kighly ? » ; « Tu voulais de l'argent ? » ; « Il t'a filé combien le gugusse du journal ? ». J'ai fourré une liasse de billets dans une des ses poches, « pour le dérangement ». Sa tête congestionnée dodelinait en signe de dénégation. Sur le moment, j'ai cru qu'il refusait mon dédommagement honteux ou qu'il tentait de conjurer une nouvelle attaque. Erreur de débutant que j'ai peine à avouer aujourd'hui.

Jeudi 24 mai

Je me suis approchée sans bruit de mes hôtes car un espoir naissait en moi, immense, que je ne voulais pas effrayer par de la précipitation. Ils jouaient, pas de doute. N'était-ce pas des dés qu'Étienne serrait dans sa main ? Un cornet ne reposait-il pas sur le bord du plateau ? N'avais-je pas entendu Benjamin dire « Je tiens » ? Ils y jouaient ! Mon sang partait à l'assaut de ma poitrine. Existe-elle seulement la probabilité qu'une jeune anglaise en fuite, depositaire par erreur d'un traité de trictrac, se réfugie chez un amateur de ce jeu confidentiel ? Non. Soit le destin me tendait une main secourable après m'avoir fait un croc-en-jambe, soit j'étais la marionnette d'une sombre machination à la complexité retorse, soit j'évoluais dans un interminable cauchemar. À choisir, j'aurais pris la dernière solution. Mais je m'étais seulement égarée dans le théâtre de ma lecture, la mémoire fraîchement impressionnée par ses décors. Étienne a ouvert la main et fait rouler entre ses doigts le pion blanc qu'elle avait gardé en son creux. Il l'a aligné devant lui, au milieu d'autres pièces de buis capturées par la grâce de sa réflexion. Puis avec une satisfaction pleine d'assurance, il a saisi le mug qui refroidissait sur le bord de l'échiquier et devait contenir quelque subtil breuvage, élixir de concentration et d'anticipation, tandis que Benjamin répétait « Je te tiens ! ». La joie du garçon n'a pas duré longtemps. Sa charge emplie d'espoir a déclenché une riposte immédiate du grand-père qui s'attendait à voir son adversaire impatient au seuil de la victoire. Le piège tendu avec soin signalait la défaite irrémédiable du jeune garçon à l'horizon de quelques

coups. Benjamin, découragé, a envoyé son roi rouler à terre d'une pichenette rageuse.

« Perdre devant son public, c'est dur fiston. Mais tu t'en remettras. Regarde qui vient te consoler. »

De mémoire ce sont les paroles d'Étienne, mot pour mot. Benjamin s'est retourné et m'a souri : un vrai fan, oublieux de tout au lever de son étoile.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Durman a fini par me contacter. Il ne m'a pas appelé pour prendre rendez-vous, il n'est pas venu me voir à l'improviste. Non. Il m'a juste envoyé un télégramme lapidaire dont je garde le texte en mémoire. « Suis une piste. Départ pour la France. Contact sous huitaine. Durman. » Il ne se donnait pas ces airs de mystère qui messiaient aux caractères entiers. Il me signifiait simplement qu'il comptait mener son enquête sans être embarrassé par le commanditaire aussi riche et puissant fût-il. En ai-je pris ombrage ? Naturellement. Il ne me laissait ni adresse ni numéro de portable, rien qui me donnât une chance de le joindre, voire de le rejoindre.

J'allais m'envoler le lendemain à destination de Paris avec mes joueurs et le staff technique pour préparer la finale. Imaginer que celle que je recherchais à l'aveugle serait peut-être près de moi, dans cette ville immense, exacerbait la conscience de mon impuissance. Savoir que mon privé allait peut être boucler ses investigations en l'espace de quelques malheureux jours me frustrait d'une aventure qui naissait juste. Je voulais en savourer la floraison. Il me fallait des épines aussi. Durman exagérait. Je payais après tout. Et j'étais, malgré mes atermoiements d'esthète jouisseur, un poulain aux ordres du starter. L'impatience dominait.

Une idée saugrenue mais tenace m'a redonné le dessus sur l'homme que j'employais. J'ai appelé Frank Albert.

Debout, blog de Benjamin Mercet

Quand mon père me parle. Jeudi 24 mai 2012, 21h28

Ce soir, discussion semestrielle avec papa sur mes rapports avec le collègue, mon comportement à la maison, mon avenir. C'est toujours un moment difficile à vivre, pas pour moi, mais pour lui. Maman l'envoie en éclaireur. Il est très mal à l'aise dans ce costume qu'il porte à regret. Il ne me dit pas ce qu'il pense. Il fait seulement semblant d'être ferme sans méchanceté, à l'écoute et gardien de la loi.

Je m'attendais à ce qu'il commence par le mot de la vie scolaire, car je l'ai repéré en allant prendre le courrier. J'aurais pu le court-circuiter, mais je suis honnête. J'avais tablé sur quinze jours de délai. Hélas, un nouveau pion, Manuel, est arrivé pour la fin de l'année. Il est plus regardant que les autres, débordés par le nombre. Ils ne sont que trois pour six cents élèves, alors. Une semaine c'est du rapide. Tant pis, je n'aime pas reculer. J'ai dit que j'avais besoin d'être avec grand-père (la vérité), que j'allais reprendre les cours, que lui et Élisabeth ne s'inquiètent pas. Il a acquiescé, visiblement soulagé que je me rende sans combat. De toutes façons les cours finissent pratiquement dans quelques jours, le collègue est centre d'examen, et d'après Simon en juin ce sera le bordel complet. N'en déplaise à Manuel. François a enchaîné sur mes silences obstinés de la semaine, mon air absent. J'ai admis que j'avais des idées en tête, rien de noir attention, sans en dire plus.

« Mon jardin secret, tu comprends, p'a. »

Rassuré, il n'a pas cherché plus loin. Il est vraiment chouette mon père.

Restait à parler « sérieusement » de mon avenir. Je pouvais encore être inscrit dans cette école pour surdoués sur les hauteurs de Nice. Je m'y épanouirais cent fois mieux qu'au collège, en avion ce n'était pas si loin, ma mère était d'accord même si elle allait pleurer comme une madeleine, etc., etc. J'ai répété que j'étais bien à la maison, que je n'avais que treize ans, que plus tard peut-être. Papa a refermé la porte de ma chambre en poussant un gros soupir.

« Tu sais maman, enfin ne t'inquiète pas. Bonne nuit champion. »

Voilà. Une bonne chose de faite. Maintenant je suis tranquille pour un moment. Et puis, moi, cet institut « spécialisé dans la prise en charge de la précocité mentale » ne me tente pas du tout. Ça ressemble un peu trop à un asile de fous ou à un pavillon d'hôpital. Et les hôpitaux justement j'en ai ma claque. Basta cosi. *Freaks*, vous connaissez, fainéants des membres inférieurs (ou pourquoi pas membres inférieurs des fainéants) ? Je n'ai pas envie de faire l'attraction dans un cirque, même sous le soleil de la Côte d'Azur.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

J'avais enfin du grain à moudre : un nom, par chance célèbre. Ce qui m'évitait des recherches fastidieuses. À part cela, je n'étais guère avancé car Katerine Kightly pouvait s'être réfugiée n'importe où. Le malheur avec les artistes, c'est qu'ils sont beaucoup moins prévisibles que le péquin moyen. Leur argent leur ouvre toutes les portes, ils ont une multitude d'amis et ils connaissent des dizaines de lieux de rêve ignorés du populaire et qui font des planques splendides. Je n'avais que l'embarras du choix : la Suisse, Monaco, New York, les Émirats, toutes les îles ensoleillées, la Patagonie, les hôtels de luxe, les palais privés, sans compter les yachts de plus de trente mètres et pourquoi pas la station spatiale internationale. Autant chercher une puce sobre dans les poils de John Owen.

Dans ces cas désespérés je m'en remets à ma bonne étoile, de faible magnitude avouons-le, et je glande. Cela ne fonctionne pas à coup sûr, mais au moins je me repose. Pour ne pas perdre complètement mon temps, et parce que j'avais un job grasement rémunéré et une prime astronomique en ligne de mire, j'ai pris une place de cinéma. Je n'y étais pas allé depuis des lustres. Mes oreilles ont dégusté, comme dans la plus minable des discothèques. Mes yeux c'est autre chose. Katerine Kightly est un beau brin de fille, trop jeune pour un vieux con de mon espèce. Elle crève l'écran : impertinence gracieuse, sourire fin, délicatesse franche, énergie du feu follet. Bob Durman, le gros balourd morose, se prenait à bâtir des châteaux en Espagne. Fadaïses et niaiseries, oui. Dans mon métier, la règle d'or est de ne pas tomber

amoureux d'une femme qu'on file. Je devais la localiser et prévenir Kourski. Point. J'éviterais de l'approcher et de lui parler, et tout irait bien.

Le Russe avait tort, elle ne valait pas deux millions ni même dix. Rien. Une fée ne s'achète pas, on la conquiert comme un sommet enneigé qui touche au ciel. Ce Kourski était un rustre dans un écrin de soie. Mais j'avais un contrat à honorer et pas de temps pour l'alpinisme. C'est triste d'être moche, rouillé et exploité. J'avais malgré tout le droit de rêver. Le cinéma est là pour ça, non ?

Dossier Frank Albert
Transcription de l'écoute téléphonique du 27 mai
2012, enclenchée à 9 h 23

Frank Albert : Oui.

Pavel Kourski : Frank Albert ?

FA : Qu'est-ce que vous lui voulez à Frank, et vous êtes qui d'abord ?

PK : Pavel Kourski.

FA : Ah ! excusez-moi monsieur Kourski, je ne vous avais pas reconnu. Enchanté. Vous connaissez mon numéro ?

PK : J'ai besoin de vos services.

FA : Bob vous a lâché ? Il est comme ça des fois, mais ne vous inquiétez pas, c'est un bon détective, un des meilleurs même, il va revenir.

PK : Monsieur Durman ne m'a pas lâché comme vous dites. Seulement...

FA : Seulement ?

PK : Il me tient à l'écart de l'enquête. Or je ne le paie pas pour son silence.

FA : Je comprends, monsieur Kourski, je comprends. C'est du Bob tout craché. Il va mettre la main sur votre poupée, c'est sûr, à sa manière, tout seul, sans crier gare. Attendez tranquillement chez vous, à côté du téléphone, et laissez-le faire.

PK : Cette jeune femme n'est pas ma poupée, monsieur Albert, tenez-le vous pour dit. J'ai mes raisons pour la retrouver et cela ne vous concerne en rien.

FA : Je suis désolé monsieur Kourski. J'ai dit cela comme j'aurais dit autre chose. Vos affaires sont vos affaires. Vous avez besoin de moi, donc ?

PK : Pour suivre monsieur Durman.

FA : Quoi ? Moi, suivre Bob ? Attendez, monsieur Kourski, Bob Durman est un de mes plus vieux amis. Nous avons grandi dans le même quartier.

PK : Monsieur Albert.

FA : Nous avons fait l'école de police ensemble. Je suis même sorti avec sa sœur.

PK : Monsieur Albert.

FA : Vous me demandez l'impossible. Bob m'en voudrait à mort. Non, monsieur Kourski.

PK : Combien, monsieur Albert ?

FA : Je n'ai plus de famille, moi. Bob est comme un frère.

PK : Combien, monsieur Albert ?

FA : Combien quoi ?

PK : Combien pour suivre Bob Durman ?

FA : L'amitié n'a pas de prix, monsieur Kourski. Vous, vous en parlez à votre aise, tout le monde vous aime, vous claquez des doigts et on s'intéresse à vous.

PK : Cent milles livres, cash et en petites coupures avant de commencer le travail, autant à l'arrivée. Avec votre commission sur l'enquête de Durman, cela devrait faire une belle somme. Vous pourrez vous payer de nouveaux amis, monsieur Albert.

FA : On ne s'est pas compris, monsieur Kourski. Vraiment, je suis désolé. J'aimerais vous aider, sincèrement, mais là c'est impossible. Si je peux vous être utile autrement.

PK : Deux cent cinquante mille.

FA : N'insistez pas, monsieur Kourski, j'aurais honte à céder.

PK : Cinq cent mille, je ne le répèterai pas.

FA : C'est bien parce que c'est vous, monsieur Kourski.

PK : Vous commencez tout de suite. Durman part en France, c'est tout ce que je sais.

FA : Normalement il est encore à Londres. Il doit participer à un match de bienfaisance cet après-midi.

PK : Débrouillez-vous pour le trouver et ne le quittez plus.

FA : Bien reçu, monsieur Kourski. J'enfile un pantalon et je me mets au boulot. Pour l'argent ?

PK : Passez au stade dans une heure. Je préviens mon comptable. Il vous attendra dans le vestiaire n°4.

FA : Si ça ne vous dérange pas, je préférerais des dollars US. J'ai l'intention de quitter les brouillards anglais et de découvrir les belles américaines.

PK : Quand nous serons quittes, vous irez vous faire pendre où vous voudrez, monsieur Albert. Quand nous serons quittes.

FA : Soyez tranquille, j'aime le travail d'orfèvre.

PK : Je ne m'inquiète pas pour moi, mais pour vous, monsieur Albert. Et tenez-moi au courant tous les jours à l'adresse suivante. Vous avez de quoi noter ?

FA : Une seconde. Voilà.

PK : footzarevitch, f, deux o, t, z, a, r, e, v, i, t, c, h, at
mobi dot com

FA : Comptez sur moi, monsieur Kourski.

PK : À bientôt donc, sans faute.

Morceaux choisis de *Pavel Kourski, un destin romanesque*, essai biographique d'Anna Mitchell

La vie sentimentale de Pavel Kourski est un coffre-fort impénétrable. Quel qu'ait pu être le sérieux de mon enquête, ma récolte a été bien maigre sur ce plan. N'ai-je donc rien découvert d'enfoui, d'ignoré dans le cœur du beau Pavel ? Certains diraient de croustillant, mais je ne me place pas sur ce plan trivial. Je dévoile pour donner à comprendre, non pour émoustiller. Je ne suis pas un écrivain français. Tant pis pour ceux qui viendraient chercher ici des plaisirs vulgaires.

Pavel Kourski est un homme ténébreux à la beauté profonde, intrigante. Cheveux de jais délicatement bouclés, yeux d'azur sans nuage, nez droit, contours finement tracés, barbe toujours naissante, modèle parfait, pourvu de toutes les grâces de l'Antiquité, pour le peintre ou le sculpteur de la Renaissance. Son physique, aimant naturel et puissant, attire le regard des femmes sans qu'il ait à le solliciter par le sien. Rares sont les hommes qui possèdent ce charme poussé à un aussi haut degré, mais il est difficile de dire si Pavel Kourski profite ou souffre de ce magnétisme. Ses conquêtes sont certes innombrables, du moins celles qu'on lui suppose, car il n'en fait jamais étalage en public ni sous les téléobjectifs des paparazzi gloutons.

Le mystère est si grand, ô combien incroyable dans notre société moderne où l'information se forge dans le moindre soupir, qu'un journaliste en mal de notoriété a pu un jour s'épancher sur l'homosexualité supposée de Pavel Kourski. Mal assumée, cachée, cette orientation sexuelle aurait, d'après ce vilain plumitif, expliqué le célibat forcé du beau trentenaire. Laissons les mauvaises

langues. Non que la pédérasie soit chose inconcevable dans le cas de Pavel, mais parce que tout bonnement ces préférences hors normes sont les premières à être connues, rapportées, commentées, brocardées, dans le monde étriqué du gotha. Je le saurais donc si la vérité se trouvait là. Que mes lectrices soient rassurées !

Outre sa joliesse de pâtre grec, Pavel Kourski possède une fortune incommensurable qui en fait un des plus beaux partis d'Angleterre. Cette seconde qualité lui vaut l'intérêt de toutes les mères de jeunes aristocrates ou prétendues telles en âge de se marier et de rendre à leur famille les bons soins qu'elles en ont reçus. Ces futures belles-mamans savent bien, dans leur grande sagesse de femmes dédaignées, que l'argent reste quand l'amour passe. Et il est d'autant plus facile de convaincre leurs filles que la richesse se présente sous les traits d'Apollon. On a prêté au milliardaire russe les fiancées les plus charmantes, on l'a vu convolé « bientôt » des dizaines de fois. C'est tout juste si les tabloïds prescients n'ont pas annoncé ces divorces. Il ne s'est jamais abaissé à démentir, abandonnant cela aux jours qui passent ou à l'agacement des demoiselles pressenties. La clef du cœur de Pavel Kourski reste solidement attachée autour de son cou et si par miracle elle s'offrait à une créature bienheureuse, nul n'en saurait rien. Ou presque.

J'ai parlé tout à l'heure d'une maigre récolte. La faible quantité ne présume pas la qualité médiocre. Il est des détails qui ouvrent des horizons.

Conversation enregistrée par la caméra vidéo de surveillance n° 57 de la Saint-Pancras international railway station, le 26 mai 2012 de 13 h 47 à 13 h 48

Homme de type caucasien, 40 ans (Htc) : Excusez-moi.

Homme de type négroïde, 50 ans (Htn) : Oui ?

Htc : Est-ce que vous connaissez cette femme ?

Htn : C'est quoi ce binz. Une caméra cachée ?

Htc : Non, non. C'est juste ma femme. Elle a disparu.

Htn : Vous vous foutez de ma gueule, monsieur. Ce n'est pas très gentil ça.

Htc : Je ne comprends pas.

Htn : Katerine Kighly, elle n'a pas de mari. J'ai du boulot moi. Laissez-moi balayer tranquille, monsieur.

Htc : Attendez, je vais vous expliquer.

Htn : Sans moi, monsieur. Bonne journée quand même.

Htc : Et merde.

Conversation enregistrée par la caméra vidéo de surveillance n° 59 de la Saint-Pancras international railway station, le 26 mai 2012 de 13 h 50 à 13 h 54

Homme de type caucasien, 40 ans (Htc) : Excusez-moi.

Homme de type oriental, 20 ans (Hto) : Oui.

Htc : Désolé de vous déranger en plein travail, mais vous pouvez peut-être m'aider.

Hto : Pas de problèmes. Je vous écoute mais je continue à laver mes carreaux, rapport à mon chef.

Htc : Évidemment, le chef. J'ai une ou deux questions.

Hto : Vous êtes flic. J'ai rien à dire moi.

Htc : Non, non, rassurez-vous.

Hto : Je suis nickel moi, je n'ai pas de lézard avec la police, je ne parle pas aux *cops* c'est tout.

Htc : Je suis juste un privé, je n'aime pas trop les poulets non plus.

Hto : Ça roule dans ce cas. Allez-y, allez-y, vous êtes tombé sur le bon client. J'ai l'œil à tout moi ici.

Htc : Regardez cette photo deux secondes. Vous la connaissez bien sûr.

Hto : C'est dingue, je l'ai vue pas plus tard que la semaine dernière. Je faisais le guichet treize. Je l'ai repérée dans le reflet de la vitre toute propre. J'en ai échappé mon lave-glace, mais je n'ai pas osé me retourner. Je n'y croyais pas. Vous avez vu son dernier film ? Moi je n'en loupe pas un.

Htc : Et vous ne savez pas où elle est passée ensuite.

Hto : Attendez. C'est pas fini. Je sais où elle est allée. Au guichet quatorze, à deux pas de moi, vous imaginez. Le rêve !

Htc : Si bien que vous avez entendu...

Hto : Venez par là, rapport à la numéro 59. On sera plus tranquilles pour discuter. Ici c'est bon, Big Brother ne nous entend pas. Paris, elle partait pour Paris.

Htc : Paris ?

Hto : Y a un problème ?

Htc : Vous ne lisez pas les journaux ? Vous n'écoutez pas la radio ? Vous ne regardez pas la télé ?

Hto : Je rentre juste du pays. Un enterrement.

Htc : Mes condoléances. Katerine Kighly a disparu.

Hto : Et vous la cherchez ?

Htc : Oui.

Hto : Ouah ! la grande classe. Si je peux vous aider...

Htc : C'est déjà fait merci. Vous m'avez rendu un fier service. Tenez.

Hto : Hé ! je ne l'ai pas fait pour ça.

Htc : Prenez. C'est justement pour ça que je vous le donne.

Hto : Merci, mais c'est trop.

Htc : Non. Ce n'est jamais assez. La galère des petits boulots j'ai connu aussi. Au revoir.

Vendredi 25 mai

Benjamin m'a annoncé la grande nouvelle : j'ai disparu et toute l'Angleterre est au courant. En allant à la pêche aux informations sur Internet, le petit est tombé sur la une de cet immonde torchon de *The Moon*. Mon nom tapé sur un moteur de recherche l'y a conduit. C'est dire que la nouvelle a dû se répandre comme un jet de vomit. Il a consulté la version en ligne du tabloïd et a imprimé l'article écœurant qui m'est consacré. Shelby Lydecker est une belle ordure. Vraiment. Faire de moi une meurtrière en puissance, c'est le comble. Cela réduit mes chances de sortir indemne de ce roman policier. Une célébrité ne se cache pas aussi facilement qu'un illustre inconnu. C'est déjà un exploit d'avoir trouvé ce refuge – j'ai envie d'écrire cette planque –. Si seulement je pouvais être sous ma couette, à Londres, en train de lire un bon polar, un mug fumant décoré de chats impavides à portée de la main. Au lieu de cela, je me fais un sang d'encre dans lequel je trempe ma plume pour écrire ces mots, quelque part entre Paris et Barcelone, terrée derrière les quatre murs d'une maison étrangère.

Qui viendrait me chercher au milieu de nulle part ? Si mes poursuivants ont supprimé le bouquiniste, ils sont capables de tout et ils flaireront ma piste jusqu'au débouché. Je n'ai pas affaire à de vulgaires cambrioleurs, aux abois après un coup qui a mal tourné. J'ai sur mes traces des hommes au-dessus de tout soupçon. J'en suis sûr pour l'un, je l'ai vu, je l'ai reconnu. J'en suis convaincu pour le second malgré ses postiches, car sa prestance trahissait son appartenance sociale. Ils sont prêts à s'appuyer sur des réseaux puissants pour mener une chasse méthodique. Pour eux ce sera comme un jeu

grandeur nature, un passe-temps de sportsmen. Pour moi c'est déjà l'enfer. Je les imagine me torturant en veste Barbour, écharpe de tartan et casquette écossaise, pour obtenir je ne sais quoi ou simplement prendre un peu de plaisir sadique avant de s'assurer de mon silence éternel.

Dossier Frank Albert
Transcription de l'écoute téléphonique du 27 mai
2012, enclenchée à 9 h 38

Frank Albert : Allô, Bob ?

Bob Durman : Qui veux-tu que ce soit, flic de mes deux ? Oui c'est Bob qui pionce et qui est de mauvais poil quand on le réveille.

FA : Désolé, Bob, tu es encore au pieu ?

BD : Oui.

FA : Tout seul ? Parce qu'à cette heure...

BD : Oui, ducon.

FA : Faudra que je te présente une copine. J'en connais du genre à te retenir au lit et pas pour ronfler.

BD : La ferme, Frankie.

FA : Tu vas au match tout à l'heure ?

BD : Ben oui. Pas toi ? C'est pour ça que tu appelles ?

FA : On va vous coller une rouste comme la dernière fois.

BD : Méfie-toi, on a doublé les entraînements cette année.

FA : J'ai hâte de voir ça. Dis donc, tu sais que tu me ferais presque peur, mon cochon.

BD : Écoute Frankie, si t'as rien d'autre à me dire, salut.

FA : Attends, attends. Tu en as tiré quoi du Shelby Lydecker ?

BD : À ton avis ? De la merde.

FA : Ouais, mais encore ?

BD : Il a arrosé son informateur, le poivrot. Pas à la bière, le gros malin, mais avec de beaux biftons joliment repassés. Pas de doute, c'est Katerine Kighly qui est sortie en courant de chez Harding.

FA : Ça y est, tu retiens son nom.

BD : Alzheimer c'est pour plus tard. Et toi de ton côté ?

FA : Pas grand-chose sinon que Katerine Kighly est une habituée de la librairie Harding. Elle y traîne au minimum deux à trois fois par mois quand elle est à Londres.

BD : Pour les vieux livres ou pour une autre raison ?

FA : Non, non, pour les bouquins. J'ai fouillé un peu sa biographie. Son père était un spécialiste des ouvrages anciens, les manuscrits, les enluminures et tout le toutim.

BD : Il est mort ?

FA : Oui, en Suisse, à Fribourg, il y quatre ou cinq ans. Comme il avait plaqué la maman pendant la grossesse, la seule fois où elle l'a vu c'est dans son cercueil.

BD : Un rapport avec Harding ?

FA : Oui, c'était un ami du papa. Peut-être qu'ils étaient restés en relation.

BD : Qui ça ? Katerine et son père ?

FA : Voilà que tu l'appelles par son prénom maintenant ! Sacré Bob et son sentimentalisme de marchande de fleurs.

BD : Réponds à ma question, andouille.

FA : Non, pas miss Kighly. Harding et son père. Le vieux bonhomme devait être comme un paternel de remplacement, tu vois le genre. Un psy expliquerait mieux le cas.

BD : Ce serait plutôt un grand-père de substitution, vu l'âge d'Harding.

FA : Si tu veux, herr Freud. On se fait une toile lundi ? Je t'emmène voir le dernier film de Katerine, tu feras connaissance.

BD : Sans moi.

FA : Tu ne peux pas ?

BD : Tu es de la police ?

FA : Justement.

BD : *Shit!* Je pars en France. Je prends le train de dix heures.

FA : Tu as une piste ?

BD : Mouais, si l'on veut. Disons que j'abandonne la méthode mimétique pour le french flair. Je sens qu'elle est là-bas. Je vais vérifier.

FA : Tu as une foutue veine de te payer des voyages aux frais de la princesse.

BD : C'est Kourski qui régale. Tu veux venir ?

FA : Non, mes chefs ont besoin de moi. Je te serai plus utile ici. Je vais faire une tentative avec l'agent de la miss. Et puis j'ai horreur de la bouffe française.

BD : OK, je te tiens au courant.

FA : Je prierai pour ton bide. Salut *frog-eater*.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Dans l'avion qui nous transportait à pied d'œuvre, j'étais à l'acmé du désarroi. Je poursuivais un traité de trictrac emporté par une jeune femme, à l'autre bout du monde peut-être. J'envoyais un détective derrière cette jeune femme, un dur de dur sûrement efficace mais trop franc-tireur. Et derrière le détective, je collais un policier peu scrupuleux qui risquait de m'attirer plus de contrariétés qu'il ne donnerait de résultats. J'en étais réduit à avancer des pions à l'aveugle sur un échiquier flou. Moi, Pavel Kourski, digne fils de mon père, pour la première fois de ma vie et de la sienne – le vieux devait fulminer dans sa tombe –, je ne maîtrisais pas la marche des événements.

J'en étais fou de rage, et même si j'essayais de la contenir ma nervosité extrême déteignait sur mon entourage du moment. Je lisais dans les yeux des trois ou quatre beautés qui m'accompagnaient la crainte d'être frappées. Elles étaient triées sur le lit par l'un de mes fidèles fondés de pouvoir, le costume cravate et les études de droit n'excluant pas le vice, au contraire. Il est vrai que la patience n'était pas mon fort, pas plus que les tendresses superflues. J'aimais les femmes alors, pas au point cependant de m'en encombrer au-delà des acrobaties de l'oreiller. D'aucuns seront choqués par le sexisme de mon attitude. J'ai seulement pris le parti de tout dire dans ces mémoires, sans maquiller la vérité, sans me concéder le beau rôle. Le passé est le passé, l'homme que je décris n'existe plus.

Lucas Fagundes, le capitaine de l'équipe, rongait son frein en face de moi. Il répondait « Oui, monsieur

Kourski » à chaque consigne que je lui donnais, incapable de cacher son envie de rejoindre au plus vite ses coéquipiers, pour se détendre autour d'un jeu de cartes. Lui aussi avait peur que ma colère ne débordât et que je lui retirasse le brassard ou lui sucra ses primes. Personne ne se laissait aller à rire ni même à parler bruyamment. Tous attendaient que l'orage passât, à l'exception du pilote, un génial fêlé que j'avais débauché de l'armée russe, et qui chantonnait dans le poste à l'avant, comme s'il avait été au volant d'une décapotable. Boris m'aimait lui. C'était bien le seul.

**Éditorial de *La gazette de la police londonienne*,
numéro 24 du 29 mai 2007**

VICTOIRE !

Dimanche dernier, comme tous les derniers dimanches du mois de mai, a eu lieu la traditionnelle rencontre rugbystique entre nos valeureux représentants et l'équipe des privés de la ville. Les années passent et rien ne change : nous gagnons sans coup férir. Certes, de nouvelles têtes font leur apparition, tandis que les anciennes arborent quelques cicatrices de plus, des cernes plus larges et des cheveux moins nombreux ou blanchis.

Notre quinze invincible s'est surpassé en l'emportant 44 à 12. Les détectives essoufflés, sans imagination, n'ont jamais franchi la ligne d'en-but ballon en main, alors que les nôtres ont aplati à sept reprises. L'abus de cigarettes et d'alcool rend le privé ventripotent. Que peuvent ces amateurs en fin de cycle contre des athlètes au zénith de leur forme ? Le plus triste est de voir comment la fine fleur d'hier, qui faisait la fierté de notre équipe, se traîne aujourd'hui dans le camp d'en face. Ne citons pas de nom pour ne pas faire de peine aux intéressés qui demeurent nos amis.

N'oublions pas que cette confrontation bon enfant reste une œuvre de charité et que la recette du match est intégralement reversée aux jeunes accidentés de la vie et aux orphelins de la police. La joie des petiots présents au stade vaut tous les essais du monde. Malgré le crachin frisquet, la tribune était pleine de sourires ravis qui ont réchauffé le cœur des quarante joueurs. Pendant quatre-vingts minutes, les fauteuils roulants et autres béquilles, les bobos de la vie sont restés au vestiaire.

Vivement l'année prochaine et merci à nos adversaires
d'un jour pour leur constance dans la défaite.

Superintendant Rob Wilkinson

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je suis rentré du match complètement cassé. Les plaquages de mes copains policiers étaient toujours aussi délicats. Ces salauds auraient voulu m'envoyer à la morgue qu'ils ne s'y seraient pas pris autrement. Quand je jouais avec eux, on m'appelait « le sécateur » en hommage à mes talents défensifs. J'ai démonté plus d'une épaule pour sûr. Sans me vanter, je suis assez bien bâti aujourd'hui encore. Mais à cette époque la vitesse d'exécution n'était déjà plus mon fort. « Le sécateur » était rouillé. Les fumiers ne m'avaient pas loupé. J'avais deux ou trois côtes douloureuses, fêlées sans doute, mes cuisses étaient zébrées de rouge, souvenirs des crampons adverses, un début de torticolis me bloquait la tête dans une position peu avantageuse et je boitais bas suite à une torsion hétérodoxe de la cheville.

Dix ans plus tôt j'aurais récupéré en une nuit de sommeil lourd, mais là je savais qu'il me faudrait au minimum une semaine pour me remettre d'aplomb. Du coup, je n'étais pas pressé de retrouver Katerine et encore moins de pénétrer dans son champ de vision. En relisant ces derniers mots, je me dis que mon style est d'un romantisme fou. Sans blague, Bob Durman, écrivain !

Frankie m'inquiétait. Il n'était pas du genre à tourner autour du pot, encore moins à inviter un mec au cinéma. Il n'y allait jamais d'ailleurs, préférant regarder des émissions à la con sur son écran plat High Debility. Bizarre. Je ne le sentais pas le gaillard. Il le savait pertinemment que je n'aurais manqué pour rien au monde le dernier dimanche du mois de mai. Quelle

mouche l'avait piqué ? Pas la tsé-tsé en tout cas, car sur le terrain le lascar n'avait pas dormi, plantant quatre essais . Malgré ce que l'on dit, la police ça conserve. Il n'était donc pas malade, juste troublé. Il ne buvait pas d'alcool, pas une goutte – son père est mort d'une cirrhose comme on n'en fait plus – ; il ne touchait jamais à la dope, même s'il était idéalement placé pour s'en fourrer plein les narines – un flic c'est un gabelou des cimes qui risque de dévisser dans la poudreuse – ; côté femmes, son physique peu amène le cantonnait à celles qu'on achète, ce qui lui évitait les peines de cœur.

À bien réfléchir, l'affaire était peut-être plus compliquée qu'il n'y paraissait. Un million de livres, ça se mérite. Sous des faux airs naïfs, j'allais devoir être sur mes gardes. L'épisode Owen m'avait échaudé. Sans compter que l'amitié n'exclut pas la trahison.

Dimanche 27 mai

Deux jours à tourner en rond. Pour moi c'est déjà trop. Je n'ai pas d'autre choix que l'action. Par goût. La peur m'a arrêtée un instant, mais je dois aller de l'avant, brûler ma vie comme le papillon de nuit sur la lanterne du jardin. Je ne peux pas finir mes jours ici. Il me faut tenter ma chance, fonder mes espoirs sur mon innocence, accepter d'être aidée en faisant fi de tous les périls.

J'ai montré le traité à Étienne et à Benjamin. Ils en savent autant que moi à présent, et ils sont tout aussi perdus. Étienne a promis de le lire à son tour. La veilleuse de son atelier va éclairer la nuit et repousser, je l'espère, les fantômes menaçants qui me hantent. Mes sauveurs n'ont pas su cacher leur joie quand j'ai égrené les menus détails de mon cauchemar, sans rien omettre, à la manière d'une confession. Ce récit que Benjamin entendait pour la deuxième fois et dont la première version, quoique sincère, avait été plus brute, plus elliptique, son grand-père l'a dégusté comme un vieux brandy, n'en perdant pas une goutte, son visage expressif traversé de contractions qui dénotaient une réflexion intense. Il ne lui manquait que la pipe à la bouche pour ressembler à Sherlock Holmes. Benjamin a dû lui esquisser les grandes lignes de mon aventure, sans en dévoiler plus, par une discrétion naturelle propre à l'adolescence.

Mes deux hommes – j'aime bien cette expression – se sont entretenus à voix basse un petit moment, pendant que je reprenais mon souffle en passant mes doigts sur les dos alignés des livres de la bibliothèque. Du sol au plafond, elle occupe trois pans entiers du salon. Ils ont

décidé de m'amener chez un vieux libraire de Limoges qui d'après eux est un vrai puits de science. Étienne m'a avoué sans ambages que lui-même ne connaît rien au trictrac, hormis le nom du jeu, ce qui n'est d'aucun secours. Vivement demain que je prenne un peu l'air et que nous commencions notre enquête !

Je dis « nous », c'est bon signe : nous formons déjà une équipe.

***Debout*, blog de Benjamin Mercet**

Falling in love. Mardi 29 mai 2012, 23 h 47

Les gars, c'est énorme. Je suis amoureux. A-mou-reux. Ça m'a pris d'un coup. À se taper la tête par terre. Pas facile en fauteuil une telle acrobatie. Pas facile non plus de tomber amoureux. Il faut assurer derrière, et mon alter ego de métal ne m'aide pas beaucoup. Vous savez ce que c'est, évidemment. Mais je m'en fous parce que j'aime. Point. Aimer. Cinq minuscules lettres pour écrire tout un roman, envoyer mille billets doux, décrire l'alchimie complexe d'un cœur qui bat. Je suis incroyablement calme. Moi qui m'attendait à perdre haleine ou à sauter de joie cahin-caha ! C'est comme si ce qui m'arrive était programmé dans le plan de ma vie. Naissance, accident, souffrance, amour... J'ai toujours été attiré (et mon fauteuil aimanté ;-)) par des filles beaucoup plus âgées que moi.

Elle doit avoir entre quinze et dix-sept ans. Je dis « elle » car je ne connais ni son nom ni son prénom. Je ne connais que son visage dessiné par un peintre séraphique, ses cheveux de blé, ses yeux bleu-vert ou vert bleus au fond desquels j'ai cru voir une blessure. « Elle » habite chez les voisins depuis deux jours. « Elle » squatte la chambre de Théo qui, lui, a dû atterrir ailleurs, chez son frère ou dans le canapé de la salle de jeux. « Elle » se met tous les soirs à la fenêtre qui donne sur la rue, juste en face de mon bureau. « Elle » regarde la nuit qui vient, perdue dans ses pensées, sublime. Sa beauté est une promesse, une étoile qui brille dans le ciel encore clair. Je la capte avec ma lunette astronomique, confidente de mes rêves. Je n'éprouve aucune honte ni la joie malsaine

du voyeur. Je vous entends venir avec vos sarcasmes de jaloux. Non, je ne me prends pas pour Jimmy Stewart.

Restez le cul sur votre chaise en fer, terriens sans cœur. Libéré de la pesanteur, je nais à l'amour.

**Article paru en page deux du tabloïd *The Moon*
du 30 mai 2012, signé Shelby Lydecker**

FOUILLE-MERDES

Chers lecteurs, permettez-moi d'être grossier aujourd'hui. Moi, le journaliste d'investigation au langage châtié, l'homme méprisé par la profession bien-pensante, salmigondis d'anciens beatniks reconvertis dans les leçons d'une morale bonne pour les autres mais qu'ils se gardent eux-mêmes de suivre, moi le vilain petit canard de la presse londonienne, je compisse les détectives privés. Je pourrais m'arrêter là et tout serait dit. Pour ne pas encourir une désapprobation bien compréhensible devant de telles libertés de langage, je vous dois une explication qui ne s'adresse qu'à vous et certainement pas à cette engeance détestable.

Fort récemment, j'ai été pris à parti par un représentant de cette clique ignoble, un homme, une bête plutôt, prête à me violenter pour obtenir des renseignements sur mes sources. J'ai subi les assauts de ce ruffian avec le sentiment de mon bon droit, préservant mes informateurs au péril de ma propre intégrité physique. Car pour être honnête, ce connard – quel autre mot pourrait mieux le décrire ? – m'a frappé, moi Shelby Lydecker. Vous auriez dû voir mon flegme et mon mépris face à cette lâcheté de Cro-Magnon. Je n'ai pas bronché, soyez-en certains, et je l'ai fait aussi pour vous, pour notre dignité commune.

Amis lecteurs, nous sortons grandis de cette épisode douloureux lié à la disparition de notre chère actrice, Katerine Kighly, dont nous sommes toujours sans nouvelles. Je rappelle en passant le montant de la prime

offerte par *The Moon*, en échange d'informations sérieuses, montant que le journal vient de doubler encore une fois : six mille livres ! Vous en conviendrez, c'est mieux que des coups de poing.

I do fuck the PI.

Échange de mails entre SL et DG

DG : Bonsoir ami. Fais attention de ne pas y aller trop fort avec le prédateur de 2K.

SL : Bonsoir ami. Ne te stresse pas pour ça. L'essentiel est qu'il suive la piste.

DG : Oui, mais s'il te lit, et il faut croire que cela lui arrive, il pourrait bien l'abandonner pour venir te tailler les oreilles. Tu as déjà eu affaire à lui, souviens-toi. Là, il risque de te casser la gueule pour de bon.

SL : Je l'attends de pied ferme. J'ai une petite surprise pour lui.

DG : De quel genre ?

SL : Deux grandes bêtes solidement charpentées que j'ai ramassées l'autre nuit. J'en salive encore.

DG : Tu ne changeras jamais. Ce qui m'inquiète c'est de voir BD débarquer chez toi ou au journal au lieu de courir notre gibier.

SL : Qu'il vienne. 2K attendra. Mes gardes du corps lui ôteront l'envie de se foutre de ma gueule en défonçant la sienne.

DG : Et si cela lui plaisait ? Tu y as pensé ?

SL : Aucun risque. Les invertis ne sont pas son truc. Il les hait, ça se sent.

DG : Ce que je sens moi, c'est que tu vas tout faire foirer si tu continues à te laisser guider par ta rancune et par ta bite. Atterris. BD est notre seule chance de retrouver un sommeil tranquille.

SL : Parle pour toi. Il ne t'a pas touché.

DG : Non. Mais si tu y touches toi, tu nous mets en danger. Sois patient. On lui règlera son compte le moment venu, d'ici une semaine ou un mois.

SL : Tu as raison comme toujours. Je te promets de prendre sur moi.

DG : Tu es un gentil garçon, va.

SL : Rien d'autre.

DG : Si justement. BD a relevé la trace.

SL : Où ça ?

DG : À la gare Saint-Pancras.

SL : 2K a pris le train ?

DG : Oui.

SL : Pour où ?

DG : C'est le hic. BD le sait lui. Le gars qui l'a renseigné nettoie les guichets. Il faut que tu t'en occupes. Je te fais passer les instructions par le canal habituel.

SL : Super. Je commençais à me rouiller derrière mon bureau. J'adore jouer au petit reporter. Fabriquer du sensationnel le cul sur sa chaise, c'est quand même moins drôle. Mignon le gars ?

DG : Tu verras. Bosse. Bonsoir ami.

SL : Reçu. Je te tiens au courant. Bonsoir ami.

Mercredi 30 mai

Nous tenons enfin une piste. Cet après-midi nous avons rendu visite à monsieur Laucournet, le propriétaire de la librairie homonyme qui offre aux rares visiteurs des trésors poussiéreux sur ces vastes rayonnages de chêne patiné. La haute porte vitrée à l'antique poignée de laiton une fois passée, le grondement du boulevard pentu encombré de voitures vrombissantes et le tintement gracile de la sonnette de cuivre ont laissé la place au silence compact des livres clos. Une odeur de vieux papier, de cuir usé et de poussière humide régnait dans le magasin. Ce n'est pas le parfum du libraire qui risquait d'apporter une note de fraîcheur.

C'est un homme sans âge qui n'a jamais dû être jeune. Il ressemble à monsieur Harding, indice d'une déformation professionnelle sans frontière : même petite tête ronde, mêmes rides au front, même absence de cheveux, mêmes lorgnons métalliques suppléant des petits yeux à la couleur défraîchie, même sourire bienveillant accroché à demeure pour les bonnes pratiques. Il a salué Étienne et Benjamin d'un grognement de satisfaction qui s'adressait surtout à lui-même, puis il a posé sur moi son regard interrogateur. Un rapide examen a semblé le satisfaire. Il a laissé échapper un bruit de langue avant de débiter d'une voix enjouée un long monologue dans lequel je n'avais aucune place. Je n'aurais pas été là que cela aurait été pareil. J'avoue que ça m'a rassurée sur la qualité de mon déguisement et sur mes vertus d'actrice. Elles sont apparemment intactes et ne souffrent pas d'une plongée dans des extérieurs bien réels.

Ce matin, Étienne ne voulait plus m'amener en ville de peur qu'on me reconnaisse. Ma disparition fait maintenant la une des journaux français et de ceux du monde entier hélas. J'ai insisté et il n'a pas été long à céder, mais il m'a donné des habits, vieux de vingt ans, qui ont appartenu à son ex-femme. Heureusement, en matière de mode, avec le temps rien ne se perd : la nostalgie est un accessoire inusable.

Les mots du bouquiniste de Limoges sont encore frais dans ma mémoire habituée aux longs textes des scénarii. Autant les reproduire tels quels, sans les pervertir par mon point de vue de protagoniste. D'héroïne, devrais-je écrire.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Pour être honnête, ce n'est pas seulement mon flair qui me conduisait en France. Déçu par l'inefficacité de ma méthode mimétique, j'en étais revenu à la bonne vieille enquête de terrain fondée sur le questionnement classique de témoins sérieux. Je ne me mettais plus à leur place, je les écoutais, c'est tout.

J'ai écumé sans succès toutes les gares de Londres avec une photo de Katerine Kightly dans la poche, avant d'échouer dans celle de Saint-Pancras. Je n'y ai pas bouclé ma revue des trains par hasard. Aller en France ne me disait rien qui vaille. Pourtant un employé de la station m'a mis sur la piste. Du reste, ça ne lui a pas porté chance. Il fallait traverser la Manche, indiscutablement. Le garçon ressemblait à un ancien collègue d'origine indienne, Alan Sing, en plus jeune, en plus petit, en moins rond, en plus souriant, en plus chevelu, sans lunettes, l'air plus malin aussi. Rien à voir en fait. C'est fou comme on peut dire des conneries parfois ! Katerine avait donc filé vers Paris. Elle devait y connaître du monde susceptible de l'aider dans la panade. Personnellement, je n'y aurais pas mis ma main à couper, car c'est face au danger que l'on compte ses vrais amis, et souvent on a trop de cinq doigts.

À regret, j'ai pris mon billet d'Eurostar pour le lundi suivant. Je n'ai rien contre la France, mais les Français m'insupportent. Ce n'est pas une lubie de ma part, il n'y a là rien d'irrationnel, bien au contraire. L'arrogance française n'est pas un mythe : berceau de la Révolution avec un grand « r », pays des droits de l'Homme avec un grand « h », patrie des bons vins avec des grands crus,

terre du rugby avec une grande gueule. Comme si nous, les Anglais, nous n'avions jamais renversé de roi, tête comprise, avant 1789, nous ne possédions pas d'*habeas corpus*, nous ne fabriquions pas des liquides propres à délecter les palais les plus fins, et nous n'étions pas gravés pour toujours sur le pied de la coupe Webb Ellis.

Les Frenchies, je les emmerde.

Debout, blog de Benjamin Mercet

Quand le foot m'ennuie. Jeudi 31 mai 2012, 00 h 18

Je n'aurais jamais cru qu'une finale de la Ligue des Champions puisse me laisser de marbre. Pourtant il y a eu du beau jeu et des buts à la pelle. Mon père dit qu'il n'a pas vu un match aussi magnifique depuis de nombreuses années. Je le crois sur parole. J'ai regardé les joueurs sans les voir et j'ai entendu les clameurs des supporters sans les écouter. Je n'ai pas passé un mauvais moment, j'ai seulement attendu qu'il s'étire pour rouler dans ma chambre et me scotcher à mon poste d'observation.

Ce soir-là le vent était quasi nul, et une douceur trop rare dans la région enveloppait le quartier de son châte léger. Les femmes délaissées pour les courses, les passes, les tirs et les tacles, prenaient le frais sur les terrasses, lisant, dans des transats bigarrés, quelque histoire romantique à tirer des larmes ou discutant à mi-voix des petits soucis du quotidien et des projets de leur progéniture bien-aimée.

Elle était assise dans l'herbe, les pieds repliés sous ses cuisses, saisissant ici ou là un trèfle ou une pâquerette, à quelques pas de la mère et de la grand-mère de Théo qui bavardaient paisiblement. Elle ne participait pas à la conversation, ne semblant pas même la suivre d'une oreille paresseuse. À quoi pensait-elle ? Quels songes se cachaient derrière ses gestes anodins ? Sa posture, son port de tête, les courbes de son corps, tout respire la délicatesse. Moi qui suis immobile, je suis d'autant plus sensible aux trésors que portent en eux les mouvements des autres. J'aime la voir bouger, se lever, marcher,

pivoter, déambuler, se poser, respirer. Un instant, elle a tourné son regard vers moi. Instinctivement je me suis reculé, le cœur à la limite du big bang. Je ne risquais pas d'être découvert, la lumière était éteinte. Elle en a allumé cent autres qui brillent encore dans mes yeux.

Des vents contraires se disputent mes rêves : j'ai la certitude que nous sommes les deux pièces d'un même puzzle, et d'un autre côté j'ai peur que tout nous sépare, à commencer par ce putain de fauteuil de bordel de merde qui plombe mes jambes, mes amours et ma vie. Le bonheur et le malheur sont frères. Il faut que je parle à Théo pour lui tirer les vers du nez. « Elle » ne suffit plus à mon impatience, je dois lui donner un nom. Pourvu qu'il soit noble comme celle qui le porte. Je n'ose la baptiser moi-même. Théo, si je pouvais, je te réveillerais au beau milieu de la nuit pour t'arracher ce cher secret.

Combien de lettres faudra-t-il pour appeler celle que j'aime ?

Morceaux choisis de *Pavel Kourski, un destin romanesque*, essai biographique d'Anna Mitchell

S'il est une femme dont on ne sait rien quant à la nature exacte de ses rapports avec Pavel Kourski, mais au sujet de laquelle de soi-disant experts ès vie privée croient tout savoir, c'est bien la grande actrice anglaise Katerine Kighly. Que leurs fiançailles aient été plusieurs fois annoncées, au sein des milieux autorisés ou dans les journaux à sensation, n'est un secret pour personne. Mais qui peut connaître les sentiments respectifs de Pavel et Katerine ? Par honnêteté intellectuelle, je ne me hasarderai pas à juger du degré de leur affection, si affection il y eut. Une chose est sûre, nos deux tourtereaux présumés ne se sont jamais mariés. Voilà bien un acte manqué qui résiste à toutes les supputations, même les plus farfelues, jusqu'à cette prétendue union secrète célébrée par un pope imaginaire dans le village natal de Pavel. Arrêtons d'élucubrer des intrigues pseudo romantiques pour faire pleurer dans les chaumières, et tenons-nous en aux faits strictement avérés. Quels sont-ils ? Pavel Kourski et Katerine Kighly ont évolué dans ce petit monde clos du show-business où se mêlent artistes en vogue, politiciens de l'heure, spéculateurs en tous genres. Il ne fait aucun doute qu'ils se sont rencontrés là, à l'occasion de l'une de ces fréquentes soirées branchées, voire décadentes, qui diluent l'ennui des gens riches et célèbres dans un verre d'alcool fort, un cocktail d'élixir hallucinogène, la conversation débridée d'une vamp ou d'un dandy déluré. Ils ont été présentés par l'intermédiaire d'une connaissance commune, ils se sont parlé quelques instants avec la superficialité naturelle des gens du beau monde, et c'est tout. Peut-être se sont-ils

revus dans des circonstances plus intimes, mais rien ne permet de l'affirmer catégoriquement. À mon humble avis, si les routes de Katerine et Pavel se sont en effet croisées à nouveau et assez régulièrement par la suite, l'amour n'y a jamais pris part. Couple impossible, non ; couple improbable, oui. Que monsieur Kourski ait investi à partir de ces années-là des fonds extrêmement importants dans l'industrie cinématographique n'y change rien.

Les affaires sont étrangères à la passion.

**Article paru en page « Actualité » du quotidien
The Times of London du 29 mai 2012, signé GO**

LA MORT EN DIRECT (nouvel épisode)

Une fois encore le plan « Caméras et Liberté », initié l'année dernière dans l'agglomération londonienne par le gouvernement en place, montre ses évidentes limites. Il est de notre devoir d'éclairer la population sur l'inutilité d'un tel dispositif, contraire de surcroît aux droits les plus élémentaires de l'individu. C'est pourquoi nous dénonçons sans relâche, par l'exemple de ses faiblesses, un système qui déploie des milliers d'yeux électroniques dans notre capitale avant d'essaimer, comme l'a récemment laissé entendre le premier ministre, dans le pays entier. Quand les forces liberticides d'Angleterre comprendront-elles qu'un contrôle forcené de nos concitoyens n'est pas un antidote à la délinquance qui mine nos cités ? La solidarité, l'accès à l'emploi restent les meilleurs remèdes à offrir à des femmes et à des hommes déboussolés. Mais foin des longs discours.

Revenons plutôt au cas qui nous occupe. Hier lundi, en fin de matinée, un jeune laveur de vitres de la gare Saint-Pancras a fini ses jours sous les roues d'acier d'un Eurostar en partance pour Paris, et ce sous le regard imbécile de l'une de ces innombrables caméras de vidéosurveillance qui quadrillent les lieux publics. Lisez-moi bien, je n'écris pas qu'il a mis fin à ses jours. Non. Deux hommes de haute stature, à l'imperméable anonyme, au bonnet tiré sur les oreilles et le front, à la barbe probablement postiche, les yeux protégés par d'impénétrables lunettes noires, deux individus méconnaissables en somme ont poussé le malheureux

garçon d'à peine vingt ans sur la voie, après un court échange de coups. Évidemment, ils sont restés muets pour échapper au contrôle des micros espions qui doublent l'armada vidéo. Ainsi les témoins numériques ont enregistré bêtement leur départ de la station.

Dites-moi maintenant à quoi ont servi les caméras en question, si ce n'est à filmer la mort d'un jeune homme qui ne cherchait sans doute pas une célébrité si chèrement payée. Où étaient nos concitoyens responsables qui auraient pu s'interposer et éviter le drame ? Ils se tenaient sur le quai, à deux pas, saluant de la main leurs proches qui s'éloignaient doucement derrière les baies vitrées du train à grande vitesse, laissant au dieu électronique le soin de sauver, par la seule puissance de la dissuasion, la victime désignée.

Réveillons-nous !

Fragment des *Mémoires du milliardaire russe* *Pavel Kourski*

Je le tenais enfin ce satané trophée. Dans la nuit illuminée du Stade de France, sous les applaudissements des quatre-vingt mille spectateurs ravis par le spectacle, je triomphais, porté par les bras victorieux de mes joueurs, un an presque jour pour jour après la défaite au Camp Nou contre le Milan AC. Deux saisons après mon arrivée à la tête du club, j'avais déjà tout gagné, championnat national, coupe d'Angleterre, coupe de la Ligue et pour finir en beauté le titre européen. L'échec de la finale précédente m'avait servi de leçon, et il se trouve que j'apprends très vite. Dominateurs dans le jeu, nous avions pâti d'un arbitrage plus que douteux et du réalisme surnaturel de l'inoxydable Inzaghi. Malgré le poids des ans, « Super Pippo » nous avait planté deux banderilles en fin de rencontre, dont une reprise de volée sortie de nulle part, alors que nous menions 1 but à 0. Du coup, l'année suivante, j'ai récupéré le buteur italien au *mercato* d'hiver, puis j'ai arrosé les arbitres en me gardant toutefois d'approcher les incorruptibles. Imitant en cela les pratiques des autres présidents, je me suis mis à l'abri, lors des grandes rencontres, des décisions excessivement subjectives des hommes en noir. Et j'ai eu raison, puisque tous les observateurs ont souligné la qualité du trio arbitral espagnol. Sans compter que « Super Pippo » s'est fendu d'un *bat trick* de rêve – pied droit, tête, pied gauche – qui restera longtemps dans les annales.

Je jubilais intérieurement, même si mon visage n'exprimait pas le centième de ma joie. Je pensais à tous ceux, journalistes sportifs ou économiques, officiels des fédérations footballistiques, entraîneurs adverses,

internationaux anglais, grands patrons, qui m'avaient prédit un fiasco rapide. J'avais toujours laissé leur fiel se répandre, en maintenant le cap et en défendant haut et fort les objectifs les plus ambitieux fixés à mon équipe.

Tout à ma consécration, j'en oubliais presque la fable de monsieur Harding. De toutes les façons, il me fallait retourner à Londres pour recevoir l'accueil de nos supporters restés à la maison. J'avoue que je savourais à l'avance ce bain de foule qui allait s'avérer indescriptible. J'étais bien décidé à revenir en France quelques jours plus tard, officiellement pour des vacances méritées, comme je l'avais souligné en conférence de presse d'après match, en fait pour mener ma propre enquête, en parallèle de celle de Bob Durman duquel je n'avais toujours aucune nouvelle fraîche. Un vrai privé de cinéma celui-là !

**« Œuvre d'amour » publié par Étienne Berthon
dans la revue *Horizons*, numéro 21, novembre-
décembre 2012**

Je ne vais pas parler de moi – ou si peu – et croyez-moi, pour un égocentriste de ma carrure, c'est un exploit qu'il faut apprécier à sa juste valeur, la plus haute. Moi et l'amour, voilà bien deux mondes différents, et vous savez déjà dans lequel j'ai posé mes valises. Moi, M, O, I, trois lettres qui remplacent tous les baisers du monde. Pour ne pas vous paraître totalement odieux, j'avoue sans petite ou grande question que c'est l'Amour, avec son grand « a » arrogant, alléchant, assommant, antipathique, qui m'a poussé dehors avec l'aide d'un autre « a », beaucoup plus palpable celui-là : l'amant de ma femme. Je l'ai aimée – ma femme, pas son amant –, aimée comme on aime à vingt ans. Je l'aime encore sans doute, car elle ne m'a pas laissé le loisir maussade de me lasser de cet amour. Trois années n'y suffisent pas généralement. C'est le temps qu'elle m'a donné avant de casser mes cordes. Je n'en ai gardé qu'une, la plus sûre, la plus douce, la plus chantante, Élisabeth. L'essentiel.

Allez, j'arrête d'envahir l'écran et de passer en revue la famille sémantique de l'amour. Vous ferez sa connaissance dans tout bon dictionnaire, mille fois mieux que dans ma vie sentimentale pourrie. Mon petit-fils est amoureux – voilà que cela recommence, pas la pâmoison de ma descendance qui a tout d'une première, mais la leçon de vocabulaire, vous devrez vous y faire –. Il aime en silence. Silence qui fait plus de bruit que les sirènes de la ville les premiers mercredis du mois. On ne l'a fait pas à un grand-père comme... comme rien du tout, désolé. J'aurais tant de conseils amers à lui donner, tant de

mauvais souvenirs à partager, tant d'espoirs à détruire que je préfère fermer ma gueule d'amour cassée. C'est sa vie, pas la mienne. Que lui dirais-je qu'il n'apprendra pas un jour avec ou sans mises en garde maladroites ?

« Mon garçon, l'amour est comme une œuvre d'art, magnifique, inutile et périssable. Reproductible avec ça. »

Comme quoi les discours d'anciens combattants ne valent pas tripette.

Article paru en page « Humeurs » de l'hebdomadaire A New Order du 29 mai 2012, signé OG

CAMÉRA, DÉLIVRE-NOUS DU SOUPÇON

N'en déplaie à tous ces tartuffes rouges qui se drapent dans leur bonne conscience de théâtre pour manipuler les gogos gauchisants, le plan « Caméras et Liberté », mis en application par un gouvernement volontariste à l'écoute des préoccupations quotidiennes de nos concitoyens les plus fragiles et les plus exposés à la violence banalisée d'une société décadente, ce dispositif, tant décrié par ceux-là mêmes qui se mettent à l'abri derrière les hauts murs de leurs propriétés barricadées, a une nouvelle fois fait ses preuves dans une affaire sordide. Rappelons que depuis l'année dernière et l'installation par la société Big Brother & Co, en collaboration avec les services de police, de cinq mille caméras sonorisées dans l'agglomération londonienne, la délinquance a considérablement décrû, les meurtres en particulier reculant de presque dix pour-cent. Pour soutenir cette lutte exemplaire contre le crime, nous relevons régulièrement les affaires dans lesquelles une caméra a joué son rôle de prévention ou de répression, la répression constituant par elle-même la prévention des délits en gestation et qu'il faut tuer dans l'œuf.

Hier lundi, à la gare Saint-Pancras, une caméra de vidéosurveillance a filmé une altercation entre deux citoyens britanniques et un clandestin asiatique qui a pris un tour inespéré. Le garçon sans-papier qui exerçait son activité lucrative de pickpocket sur les quais est tombé sur plus fort que lui. Pris en flagrant délit de vol, il a

insulté ses victimes, et ensauvagé par la peur de rendre des comptes à la justice du pays qui l'accueille, il n'a pas vu la voie derrière lui ni le train qui a prononcé la plus lourde des sentences. Qui ne verrait pas là le doigt de la providence ? Songeons un instant aux affres de nos deux compatriotes irréprochables si la scène n'avait pas été filmée. Ils dormiraient peut-être aujourd'hui derrière les barreaux, sous le coup d'une accusation de meurtre, livrés à la vindicte nauséuse des ennemis de l'ordre et de la liberté.

Mercredi 30 mai

« Ah ! vous venez trop tôt mon bon monsieur. Je n'ai pas encore vos gravures, moi. Vous êtes marrants, vous les jeunes, à vouloir tout plus vite que la musique. Madame Hivert ne me les a pas encore cédées. Elles sont comme ça les petites vieilles. Il ne faut surtout pas les brusquer, sinon elles se referment comme des huîtres. Je vous avais dit au mieux sous quinzaine, et il n'y a pas huit jours de passés. Non, ce n'est pas correct, monsieur Berthon. J'ai d'autres clients vous savez. Je vous aime bien, mais quand même. Toi aussi petit, tu vas rentrer bredouille. Je n'ai pas pu mettre la main sur les Margerit que tu m'as demandés. Il va falloir que je fasse un inventaire sérieux de la boutique, ma mémoire n'est plus très bonne conseillère. Revenez la semaine prochaine, tout sera prêt, c'est promis. Allez, débarrassez-moi le plancher, j'ai du travail. Qu'est-ce que vous avez là monsieur Berthon ? Faites voir. Tiens un Soumille, et en bon état avec ça. Mouais, ce n'est que la troisième édition. Seule la première, de 1738 ou 1739 à la louche, porte le nom de l'auteur. À vue de nez, ça va chercher dans les... disons... allez... trois cent cinquante euros, parce que c'est vous. Non finalement, deux cent cinquante, pas plus. La reliure n'est pas d'origine. Vous ne le vendez pas ? Bizarre. Soumille ? C'est un abbé français du XVIIIe siècle, originaire de Carpentras si je ne m'abuse, passionné de mathématique et de physique. Bernard Laurent Soumille. Il était correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, de celle de Toulouse aussi. On lui doit quelques inventions dont un semoir à bras. Ne m'en demandez pas plus, je ne suis pas un spécialiste de mécanique agricole. Bizarre. Après tout.

Je ne vois rien d'autre pour vous éclairer, monsieur Berthon. Si, peut-être... Soumille aurait parlé sa vie durant d'un secret à dévoiler au premier joueur qui le battrait au trictrac. Mais je ne sais pas s'il a seulement joué et encore moins perdu. À ce qu'on dit, il s'intéressait surtout aux probabilités. Enfin je crois. Allez ! Filez maintenant, j'ai assez perdu de temps à discuter antiquaille. »

Échange de mails entre SL et DG

DG : Bonsoir ami. Tu es dingue ou quoi ?

SL : Bonsoir ami. Surveillance tes propos. Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

DG : Ne me pousse pas à bout. J'ai horreur d'être pris pour un imbécile.

SL : Et d'être pris ? Calme tes ovaires, mon grand.

DG : Je rêve. Tu as fait quoi ces dernières vingt-quatre heures ?

SL : J'ai dormi comme un nourrisson, la cuite en plus évidemment. C'est les nerfs, ils lâchent de temps en temps, alors je leur donne du carburant.

DG : Le con. Tu as des nouvelles de tes deux gardes du corps bodybuildés ?

SL : Non, ils ne sont pas passés. Attends, je consulte mon répondeur. Non, rien. Je les ai envoyés à la gare hier, ils ne devraient pas tarder à se manifester. Ils ont peut-être un peu trop arrosé leur premier succès d'agents secrets.

DG : Ils ont obtenu l'info sur 2K ?

SL : Sans doute. On verra tout à l'heure.

DG : C'est tout vu abruti. Tes deux gominés ne vont plus égayer ta solitude avec leurs massages spéciaux. Ils ont dû se faire la malle pour très très loin. Tu n'as pas lu la presse évidemment. Difficile à faire, la tête dans le cul et les yeux dans le vomi. Tu me dégoûtes. Au moment où il faut être sérieux, tu déconnes à pleins tubes.

SL : Qu'est-ce qui ne va pas ?

DG : Ce qui ne va pas ? Je vais te le dire. Au lieu de faire le boulot toi-même pour qu'il n'y ait pas de problèmes, tu envoies deux amateurs à la cervelle de

moineau qui pendant que tu te pochardes ne trouvent rien de mieux que de couper notre seul fil avec 2K.

SL : Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

DG : Ne me pousse pas à bout je t'ai dit. Tu sais ce dont je suis capable.

SL : Tes menaces à la con tu peux te les carrer où je pense.

DG : Mais bordel ! Ils ont poussé l'informateur de BD sous l'Eurostar. Il est mort, tu saisis.

SL : Tu vas arranger ça.

DG : Hé oui. Mais tu te rends compte du temps perdu et des risques que tu nous fais prendre.

SL : Désolé, je suis mal en ce moment. Je vais me mettre au vert.

DG : Bonne idée, la première depuis longtemps. Monte chasser en Écosse, ça ne sera pas suspect. Fais tes valises et dégage. Bonsoir ami.

SL : Navré. Bonsoir ami.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je me devais de reconnaître deux qualités aux Français. Primo, en ce mois de mai moribond, leur climat était une aubaine pour mes muscles endoloris par le *fighting spirit* des policiers londoniens et transis par les rigueurs du printemps britannique. Pour faire plus simple, j'étais un sac de courbatures et à Londres ça caillait encore. Deuzio, Paris n'était pas envahie par ces nuées de caméras qui en une seule année avaient fleuri dans notre capitale sur le fumier de la psychose et ajoutaient une touche métallique à la froidure des ciels anglais. Nos voisins d'outre-Manche avaient su résister aux rêves totalitaires à peine voilés de la plupart des dirigeants européens. Les temps étaient à la fermeté, à la répression, à la morale étriquée et hypocrite, à la camisole de force. Le président français n'était pas le dernier à s'imaginer en *pater familias* omnipotent, maniant sadiquement le knout et le lasso à la manière des dictateurs exotiques avec lesquels il prenait plaisir à s'afficher. Évidemment quelques sociétés privées, dont les dirigeants fricotaient avec les politiciens peu soucieux d'éthique, avaient tenté de profiter d'une loi taillée sur mesure et qui, sous couvert de régulation, leur laissait les coudées franches pour s'empiffrer sans inquiétude. Mais les premiers systèmes installés avaient été rapidement sabotés ou détruits par des groupuscules clandestins qui ne manquaient pas d'humour à l'occasion. Certains faisaient circuler sur les réseaux de vidéosurveillance des images du président dans des postures et des situations qui démentaient ses beaux discours quasi quotidiens sur le sacrifice nécessaire et la solidarité dans l'effort.

Je vous épate sans doute avec mes réflexions politiques. En fait, j'ai lu récemment un petit opuscule confidentiel et interdit, inscrit au GEI, le Great European Index. Les analyses de l'auteur sur ces années-là sont encore fraîches dans ma cervelle mal dégrossie. Autant dire qu'avec le temps, et moins d'une décennie a suffi, la France a rattrapé son retard de flicage numérique et son déficit de délation automatisée pour devenir le bon élève de l'Eurosphère. Sans ces yeux sans âme, sans ces saloperies de boîtiers en acier trempé, le jeune laveur de vitres de Saint-Pancras n'aurait pas fini en blinis sous mon train. L'addition était un peu salée pour celui qui m'avait mis dans l'Eurostar et qui par sa mort retardait à présent mon départ. Tout était trop neuf, nous manquions encore des bons réflexes. Si je peux écrire aujourd'hui, c'est que je n'ai jamais oublié la leçon, et tout le monde ici la récite. Désormais, comme la liberté et la vie, les conversations publiques sont inexistantes ou insipides.

Morceaux choisis de *Pavel Kourski, un destin romanesque*, essai biographique d'Anna Mitchell

Quoi qu'aient pu insinuer ses ennemis jurés, la passion première de Pavel Kourski a toujours été le football. Formé dans un grand club moscovite dès l'âge de cinq ans, jeune avant-centre prometteur, Kourski, au sortir de l'adolescence, était en passe de signer son premier contrat professionnel avec un ténor de *Premier League* anglaise. Repéré pour ses qualités de placement et de réalisme, pour sa combativité et sa disponibilité exemplaires, le jeune prodige russe a vu ses rêves de gloire brisés par son père.

Cet entrepreneur parti de rien et qui s'était hissé au sommet de la richesse en traversant les bouleversements politiques de l'ex-URSS, ce potentat intraitable n'imaginait son fils unique qu'en héritier de son empire économique et en brasseur d'affaires accompli. Son veuvage précoce en avait fait la seule personne qui pouvait décider de l'avenir de Pavel. La mort dans l'âme, le jeune garçon est donc resté en Russie, abandonnant la pratique du football pour se consacrer à son apprentissage de grand capitaine d'industrie. C'était d'un brassard plus léger dont il avait envie, mais à seize ans il n'avait pas d'autre choix que d'obéir.

Deux décennies plus tard, au décès du vieux Kourski, Pavel a enfin effacé le souvenir de ses ambitions avortées en rachetant un club anglais à la dérive. En deux ans l'équipe première a conquis tous les trophées, jusqu'à ce titre européen remporté de haute lutte, un beau soir de mai, dans un stade de France sous le charme. Pavel n'était pas sur le terrain, balle au pied ou rôdant dans la surface, mais sur le banc, des fourmis dans les jambes.

Ceux qui n'ont jamais vu en lui qu'un investisseur cherchant une plus-value financière ne connaissent rien ni à Kourski ni au football. Évidemment, pour les gens au cœur sec, étrangers à la passion, il est difficile de concevoir qu'un homme puisse aimer un ballon.

Mercredi 30 mai

Il est tard et Étienne doit dormir. Je n'entends plus aucun bruit dans la maison, si ce n'est le ronron rassurant de la ventilation mécanique. Dehors, un vent léger fait sonner le carillon grégorien pendu dans le chêne du jardin. J'ai besoin d'écrire pour rassembler mes idées et découvrir les arcanes de cet embrouillamini.

Nous avons enfin un nom, Soumille, l'abbé Bernard Laurent Soumille, et un secret lié à cet homme. Mais quel secret ? Avec un ecclésiastique mathématicien, physicien, inventeur, il peut être religieux, philosophique, scientifique, technique. Allons-nous découvrir le Saint Graal ? La formule du bonheur ? De nouveaux nombres ? Une machine à remonter le temps ? Ou plus prosaïquement un attrape moutons pneumatique ? De la gloire et de la fortune sont la récompense de cette énigme, c'est sûr. Sinon comment expliquer que des hommes soient prêts à tuer pour en venir à bout.

Je préfère ne pas repenser à ce que j'ai entendu dans la boutique de monsieur Harding. Il faut aller de l'avant sans se retourner. Les lamentations, les cauchemars sont inutiles. Dois-je relire le traité de Soumille à la lueur des indices récoltés chez le libraire de Limoges ? Serai-je plus avancée ? Non, car s'il y a quelque code dans les pages de l'abbé, la clef est inévitablement ailleurs, pour brouiller les pistes. Soumille m'a l'air d'un touche-à-tout. Il aura attisé la convoitise de ses congénères tout en mettant des barrières alambiquées à son assouvissement. Et si tout cela n'était qu'une simple vue de l'esprit destinée à passer le temps ou à étudier les ressorts de l'espèce humaine ? Fable ou pas, cette histoire a pris une si mauvaise tournure que nous ne pouvons pas en rire. Si clef il y a,

où se cache-t-elle ? Il faut ~~à tout prix~~ – je biffe ces derniers mots qui font grincer mon stylo – en savoir plus sur cet abbé sibyllin.

Debout, blog de Benjamin Mercet

Adrijana. Vendredi 1er juin 2012, 00 h 49

Adrijana. Elle s'appelle Adrijana. Adrijana. J'aime ce prénom, doux et pétillant.

Théo est vert de rage car il a dû céder sa chambre, sans pouvoir emporter son trésor. Il dort avec son grand frère, mais Robin n'a pas de console. C'est un fou de lecture. Il prépare une thèse de littérature à la faculté de Lettres. Une tête bien faite qui répugne à jouer des pouces devant un téléviseur à la lucarne bovine. J'ai prêté mon ordinateur à Théo et je l'ai fait parler en lui laissant prendre sa dose. Il n'a pas quitté l'écran des yeux, sous hypnose, les paupières scotchées en position ouverte. Il m'a raconté son histoire en s'agaçant contre les joueurs qui n'allaient pas assez vite.

« Mais tacle-le ce connard ! »

À l'entendre, on se dit que nos vieux ont peut-être raison, les jeux vidéo ça ne forme pas la jeunesse. Aïe ! je vais me faire des ennemis. Mais bon, nous on est un peu à part, nos jambes ne valent rien et on ne peut que regarder courir les pixels.

Adrijana est croate. Adrijana. En écrivant ce mot, ces huit lettres qui contiennent tous mes espoirs, ces trois « a » qui m'invitent à l'amour, ce « j » qui dessine un équilibre précieux, je laisse couler en moi-même une symphonie de Bruckner. Y a-t-il seulement au monde un autre garçon de mon âge qui fasse péter du Bruckner au casque ? La musique prend le visage d'Adrijana. Adrijana est seule. Ses parents se cachent ailleurs, elle ne sait pas où.

« Si les flics les attrapent, c'est retour direct chez l'envoyeur. Fais la passe putain. Ils n'ont pas de papiers. Il paraît qu'ils ont fui la guerre et qu'ils sont restés en France tellement c'était bien. Tu vas courir oui ! Sauf que maintenant, il y a des débiles que ça emmerde. Il ne faut pas que les bouledogues la trouvent. Je ne comprends pas, les croates, ils sont énormes au foot, comme nous quoi. But ! Tu l'as vu Ben, reprise de volée poteau rentrant. Ça claque à donf sur tes nouvelles enceintes. »

Adrijana est vulnérable, Adrijana est en danger. Je ne vais pas m'en réjouir, mais... Avec Katerine, cela fait deux femmes à protéger. Dire que le preux chevalier est incapable de monter à cheval ! Grand-père va devoir arrêter de se regarder le nombril et me filer un sacré coup de main.

Dors Adrijana, je veille. Te voilà une place dans mon cœur.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

À Paris, je n'ai eu aucun mal à me mettre dans les pas de Katerine Kighly. Vous allez rire et m'accuser de colporter les poncifs éculés sur les Français, pourtant je m'en tiens à la stricte vérité, même si l'exercice de mon métier m'a souvent conduit à ne pas respecter la frontière entre la réalité et la fiction. Autrement dit, j'ai plus d'une fois menti comme un arracheur de dents, mais toujours pour la bonne cause. Croyez-moi si vous voulez. Dans la capitale mondiale de l'amour, une belle femme ne passe jamais inaperçue. Il y a immanquablement un œil masculin qui traîne pour se régaler de sa plastique, pour contempler en esthète ses lèvres, son cou, ses seins, ses fesses ou l'arc de ses jambes. Or comme les parisiens ne sont pas des trous du cul des Highlands, sur le bon millier qui avait dû admirer mon actrice, il s'en est trouvé assez pour avoir son nom sur le bout de la langue ou mieux encore pour reconnaître sa silhouette sous un déguisement grossier.

De regards de connaisseurs en émois de *french lovers*, je suis arrivé à la gare d'Austerlitz. Je n'y ai pas vu de mauvais présage. J'ai voulu tester une dernière fois ma méthode mimétique, de triste mémoire comme Bonaparte. J'ai acheté mon billet au même guichet que Katerine, j'ai réservé dans le même train, j'ai pris un thé au même comptoir – cher et dégueulasse en passant, le deuxième qualificatif s'appliquant aussi au comptoir –, et j'ai acheté la même revue passe-partout, passe-temps, petit accessoire bien pratique pour qui veut ne pas engager de conversation durant le voyage, tout en semblant dévoiler une partie de son intimité. Je m'en

souviens encore, tant j'en ai souri intérieurement. Cela s'appelait *Modes Magazine* ou quelque chose d'approchant. Devinez qui me lorgnait mystérieusement sur toutes les pages d'un long reportage consacré aux collections d'hiver : Katerine pardi ! L'avait-elle fait exprès, pour se cacher derrière son image sur papier glacé ? N'était-ce plutôt qu'une simple pirouette du destin ?

Je me suis assis à sa place dans le train qui me conduisait vers elle. Mais était-elle seulement à Limoges ? J'avais malgré tout bon espoir, car d'après mes informateurs du jour le Limousin était l'endroit idéal pour s'enterrer. Pays de l'arbre, de l'eau et des vieux. Roule ma poule, j'étais bien décidé à ne pas me frapper. J'avais mon compte et trois heures de sommeil à rattraper dans ce wagon poussif et délabré. Je me suis endormi la joue contre l'appuie-tête, avec le parfum de Katerine au creux de mes songes.

Dossier Frank Albert
Transcription de l'écoute téléphonique du 31 mai
2012, enclenchée à 18 h 35

Mark Price : Oui ?
Frank Albert : Monsieur Kourski ?
MP : Non. Je suis son secrétaire particulier.
FA : Parfait. Je voudrais parler à votre patron.
MP : De la part de ?
FA : D'un ami chasseur, il comprendra.
MP : Je vois. Attendez un instant.
FA : Merci.
Pavel Kourski : Allô.
FA : Bonjour monsieur Kourski.
PK : Je vous avais dit de ne pas m'appeler.
FA : Oui je sais, désolé, je n'ai pas pu me connecter.
On pourrait nous écouter ?
PK : Aucun risque. Je le saurais.
FA : Les amis c'est important. Pour moi c'est pareil,
donc tout va bien.
PK : Des nouvelles ?
FA : Si l'on veut.
PK : Vous l'avez perdu ?
FA : Non, non, n'ayez crainte. La filature, ça me connaît, je ne quitte jamais la trace. Et puis Durman baisse beaucoup, comme au rugby.
PK : Au rugby ?
FA : Oui, c'est entre nous, vous ne pouvez pas saisir. Pour en revenir à Bob, il y a dix ans j'aurais dû prendre une tonne de précautions si j'avais voulu échapper aux yeux qu'il a dans le dos. Là, le pauvre, il fait de la presbytie précoce.
PK : Tant mieux pour vous.

FA : Oui, et pour vous, mais quelle tristesse de le voir comme ça. Sans compter que c'est un vrai sucre d'orge maintenant.

PK : Cessez de parler par énigmes.

FA : Excusez, monsieur Kourski. Vous me payez assez pour que je sois clair.

PK : C'est cela, soyez clair.

FA : On dirait qu'il en pince pour le gibier. Moi, les privés qui se laissent aller, ça m'écœure. On n'est pas au cinéma.

PK : Et alors ?

FA : Et alors ? Si vous l'aviez vu s'endormir dans le fauteuil de la belle, vous vous inquiéteriez un peu plus.

PK : Quel fauteuil à la fin ?

FA : Oui, pardon. La place de la donzelle dans le train de Limoges. Durman s'y est assis comme un gros nounours en mal de câlins. C'est vrai, de ce côté-là, la vie ne l'a pas gâté, le bon Bob.

PK : Je ne vois pas où est le problème. Il aura plus de chances de la retrouver, et vite.

FA : Que vous croyez, monsieur Kourski. Ce serait trop beau. Parce que s'il la trouve, il oubliera peut-être de vous le dire.

PK : Vous êtes là pour cela, non ?

FA : Bien sûr, monsieur Kourski, bien sûr. Malgré tout, si le mâle se réveille, et on n'est jamais à l'abri, il risque de défendre la femelle en sortant les dents, vous voyez ce que je veux dire. Du coup une assurance accident ne serait pas pour me déplaire.

PK : Vous verrez cela avec mon comptable.

FA : Merci, monsieur Kourski, c'est un plaisir de travailler avec vous.

PK : Pour moi, pas avec moi.

FA : Bien entendu, monsieur Kourski, ma langue a fourché.

PK : Vous m'avez compris. Vous avez parlé de Limoges ?

FA : Oui. Je suis dans un hôtel de la ville. Pas le grand luxe, pour être honnête. C'est au centre de la France, quelque chose comme trois fois rien au milieu de rien.

PK : C'est bon je connais.

FA : Ha !

PK : Où est Durman ?

FA : En face de moi.

PK : Comment cela, en face de vous ?

FA : Dans la chambre d'en face.

PK : Vous êtes fou.

FA : À moitié seulement. Il n'y a pas de risques pour l'instant.

PK : Qu'est-ce qu'il fait ?

FA : Il boit, il dort, il boit, il dort. Il s'imprègne et il attend.

PK : Et cela fonctionne ?

FA : Pas encore, mais ça va venir. Soyez patient. Pas sûr qu'ici quelqu'un ait pu le renseigner sur une actrice anglaise qui fait tout pour passer inaperçue. Faut avouer que c'est la cambrousse. Ou alors...

PK : Ou alors ?

FA : Ou alors je n'ai pas interrogé les bonnes personnes et il sait déjà où elle est.

PK : Ce qui voudrait dire...

FA : Que ce grand coquin vous double. Merde, je crois qu'il sort. À plus tard, monsieur Kourski.

Fragment des Mémoires du milliardaire russe Pavel Kourski

Après les festivités et autres mondanités d'usage, j'ai embarqué, incognito, sur un vol régulier à destination de la France. Frank Albert me tenait quotidiennement informé. Je me disais que si Durman découvrait les attentions intéressées de son vieil ami, la colère ne lui permettrait jamais de soupçonner que son client en personne pût le suivre. Je vous le concède, ce raisonnement était aussi tortueux que sa mise en pratique était risquée. Mais je bouillais d'une impatience que les mille excès de l'après match avaient à peine refroidie. En outre, j'étais curieux de mettre mes mains dans le cambouis, de me confronter directement, sans l'écran d'un quelconque sbire, à la réalité crue de la traque. J'allais éprouver mes qualités, seul. Je crois qu'en atterrissant à Paris j'enterrais enfin mon père. Je suis monté dans le métro, j'ai pris le train, j'ai marché le nez en l'air, sensations nouvelles pour un garçon né avec une cuillère en argent dans la bouche, et auquel deux gardes du corps ont toujours servi d'ombre. Ils étaient là quand, enfant ou adolescent, je me rendais au stade d'entraînement, dans une confortable voiture blindée. Là encore lorsque, étudiant, l'hélicoptère de papa me déposait sur le campus des meilleures universités occidentales. Là toujours, durant mon jogging bihebdomadaire devant les objectifs de quelques chasseurs d'images friands de la sueur d'un président de club controversé. Cette escapade française, et j'avais bien choisi mon terrain, c'était l'apprentissage de la liberté.

Je connaissais Limoges de nom, car j'avais hérité de ma mère un célèbre service en porcelaine que je me suis

refusé, année après année, à céder aux collectionneurs. Certains m'offraient pourtant des ponts d'or pour ces quelque six cents pièces uniques. La vaisselle n'a pas de prix, dirait Frank Albert. J'ai été assez inconscient, grisé par mon indépendance toute neuve, pour occuper une chambre d'hôtel juste à côté de la sienne. Autant prendre exemple sur les vrais professionnels ! Dans ce gourbi tendu de moquette surannée, j'aspirais le bonheur à pleins poumons. Le réceptionniste avait oublié d'être un plouc. À Limoges apparemment, si l'on célébrait depuis longtemps les arts de la table, on en pratiquait aussi fort bien les dessous.

Debout, blog de Benjamin Mercet

Créatures de rêve. Samedi 2 juin 2012, 23h17

Depuis quelques jours j'ai plongé dans un nouveau monde où je ne me fais pas l'effet du vilain petit canard. Je ne suis plus un gamin trop précoce, je me contrefous de ne pas être aussi beau que tous les dragueurs du collège, et j'oublie presque que je suis paraplégique. Mon fauteuil a mis des ailes.

D'habitude, et c'est une très mince consolation, on m'accorde autant d'esprit que Riquet à la houppe. Mais la vie n'est pas un conte et les filles de mon âge me regardent à peine. Pour elles, je suis juste un gars sympa qu'il faut aider de temps en temps, certainement pas un flirt possible. Quant aux plus grandes, elles ont du mal à cacher leur pitié ou elles se contentent de s'occuper de moi avec un professionnalisme froid. Compagnons d'infortune, vous aurez reconnu les infirmières et les kinés qui nous torturent sans y prêter attention.

Nous, on ne regarde pas les femmes de la même façon que les bipèdes moyens. Peu à peu on se crée une carapace incassable, on s'interdit d'aimer en faisant le difficile : celle-ci est bête à manger du foin, celle-là est un peu grosse, le sourire de cette autre est glacial, cette dernière fume comme un pompier. Et l'on ne sort jamais avec personne car on évite de demander.

J'en ai marre, j'ai envie de tenter ma chance, quitte à collectionner les râtaeux. C'est à peine croyable, mais aujourd'hui j'attire les jolies filles : Ange Athénaïs, Katerine et Adrijana. Trois créatures de rêve qui gravitent autour de moi, telles des corps célestes autour de leur soleil. Je m'enflamme, normal pour un soleil ! Je veux

admirer la première, épater la deuxième et aimer la troisième. Sacré programme pour un puceau d'à peine quatorze ans. Une bonne fée a dû se pencher sur mon fauteuil une de ces nuits, je ne vois pas d'autre explication. Ou alors ma mère verse des euphorisants dans ma soupe.

Nous avons tous en nous, frères ornés, les molécules du bonheur.

Jeudi 31 mai

Benjamin et Étienne ont tenté de glaner des informations sur l'abbé Soumille. Le grand-père s'est plongé dans les encyclopédies à la bibliothèque municipale, tandis que le petit-fils surfait sur Internet. Le premier n'a rien trouvé, sinon une notice biographique sans grand intérêt. Le second a découvert la mention d'un secret de l'Église que l'ecclésiastique se serait vanté de détenir. Le bouquiniste de Limoges a dit juste. Je me précipite peut-être, car tout ce qui s'écrit sur la Toile n'est pas parole d'Évangile. Un secret de l'Église, voilà qui peut enflammer les imaginations des athées comme des croyants. Il y a matière à roman, à film et hélas à folie meurtrière. Il ne manque plus qu'un manuscrit maudit, un monastère reclus et quelques trognes patibulaires pour jouer à se faire peur. Sauf qu'ici on ne s'amuse pas. Non qu'il manque des éléments du décor, mais parce que les acteurs ont confondu, dans leur violence, la fiction et la réalité.

Benjamin et Étienne ont bien travaillé, mais leurs recherches, diurnes pour l'un, nocturnes pour l'autre, en apportant un peu de lumière, ont épaissi les ombres qui nous guettent. Nous n'en savons pas assez pour donner une quelconque direction à notre enquête, mais maintenant nous sommes sûrs que ma peur n'est pas une vue de l'esprit. Mince consolation, je n'ai pas à craindre le ridicule, uniquement le danger. Hier encore, je pouvais espérer avoir été leurrée par mon imagination d'artiste, m'être tournée un thriller dans la librairie de monsieur Harding. N'avais-je pas fumé un peu avant de m'y rendre ? Il faudra que je pense à essayer. Un secret de

l'Église ruine mes derniers espoirs de sortir de cette affaire sans égratignures. Je dois m'attendre au pire.

Nous sommes condamnés à bouger, à anticiper. Bouger, mais dans quel sens ? Anticiper, mais quelles actions et quels dangers ? Il y a bien ce journal de Soumille, conservé dans une fondation du sud de la France et que Benjamin a repéré. Où va-t-il nous mener ? Qu'importe, la joie du garçon nous indiquant la piste est déjà une belle victoire.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Alors là, je tombais de haut. J'ai dû m'y prendre à deux fois pour vérifier que je n'avais pas la berlué. Je ne sais plus quel pondeur d'aphorismes a écrit, il y a un bail de cela, que les amis sont faits pour la trahison. Après tout, j'en suis peut-être l'auteur. Dame, les idées ne sont à personne, pas plus à un philosophe grec de l'Antiquité qu'à un détective anglais du dernier siècle. Oui, du dernier siècle et pas l'inverse, vous avez bien lu, désolé pour le pessimisme.

Ce couillon m'a suivi depuis mon arrivée à Paris. C'était lui qui se tenait caché derrière un distributeur de billets à ma descente du train en provenance de Londres. Lui encore qui a sauté dans un taxi, taxi qui pour éviter de me perdre a grillé au moins trois feux rouges, dans un concert de klaxons à l'italienne. Pour un pays de polars, les chauffeurs de la capitale manquent sacrément de pratique, ou alors celui-là n'était qu'un gros balourd. À la gare d'Austerlitz, lorsque j'ai avalé cette boisson infecte vendue comme un thé, c'était à nouveau lui qui se planquait derrière un journal ouvert en grand pour cacher sa face de Judas. Lui toujours qui faisait semblant de dormir dans un recoin du wagon roulant vers Limoges, le visage recouvert d'une casquette passe-partout. Sous mes allures bonhommes, j'avais flairé dès Londres, le pied à peine posé dans la rue, que quelque chose de sournois se tramait dans mon dos. Appelez cela de l'intuition si vous voulez, de mon point de vue c'est le métier, l'expérience. Pour être juste, j'avais aussi senti la merde de clébard que ma chaussure gauche venait d'écraser sans retenue, un étron de belle taille, gras, luisant et d'une fraîcheur

irréprochable à en juger par sa façon d'adhérer à ma semelle dont les stries nombreuses et profondes étaient le piège idéal des cochonneries en tous genres, boue, gravillons, chewing-gums et en l'occurrence crottes de quadrupèdes. Saloperie de ville à la con !

Pour en revenir à nos moutons ou plutôt à notre loup, Frank Albert, mon copain Frankie, ce condensé d'humour minable et d'airs chafouins, était pendu à mes basques, ne me quittait pas d'un mètre, me marquait à la culotte, me collait au cul. Ce n'est qu'à l'hôtel que j'ai enfin entraperçu son visage dans l'interstice des portes du vieil ascenseur fatigué de desservir des étages tristement identiques. J'ai fait semblant de ne rien remarquer, me composant un regard absent comme je sais si bien le faire. Mon oncle paternel disait toujours qu'avec mes yeux de veau je n'arriverais jamais à rien dans la vie. Il ne se trompait guère le bougre. En cet instant où mon cœur pleurait à grosses gouttes la perte d'un ami – n'exagérons pas trop quand même –, j'aurais aimé être à la place de la cage métallique pour serrer la tête de cette fripouille de Frankie entre mes mâchoires d'acier.

Échange de mails entre SL et DG

DG : Bonsoir ami. Tu vas bien.

SL : Bonsoir ami. Si tu savais comme je m'ennuie. Je suis entouré de bouseux sans neurones, éduqués en compagnie de leurs animaux.

DG : Ce n'est pas toi qui l'as acheté ce domaine, en vantant la beauté du pays, la qualité des couchers de soleil, la profondeur du silence ?

SL : Si seulement les Écossais pouvaient se taire, avec leur accent hideux qui m'écorche les oreilles.

DG : Toi, tu dors trop.

SL : Que faire d'autre ? Je te le demande. J'arrive à peine à tenir un fusil du bon côté. Je préfère des armes plus délicates, moi. Je ne suis pas une brute primitive. Je chasse d'autres gibiers, vois-tu, mais au milieu de ces rustres, un masque et des gants ne suffiraient pas à épuiser mon dégoût.

DG : Tu n'as pas organisé de fêtes ?

SL : Je te dis qu'il n'y a que des paysans. C'est le bout du bout du monde ici.

DG : Tu l'as bien cherché aussi. J'ai retrouvé tes deux vaillants gaillards. Ils m'ont donné un peu de mal les saligauds, mais je leur ai rendu au centuple. Tu veux savoir comment ?

SL : Non merci, je ne préfère pas. Il n'y a plus de risques ?

DG : Non, je crois qu'ils sont bien partis pour se taire. Définitivement.

SL : Tu me donnes la chair de poule.

DG : On ne saurait mieux dire.

SL : Quoi ?

DG : Laisse tomber et évite de lire les journaux.

SL : Je ne comprends rien.
DG : Tant mieux.
SL : Je peux rentrer ?
DG : ...
SL : Ne fais pas l'andouille. Je peux rentrer ?
DG : ...
SL : Arrête tes conneries. Je peux rentrer oui ou merde ?
DG : ;-)
SL : Yes !
DG : Je te pardonne, mais à partir de maintenant tu n'as plus droit à l'erreur. Un faux pas et tu déroutilles.
SL : Cochon tu connais tous mes fantasmes.
DG : Et pour commencer à être sérieux, surveille ton langage. Ça a le don de m'énerver, et lorsque je m'énerve je réfléchis mal. Or j'ai une décision à prendre.
SL : Une décision ?
DG : Est-ce que je t'envoie à la pêche en France ou est-ce que je te laisse écrire des âneries à Londres ?
SL : Tu as localisé 2K ?
DG : Quand tu veux tu comprends vite.
SL : Elle est où ?
DG : Patience est mère de sûreté comme disent les Français.
SL : Je veux y aller.
DG : ...
SL : Je veux y aller.
DG : ...
SL : Bon sang, laisse-moi y aller.
DG : ...
SL : Tu es là ?
DG : Non.
SL : S'il te plaît.

DG : Non je ne suis pas là. Je suis dans l'adagio de la neuvième de Bruckner et c'est splendide. Karajan, Vienne, 1976, un live grand cru. Oui tu pars à la recherche de 2K et c'est risqué.

SL : Merci. Comment ça risqué ?

DG : Pas pour toi, mais pour moi. Je me comprends. Rentre immédiatement et attends mes ordres. Bonsoir ami.

SL : Je vole. Bonsoir ami.

A nge Athénaïs a déboulé dans la vie sans histoire de François Mercet comme l'océan déchaîné dans le ventre d'un navire à l'agonie. Mais une voie d'eau ne doit rien au hasard. La carapace d'un homme et la coque d'un bateau recèlent des fêlures invisibles qui annoncent en silence les naufrages à venir. Et si l'on radoube les vaisseaux de bois, le cœur humain, lui, supporte mal les carénages. Une vie sans histoire est-elle encore une vie ? François ne veut pas se remémorer la vie qui fut la leur, avant. Elle lui susurrerait à l'oreille les projets avortés, les joies confisquées, les espoirs détruits. Il ne cherche à survivre que dans l'après, dans ce présent sans fin qui lui rappelle sadiquement le jour maudit, matrice de toutes les secondes qui passent, invariablement maussades, pourries. Il a vu des médecins, des psychologues, des psychiatres, des sophrologues, des prêtres, des magnétiseurs, litanie inefficace des experts ès souffrance. Il a compris dès le début que son vrai thérapeute c'est Élisabeth, mais pour se tromper soi-même il n'a pas cessé ses consultations vaines. Chaque matin, en se réveillant, il plonge son regard implorant par delà les paupières closes de sa femme, dans le tréfonds de ses angoisses. Chaque matin, il lit la même réponse d'où l'absolution est absente. Le sommeil d'Élisabeth ressemble à un long cauchemar. Son visage crispé est une accusation plus terrible encore que ses yeux perpétuellement fuyants. Il en a oublié la couleur, sans doute plus pâle qu'avant. Il aimait s'y baigner jadis, jouir de leur transparence, admirer leurs nuances subtiles. Il a troublé pour toujours ces eaux limpides dont il est désormais banni. Ce paradis est perdu, il le sait depuis longtemps. Il cherche juste un pardon qui l'emmènera vers d'autres édens. En a-t-il seulement le droit ? Ne

doit-il pas plutôt, comme son beau-père, se résoudre au malheur, s'absorber dans la contrition, pleurer et s'en faire un morne étendard ?

Dossier Frank Albert
Transcription de l'écoute téléphonique du 2 juin
2012, enclenchée à 20 h 43

Frank Albert : Allô ? Passez-moi monsieur Kourski, de la part de son ami chasseur. La ligne est mauvaise. Vous m'entendez ?

Mark Price : Un instant, monsieur Albert. Voilà.

FA : Monsieur Kourski ?

Pavel Kourski : Soi-même.

FA : Ah ! c'est mieux, je vous entends comme si vous étiez à côté.

PK : Vous dites ?

FA : Non, rien. Seulement, il y avait de la friture avec votre secrétaire.

PK : Le mystère des communications longue distance.

FA : Sûrement. Bob ne bouge toujours pas. Je ne sais pas ce qu'il fout. Excusez-moi pour le langage, monsieur Kourski, mais ma patience a des limites.

PK : Il a quitté sa chambre ?

FA : En fait non, pas à ma connaissance. Il se fait apporter les repas. Il refuse la femme de ménage. Il n'a pas téléphoné non plus. Et on entend la télé en passant dans le couloir.

PK : Vous êtes sûr qu'il est à l'intérieur ? Les gens du service l'ont-ils vu en montant les plateaux ?

FA : Non. Il se replie dans la salle de bains apparemment. Il a consommé pas mal de bouteilles. Je le connais bien, quand il a bu il ne tient pas à ce qu'on voie sa sale gueule. Monsieur a de la fierté.

PK : Si personne ne l'a vu, il est peut-être sorti sans se faire remarquer.

FA : Impossible. Les bouteilles sont vidées, les plats raclés. Et j'ai posté autour de l'hôtel un jeune gars bien malin, un Roumain ou quelque chose du genre. Il n'a pas vu passer Durman.

PK : Il saurait le reconnaître au moins ?

FA : Vous me manquez de respect, monsieur Kourski. Je suis un pro, moi. Je suis parti avec un petit dossier. Et dans ce dossier, j'ai quelques clichés de notre ami.

PK : Je n'ai pas à vous respecter, monsieur Albert, je vous paie, c'est tout. Rentrez-vous cela dans le crâne, une bonne fois pour toutes.

FA : C'est compris, monsieur Kourski. Comptez sur moi.

PK : Et ne sous-estimez pas votre ami, comme vous vous plaisez encore à l'appeler. Vous n'arrivez pas à la cheville de Bob Durman. Il vous écrase par la finesse. Je ne vous ai engagé que parce que vous le battez en cupidité. Car je suis bien placé pour savoir que l'appât du gain est un puissant moteur des actions humaines, aussi viles soient-elles. Contentez-vous de faire le sale boulot, sans commentaires superflus. Je n'ai que faire de votre compréhension. J'ai l'impression au contraire que vous ne comprenez pas grand-chose à mon fonctionnement. Ne vous occupez pas de ce qui vous dépasse, monsieur Albert. Et de grâce ne me répondez rien. Prévenez-moi dès qu'il y a du nouveau.

Vendredi 1^{er} juin

Toute la journée, j'ai repensé aux paroles de monsieur Laucournet. Je les connais par cœur et pourtant je sens qu'elles m'échappent, qu'elles se dérobent, dans leur omniprésence, à ma compréhension. Je n'arrive pas à extraire le suc que j'y crois enfoui. Par delà leur évidence tranquille, j'imagine une faille qui nous servirait de porte. Le libraire nous a déjà admirablement aidés par sa science et sa mémoire fort peu rétive, quoi qu'en dise sa coquetterie de sexagénaire. Sans lui, nous n'aurions guère avancé. Pourtant, je suis persuadée qu'il nous a livré d'autres informations plus importantes, mais que nous n'avons pas su entendre. Je dois changer de point de vue. Je vais retranscrire le monologue, c'est ma seule chance, en me concentrant sur l'essentiel.

Qu'est-ce que vous avez là monsieur Berthon ? Un Soumille. Ce n'est que la troisième édition. Seule la première, de 1738 ou 1739, porte le nom de l'auteur. Ça va chercher dans les trois cent cinquante euros. Soumille ? C'est un abbé français du XVIII^e siècle, originaire de Carpentras, passionné de mathématique et de physique. Bernard Laurent Soumille. Il était correspondant de l'Académie royale des sciences de Paris, de celle de Toulouse aussi. On lui doit quelques inventions dont un semoir à bras. Soumille aurait parlé sa vie durant d'un secret à dévoiler au premier joueur qui le battrait au trictrac. Mais je ne sais pas s'il a seulement joué et encore moins perdu. À ce qu'on dit, il s'intéressait surtout aux probabilités.

Voilà. Que me reste-t-il ? L'édition ? Il faudrait en chercher une autre, l'originale de préférence. Celle-ci ne serait qu'un leurre ou un miroir qui renverrait à la première ? Les inventions ? Et si le semoir à bras constituait les prémices d'une découverte majeure tenue

secrète par l'Église ? Les probabilités ? Je n'y connais rien. Le jeu n'est qu'un prétexte. La mise en scène du traité avec ces deux joueurs, ce Damon et cette Cloris serait le nœud, la clef. Bon sang, comment ai-je pu passer à côté ? Damon, Bernard Damon.

Katerine pose son stylo et prend son visage d'amande entre ses doigts effilés. Elle n'ose y croire. Son aveuglement est effarant. Voilà bien les inconvénients d'une éducation polyglotte ! Sur l'enveloppe emportée de Londres elle a lu Damon à l'anglaise, et dans le train, tout au long du traité de trictrac, elle l'a intérieurement prononcé à la française. Bernard Damon, combinaison riche en hypothèses de l'auteur Bernard Laurent Soumille et de son personnage masculin. Les garçons allaient être épatés.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

J'avais une longueur d'avance sur Frankie la racaille. Je savais qu'il ne savait pas, et lui ne savait pas que je savais. Dit comme cela, c'est un peu confus, je vous l'accorde, mais à bien relire cette dernière phrase le fossé entre nos deux positions saute aux yeux. Pour être franc, des longueurs d'avance, j'en avais même deux. Dans Limoges, j'ai réussi, avec une naïveté feinte, à semer mon cerbère l'espace d'une petite heure, le temps pour moi de choisir un hôtel dont la disposition était susceptible de me tirer d'embarras en cas de besoin. Honnêtement, j'étais déjà dans la merde, au sens figuré cette fois, car fort de mon expérience londonienne je gardais un œil sur le trottoir pour éviter les offrandes canines. La fenêtre de la chambre sur laquelle j'avais jeté mon dévolu – pas pour la fraîcheur de sa décoration ou la propreté de son sol, soyez-en sûrs – donnait sur une cour intérieure qui jouxtait un petit jardin public. J'étais au premier étage, toutefois pendu au tableau je pouvais, sans trop risquer la fracture, me laisser tomber sur le goudron, trois mètres plus bas. J'étais un peu rouillé évidemment, et les courbatures d'après match n'arrangeaient rien, mais j'escomptais justement que Frank Albert, qui n'allait pas manquer d'explorer les lieux à son tour, me jugerait incapable d'effectuer une telle acrobatie. J'avais fait mieux. À l'entrée de l'hôtel, un pauvre bougre faisait la manche sans conviction. Albanais, Bulgare, Roumain ou Kosovar, peu m'importait du moment qu'il comprenait à peu près mon français aux accents de pudding. C'est déjà heureux d'avoir appris en autodidacte et de pouvoir soutenir une conversation pas trop rapide. Mais revenons

à notre épouvantail à clients, même s'il ne déparait guère le standing de l'établissement. Il ne devait pas avoir plus de quinze ans, l'œil vif sous sa nonchalance étudiée. Ce gaillard-là devait tirer les portefeuilles comme pas un. Lentement, dans un bouillon de mots mal mixé, je lui ai expliqué ce que j'attendais de lui, trois ou quatre billets de dix euros à l'appui. La perspective d'une bonne cantine, d'un bon lit et d'un bain chaud l'a tout de suite gagné à ma cause. Je lui ai décrit mon chien de garde dans le détail, en essayant tant bien que mal de ne pas noircir le tableau avec les fusains de ma rancune. Soyez indulgents pour mes effets de style, je ne prétends pas être écrivain. Le garçon avait comme première mission de rentrer dans les bonnes grâces de Frankie, afin d'être chargé de ma surveillance. Ça n'a pas loupé, et le gros con a pu dormir sur ses deux oreilles pendant que je vaquais à mes affaires.

À des années de distance, le petiot me fait penser à un personnage de Chaplin, un de ces déshérités de la Grande Crise. Il faut dire que sous certains rapports la France de 2012 ressemblait à s'y méprendre aux États-Unis version 1929. Mais c'est une autre histoire dont vous devez vous tamponner le coquillard.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Je n'avais aucune confiance dans les capacités de Frankie Albert. Alors, me direz-vous, pourquoi l'avais-je engagé ? Parce qu'*a priori* je ne pensais pas emboîter moi-même le pas à Bob Durman, et qu'il me fallait quelqu'un pour ne pas perdre le contact pendant que j'étais retenu par mes responsabilités footballistiques. Laisser filer le privé en attendant de ses nouvelles était un trop grand risque, puisque je m'étais apparemment trompé, non sur ses qualités d'enquêteur, mais sur sa loyauté envers ses clients. Et puis, j'ai été élevé comme un maître à qui tout obéit, gens et événements. Le caractère de Durman, son indépendance me heurtaient profondément. Sur ce point, lutter contre mon éducation était au-dessus de mes forces. Eussé-je voulu admirer cet homme que j'eusse cependant tenté de le plier à ma main, d'en faire un serf. J'étais un vrai salaud, enferré dans des schémas de pensée et des codes de comportement ancestraux, ataviques et dont le knout est l'éloquent symbole. À Londres j'avais cru, en toute sincérité sans doute, que j'appréciais Durman et qu'il valait mieux que les barbouzes que j'avais coutume d'utiliser. Chez moi ces sortes d'illusions lyriques ne duraient jamais très longtemps. Que la moindre scorie, ici les silences de ce cabochard anglais, vînt gripper les rouages fragiles de ma sympathie, et je retombais dans les réflexes pavloviens de mon orgueil démesuré. Je n'avais que faire des chevaliers, blancs ou d'une autre couleur, il me fallait des valets, efficaces et aux ordres.

Pour en revenir à Frank Albert, s'il appartenait bien à la seconde catégorie, il n'avait pour lui que la servilité. Je

me suis résolu malgré tout à le maintenir dans le jeu, car si Durman le découvrait, il ne soupçonnerait certainement pas que je fusse en personne sur ses talons. Sans compter que le plus insignifiant des domestiques, serait-il dépourvu du moindre atome d'intelligence, peut toujours avec l'aide inopinée de la Fortune mettre le doigt sur un détail qui change la face du monde. Albert avait donc toutes ses chances.

Est-il seulement besoin de décrire Ange Athénaïs ? Chacun l'imaginera à sa guise. Il suffit de dire qu'elle portait admirablement son premier prénom. Quel homme n'a pas croisé, dans sa vie ou dans ses songes, l'incarnation de la perfection ou du moins de son idée ? Épouse, compagne, maîtresse, star sur pellicule, collègue de bureau, étrangère côtoyée dans le train, inconnue aperçue dans la rue, peu importe.

François Mercet avait déjà éprouvé cet émoi physique, cette alchimie rare du sentiment amoureux. Il avait rencontré Élisabeth dans le temple moderne du rêve, au cinéma. C'était une petite salle du Quartier latin où jeune étudiant en mathématiques il venait rafraîchir ses synapses en admirant Greta, Ingrid, Rita, Ava, Lauren, Robert, Burt, Kirk, Humphrey, James et tous les autres. Les fauteuils rouges faisaient rarement le plein, et François aimait à suivre, sans la gêne d'une tête qui dépasse, le va-et-vient délicat de l'ouvreuse, le galbe souple, souligné par des talons hauts, de ses jambes filiformes tendues de noir. Il observait les quelques cinéphiles qui semblaient pressés de voir l'écran se réveiller et effacer les ombres de la ville. Il n'y avait pas grand-chose à tirer de ces yeux de drogués rivés au cadre endormi. Comme eux, François se résolvait à attendre que la lumière fût, quand bien même elle était artificielle et trompeuse. Un jour pourtant, le garçon avait été infidèle au septième art. Son cœur affolé était resté pour la première fois au cinquième rang, laissant au seul Mark McPherson, assis en spectateur dans son fauteuil accessoire, le soin d'être subjugué par le portrait de Laura Hunt. Il avait été électrisé dès l'entrée de la jeune femme. Il n'avait pas quitté sa silhouette des yeux de toute la projection, charmé, envoûté, incapable d'aucune pensée

qui ne fût pas elle. Quand Élisabeth s'était levée, attrapant d'un même mouvement gracieux son manteau et le regard halluciné du jeune homme, elle lui avait souri sans qu'il s'en rendît compte. Il n'avait retrouvé ses esprits qu'après qu'on l'eut gentiment poussé vers la sortie. Et il était revenu jour après jour dans la petite salle, changeant de séance à la manière méthodique du féru de probabilités qu'il était, espérant revoir son coup de foudre.

Il avait revu Élisabeth, il l'avait conquise, ils s'étaient mariés, ils avaient eu des enfants, puis ils avaient oublié de s'aimer. Comme tant d'autres.

Échange de mails entre SL et DG

SL : Bonsoir ami. Je suis à pied d'œuvre.

DG : Bonsoir ami. Tout est en place ?

SL : Oui. Le veau d'or fait des miracles.

DG : Je t'écoute pour la dernière fois. Tu sais que je préfère des méthodes plus expéditives.

SL : Un peu de tact, un peu de doigté, ça ne peut pas faire de mal. Et puis maintenant il y a trop de témoins.

DG : À qui la faute ?

SL : *Mea maxima culpa*, maître. Je veux expier mes erreurs, rentrer dans le droit chemin, honorer votre confiance.

DG : Tiens-t'en au plan, je ne demande rien d'autre.

SL : J'y compte bien. On ne peut pas accumuler les cadavres. Une demi-douzaine, c'est trop.

DG : Peut-être, tout dépend du point de vue. Les pattes graissées peuvent toujours montrer du doigt et les esprits corrompus dénoncer. Crois-moi, seuls les cadavres ne parlent pas. Le cimetière, c'est le repos des méchants.

SL : Tu devrais écrire des dialogues de film noir.

DG : Je n'aime pas les nègres.

SL : Excellent ! Dis-moi, quel plaisir tires-tu des macchabées ? J'avoue que ça me dépasse. Faire souffrir, ça c'est le pied.

DG : Tu n'es qu'un pervers, un sac à fantômes. Moi, je suis un partisan du réalisme égoïste, si tu vois ce que je veux dire.

SL : Oui. Et pendant que je cuisine, tu élimines les fruits pourris.

DG : Ferme-la. Tu te prends pour un psy ?

SL : Non, je prends mon psy.

DG : Mon pauvre vieux, faut te faire soigner à tous les étages. Pas de problèmes avec ton contact ?

SL : Aucun, sauf que c'est une femme. Je ne les aime pas trop, c'est connu. Elle devrait faire l'affaire.

DG : Elle t'a posé des questions ?

SL : Pas une, mais ce genre de poule n'est pas née de la dernière pluie. Même si elle comprend qu'elle a le mauvais rôle, elle fermera sa gueule pour ouvrir son tiroir-caisse.

DG : Tu te mets au scénario toi aussi ? De toutes façons, si elle parle je m'en charge.

SL : Si ça ne te dérange pas, j'aimerais un peu l'abîmer d'abord.

DG : Le hic, c'est que je m'occuperai de toi ensuite. Tout doit fonctionner parfaitement, sans accroc, comme sur des roulettes. Tu as bien compris cette fois.

SL : Ne t'inquiète pas. J'ai droit à une dernière chance, tu m'as pardonné.

DG : Je regrette déjà de l'avoir fait. Tu as repéré BD ?

SL : Cette brute épaisse ? Hélas oui. Par hasard. Je l'ai vu rôder autour de la maison.

DG : C'est un fin limier ce gars-là. Il a retrouvé 2K à l'ancienne, tout seul et sans nos gadgets. Dommage qu'il ne puisse plus nous être utile. Efface-le.

SL : Je m'en occupe. En arrosant un peu, je devrais trouver deux ou trois éboueurs dans ce trou minable. Après, les accidents c'est vite arrivé.

DG : Tu l'effaces TOI-MÊME.

SL : Moi-même ? Tu sais que je ne peux pas. Tout mais pas ça.

DG : Tu n'as pas le choix malheureusement. Il ne faut plus faire de vagues, et un BD ne s'achète pas. Tu l'effaces TOI-MÊME. Tu es averti. Bonsoir ami.

SL : Bonsoir ami.

Article paru en page « Humeurs » de l'hebdomadaire *A New Order* du 5 juin 2012, signé OG

L'HORREUR À NOS PORTES

Comme le rappelle fort justement un très récent sondage, le traitement de la délinquance et l'éradication des nuisibles sociaux sont la priorité des priorités des citoyens britanniques, tous âges et toutes catégories socioprofessionnelles confondus. La classe politique d'hier, rassemblée sous le drapeau de la sociale démocratie et contaminée par la vulgate trotskyste, nous a légué un monde gangrené par la violence physique et le découragement. Les hommes nouveaux, qui se sont levés pour prendre en main les destinées de notre pays à la dérive, luttent courageusement pour l'ordre dont nous avons tous besoin, petits ou grands, du simple balayeur des rues au manager d'entreprise transnationale. L'ordre est la pierre angulaire de la maison à reconstruire. Mais nettoyer les écuries d'Augias est un travail long qui nécessite un engagement sans faille, une absolue obéissance à la loi qui condamne et châtie le coupable avec justice et fermeté, à la loi qui libère l'innocent des vices d'autrui.

La mort. Quelle autre sentence prononcer contre les déviants de la ferme Jones ? La mort qui épure, la mort qui protège, la mort qui édifie. La semaine dernière, tous les médias ont fait leur une ou leur ouverture sur ce crime sans nom, en restant à l'extérieur de l'élevage, par volonté de désinformation pour certains et par respect des victimes pour les autres. L'absence d'images des suppliciés a édulcoré l'horreur. Je me fais un devoir de

vous la restituer aujourd'hui dans son intensité réelle, sans photos qui pourraient heurter et sans effets déplacés, juste en sondant vos cœurs et leur part d'humanité. Regardez avec moi : vingt mille poules pondeuses dans un hangar immense et sombre, quatre personnes jetées au milieu des travailleuses de l'œuf, de l'essence enflammée, le brasier et la panique, le caquètement infernal, les cris, les plaintes, les râles qui n'ont plus rien d'humain, les corps criblés de coups de bec. Que dire de plus ? Ordre et liberté, caméras et liberté.

Samedi 2 juin

Étienne m'a vite refroidie. La relation entre le nom inscrit sur l'enveloppe et le personnage joueur inventé par l'Abbé Soumille, même si elle est évidente et pour cette raison justement, ne nous apprend rien ou presque. Harding aura écrit ces deux mots sur le contenant pour se souvenir du contenu. Amusements de vieux bouquiniste solitaire qui s'invente des codes et des histoires pour tromper son ennui. Benjamin pourrait chercher sur Internet les Bernard Damon, mais autant chasser une fourmi sur la lune. Non, mieux vaut se rattacher aux indices exploitables, la vérité étant souvent très simple. Donc, *exit* Benard Damon.

Comme j'étais un peu contrariée, et que je ne sais pas cacher mes sentiments – du moins ni aux artistes ni aux enfants –, Benjamin m'a encouragée en m'exhortant à repenser aux paroles de monsieur Laucournet dont j'étais la seule à me souvenir textuellement. Étienne m'a demandé de les réciter à voix haute. Pour un peu, je me serais cru à un casting. J'ai dit mon résumé d'une voix posée, sans intonation, laissant aux mots-clefs qui traînaient sûrement là sans que je les entendisse, le soin de se découvrir d'eux-mêmes. Nous étions tous les trois dans l'atelier. Une lumière vespérale aux teintes chaudes éclairait la pièce par la large verrière, comme elle l'aurait fait de la cabine du capitaine sur le château arrière d'un trois-mâts cap au levant. Étienne regardait dehors, debout, les mains croisées dans le dos, les épaules et la nuque raidies par la concentration. Benjamin était à moitié allongé sur un tapis persan, un coude au sol, la tête soutenue par le poing. Perdu dans ses songes ? Étienne l'avait sorti de son fauteuil, ferraille inutile

abandonnée près de la porte. J'étais assise sur un tabouret de pose.

Quand j'y repense, nous ne semblions pas avoir été placés au hasard. Nous formions une composition qui allait produire sa propre lumière. Notre détective en herbe ne rêvait pas, il pensait. Aux mots prononcés et à ceux que j'avais gommés. Quelle idiote je suis !

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je n'ai pas eu grand mal à repérer le refuge de Katerine. Les mangeurs de grenouilles m'ont bien aidé. C'est drôle, de tous mes séjours en France, je n'ai jamais avalé un seul batracien. J'ai pris ma figure aimable de gars décontracté à qui on ne raconte pas de salades. Les gens du coin étaient intarissables du moment qu'on leur causait gentiment, en particulier les retraités en imperméable et écharpe à carreaux. Ne me demandez pas pourquoi une écharpe à carreaux, c'est ainsi. Je n'avais pas le temps d'approfondir mes réflexions ni de bâtir une théorie. Toujours est-il que je n'interrogeais plus que ces petits vieux. Où qu'ils soient aujourd'hui, je les remercie de leur patience et de leurs bavardages qui m'ont conduit à un petit pavillon de la banlieue de Limoges.

Il était strictement identique à ceux qui l'entouraient, sans style, moche. Pourtant, sachant ce qu'il renfermait, mon esprit troublé ne s'est pas arrêté à ces plates considérations architecturales. J'ai fait le tour de la maison discrètement. L'arrière, un jardin croquignolet sans doute, était inaccessible et protégé des regards curieux par une haie de thuyas, haute de deux à trois bons mètres et désespérément impénétrable. Il y avait bien une étroite porte en fer, verte comme le mur végétal qui l'encadrait. Hélas, sa poignée rouillée était bloquée et je n'étais pas très doué pour le crochetage. D'ailleurs, la serrure était un modèle d'un autre âge. Pour en venir à bout, il m'aurait fallu un monte-en-l'air plus que centenaire. Par chance, le pavillon voisin était en vente, ce qui rendait mon manège peu suspect et m'offrait un poste d'observation idéal. J'espérais seulement ne pas

essayer trop de visites de couples avec poussettes et bambins. Les moutards sont les pires ennemis de la discrétion, chacun le sait. Un petit chemin menant à un espace vert séparait les deux terrains, mais à première vue il n'était guère emprunté, sinon par trois ou quatre chats obèses. Sur l'avant, le *home sweet home* d'Étienne Berthon était clôturé par une simple barrière de bois qui ne masquait pas la vue. Quant au mien, des troènes en faisaient le tour, ce qui me permettrait de surveiller sans être surpris.

J'étais satisfait de ma rapide étude des lieux. Le travail serait facile : rester en planque quelques jours pour vérifier que Katerine était là, appeler Kourski pour lui cracher le morceau et empocher le fric. Même si je ne voyais pas la jeune femme en chair et en os, je saurais lire les indices de sa présence dans les va-et-vient des occupants et dans le panier des courses. Hé oui ! dans mon métier la réussite tient souvent à des détails triviaux.

J'ai élu domicile dans un cabanon adossé aux arbustes et dont une lucarne donnait, à travers le feuillage peu épais, chez mes nouveaux voisins. La porte était entrebâillée, c'était une invitation. Je me suis fait une place au milieu des râteaux, des bêches, des sacs d'engrais et autres joyeusetés champêtres. Un gros matou, dérangé par mon irruption dans son repaire de roi fainéant, m'a filé entre les jambes avant de disparaître dans le jardin.

En m'installant j'ai pensé à cet imbécile de Frankie qui allait dormir mieux que moi cette nuit-là, en me croyant aux trois-quarts saoul dans ma chambre d'hôtel. J'imaginai l'idée qu'il se faisait de mon état : mal rasé, hirsute, vautré sur le lit défait, une bouteille à la main. Il n'était pas loin de la vérité car ma doublure devait

ressembler à cela. Mon petit Kosovar faisait la fête et s'en mettait jusque-là.

Bon dodo monsieur Albert !

Enregistrement BM du 2 juin 2012 (extraits)

Benjamin Mercet : Il manque quelque chose.

Katerine Kighly : Non. Enfin oui. Je n'ai gardé que ce qui m'a paru essentiel. Pourquoi Benjamin ?

BM : C'est ça. Dis seulement ce que tu as enlevé.

Étienne Berthon : Vous vous en souvenez ?

KK : Bien sûr Étienne, c'est mon métier de mémoriser les textes.

EB : Excusez-moi. Je pensais que les acteurs apprenaient leur rôle au dernier moment, entre le café et le maquillage.

KK : Je vous inviterai sur un tournage dès que cette histoire sera finie. Promis.

BM : Dis-le Katerine.

KK : *Ah ! vous venez trop tôt mon bon monsieur. Je n'ai pas encore vos gravures, moi. Vous êtes marrants...*

BM : Non plus loin. À partir d'où tu as commencé tout à l'heure.

KK : *Faites voir... et en bon état avec ça... Mouais, à la louche... À vue de nez, disons... allez... parce que c'est vous. Non finalement, deux cent cinquante, pas plus. La reliure n'est pas d'origine. Vous ne le vendez pas ? Bizarre. Si je ne m'abuse... Ne m'en demandez pas plus, je ne suis pas un spécialiste de mécanique agricole. Bizarre. Après tout. Je ne vois rien d'autre pour vous éclairer, monsieur Berthon. Si, peut-être... je crois. Allez ! Filez maintenant, j'ai assez perdu de temps à discuter antiquaille.*

BM : Vous ne voyez rien de bizarre ?

EB : Bizarre, bizarre.

KK : Oui, la répétition de bizarre.

EB : Le premier s'explique par notre refus de vendre le traité, c'est clair. Quant au second, je ne vois pas bien le lien avec l'agriculture.

KK : Et si les deux s'appliquaient à autre chose ?

BM : Vous vous rappelez de ce que faisait monsieur Laucournet en nous parlant.

KK : J'étais concentrée sur ses paroles.

EB : Échec et mat ! fiston. Il tournait le livre dans tous les sens.

BM : Comme si un détail le tracassait.

EB : Un détail lié à l'objet, pas à l'histoire de l'ouvrage. Bravo petit.

BM : Alors Katerine, tu y vois plus clair ?

KK : ...

EB : Faites plaisir au gosse !

KK : La reliure.

La reliure n'est pas d'origine. Bizarre. Bizarre.

EB : Exactement ! Allez chercher le livre, Katerine. Benjamin a bien mérité de le décortiquer pour les besoins de l'enquête.

**Article paru en page « Rebonds » du quotidien
The Times of London du 5 juin 2012, signé GO**

**À QUI PROFITENT LES CRIMES QUI N'EN
SONT PAS ?**

Le drame de la ferme Jones alimente aujourd'hui toutes les conversations. Pourquoi ? Parce qu'il est poignant ? Ce genre de raison n'a jamais suffi à occuper l'esprit du citoyen lambda plus d'une minute. Parce qu'il est proche de nous ? La survenue d'un événement extraordinaire dans le voisinage est toujours propre à susciter un émoi des plus vifs, émoi qui décline à mesure que l'éloignement grandit. Combien d'hommes, de femmes, d'enfants souffrent chaque jour sur cette terre désolée, sans que nous nous en soucions le moins du monde ? Des millions, dont la douleur n'a pour nous ni consistance ni goût, écho inaudible des tragédies qui nous touchent de près, comme la mort de quatre malheureux dans un hangar à poules. Mais la proximité ne fait pas tout. Elle a besoin de relais puissants, au premier rang desquels, si l'on trouvait en des temps reculés les commérages et la rumeur, on voit depuis trop d'années déjà la presse et en particulier la télévision. L'horreur n'existe souvent que parce qu'elle est présentée comme telle par des rédactions obnubilées par l'audience de leurs journaux. L'*homo britannicus* est avide de sensations fortes, de faits divers écœurants. Il aime à se faire peur, et sur ce plan il ne se distingue en rien de ses cousins planétaires. Dès lors, la boucle est bouclée. Peu importe la réalité des chiffres, seul compte le sentiment d'insécurité.

Revenons à la ferme Jones, si vous le voulez bien. La police a-t-elle terminé son enquête ? Non. La justice a-t-elle rendu son verdict ? Encore moins. Mais que savons-nous au juste ? Peu de choses : les cadavres déchiquetés de quatre individus, trois hommes et une femme, ont été retrouvés dans un élevage avicole des environs de Londres ; un départ de feu dans un bâtiment abritant des milliers d'animaux pourrait être à l'origine des décès. Voilà. De là à échafauder des théories criminelles plus fantaisistes les unes que les autres, il n'y a qu'un pas que nous ne franchirons pas. Les causes accidentelles sont peu prisées par les manipulateurs professionnels, chacun comprend pourquoi. Pourtant, dans ce type d'affaires, elles restent de loin les plus plausibles. Un court-circuit se produit, le feu part, les volatiles deviennent fous et avant que le système anti-incendie ne fasse son travail, les personnes présentes succombent sous des centaines de coups de becs.

Les coupables seraient donc les poules ou si l'on rembobine le fil, l'industrie agro-alimentaire qui réduit ces malheureux animaux, habituellement inoffensifs, à l'esclavage le plus ignoble, pour gaver le prolétariat anglais de nourriture infâme.

Échange de mails entre SL et DG

DG : Bonsoir ami. Où en es-tu ?

SL : Bonsoir ami. Ça avance. Reste zen.

DG : Tu as réglé ce que je t'ai demandé ?

SL : Pas encore. Je ne veux pas manquer mon coup, je sais trop bien l'importance que cela a pour toi et moi, j'étudie le meilleur angle d'attaque, je prépare le terrain. C'est sur la bonne voie.

DG : Arrête ton cirque. Je te connais va, tu hésites. Tu ne veux pas te compromettre, tu me laisses me salir les mains avec le sale boulot. Tu te dis que si ça tourne mal tu me chargerai et qu'on réduira ta peine. Mets-toi bien dans la tête, cher associé, que nous coulerons ensemble, tous les deux, s'il y a du naufrage dans l'air. Or pour éviter qu'il y en ait, il faut montrer que tu en as... dans le slip.

SL : Oui je sais. Sur mon honneur, je me suis habitué à l'idée. Le travail sera fait.

DG : Ton honneur, laisse-moi rire deux secondes. Putain, j'en ai pissé dans mon caleçon. Fais-le et cesse de te poser des questions de collégien. La morale c'est bon pour les pauvres et les faibles, ça les occupe, ça les grandit. Nous, les riches, les forts, les puissants, on l'emmerde en s'asseyant dessus.

SL : Je vais lui régler son affaire à l'hôtel. C'est suffisamment miteux pour qu'on mette ça sur le compte d'un dealer ou d'un maquereau. Je n'ai pas encore choisi mon *modus operandi*.

DG : Ne te chie pas dessus, c'est l'essentiel.

SL : C'est frais.

DG : Non, c'est préventif. Il a vu 2K ?

SL : Pas encore à mon avis. Il surveille la maison depuis le pavillon voisin et il n'en bouge pas. Ce qui est bizarre, c'est qu'à son hôtel, on m'a dit qu'il ne quittait pas sa chambre depuis le lendemain de son arrivée, et en effet elle semble occupée.

DG : Il y a anguille sous roche. Sois prudent. On repousse l'effacement. Il doit se méfier de quelque chose. Attends de voir.

SL : Je veux bien moi.

DG : Ce n'est que partie remise. Essaie d'en savoir plus en restant discret, encore plus discret. Tu es peut-être déjà grillé.

SL : C'est impossible.

DG : Pourquoi pas ? Il peut t'avoir vu rôder autour de la maison comme toi tu l'as vu. Tu n'aurais pas dû y aller, le micro suffit.

SL : Oui, mais il a monté sa combine de l'hôtel avant que j'arrive à Limoges. Tu crois que ma venue lui est apparue dans une boule de cristal ? Arrête tes conneries.

DG : Je reconnais que cela se tient. Résumons. BD pose ses valises à l'hôtel, paie un quidam pour y jouer son rôle, et se met tranquillement en planque. Tu débarques à ton tour, tu programmes notre contact et tu repères BD. Il n'y a pas d'os. Donc BD mystifie...

SL : Mystifie qui ?

DG : Tu peux t'occuper de lui finalement. Bonsoir ami.

SL : Bonsoir ami.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Si tous les flics de Londres avaient ressemblé à Frank Albert, la police de la capitale aurait été totalement inefficace. Cet abruti ne voyait rien. Il restait dans sa chambre à attendre. J'entendais la télé qui fonctionnait sans interruption, sans doute une couverture habile aux yeux de ce demeuré. De temps en temps je percevais, à travers les éclats des séries grotesques, le grincement de sa porte. Il devait vérifier si Durman avait ouvert la sienne. D'après lui, il ne fallait pas trop s'inquiéter, on le tuyauterait dès que le privé quitterait l'hôtel. Ce genre de chasse n'était pas de mon goût, cela sentait son bourgeois à plein nez. Les pièges sont les armes du vulgaire. À moi, il me fallait du mouvement, une traque harassante au cours de laquelle je pusse éprouver mes capacités et dominer ma proie. J'avais envie d'une bonne dose d'adrénaline. Or rester allongé sur un lit sordide dans une chambre sinistre au milieu d'une ville endormie nuit et jour, c'était se condamner à la neurasthénie. J'ai donc décidé de passer à l'action.

J'avais jusque-là suivi le déroulement des événements de loin, puis de près. Désormais je voulais prendre les choses en main, personnellement, en faisant fi des risques. Risque d'être pris pour un fou qui court après ses songes, risque de braquer l'homme que j'avais engagé et de rompre pour de bon un fil qui n'était peut-être que distendu – je parle ici de Bob Durman, non de Frank Albert, quantité alors négligeable à mes yeux –, risque de perdre la vie. Je n'oubliais pas la disparition de mon partenaire de jeu, monsieur Harding, et quand j'évoquais le sort du bouquiniste, je ne pensais ni plus ni moins qu'à

sa mort. Ce danger n'était pas le plus pénible à courir pour un homme de ma trempe, il contenait même sa part d'excitation. J'étais un peu le lion poursuivant la gazelle sous la menace du chasseur de safari. Non, ce qui me chagrinait c'était d'être tourné en ridicule si cette histoire était en définitive plus commune qu'il n'y paraissait. Imaginez un instant que le bouquiniste des Seven Dials fût tranquillement chez sa fille en train de boire un thé tout en lisant le journal du soir, que Bernard Damon n'existât pas, si ce n'est dans l'esprit tortueux de Harding passé à la mise en scène pour donner du piment à ses vieux jours, que Katerine Kighly coulât des heures heureuses loin des objectifs, dans la propriété d'un roi du pétrole, d'un nabab de la chaussette ou d'un prince de l'oisiveté.

J'ai balayé ces objections ridicules en étirant mes jambes engourdies. Frank Albert ferait ce qu'il pourrait, autant dire pas grand-chose. Quant à moi, il était temps que j'aie vu ce que trafiquait Durman dans sa chambre.

J'ai refermé la porte sur mes doutes et j'ai traversé le couloir.

Enregistrement BM du 2 juin 2012 (extraits)

Étienne Berthon : Ben, tu es un as. Je le savais déjà, mais là tu m'épates. Tu lis beaucoup de romans policiers ?

Benjamin Mercet : J'aime bien. Boris Akounine, Ellis Peters, Didier Daeninckx.

EB : Tu aurais dû me le dire plus tôt, j'ai deux ou trois étagères où tu trouveras ton bonheur. Je te croyais trop jeune pour ces auteurs. Je te crois toujours trop jeune, je n'arrive pas à m'y faire. Que tu sois plus intelligent que moi, c'est une énigme.

BM : Ne t'inquiète pas grand-père, depuis un an je pioche allègrement dans ta bibliothèque. Avec tous ces livres tu ne risques pas de t'en rendre compte.

EB : Tu es chez toi. Les livres sont faits pour être lus, annotés, tordus, prêtés, offerts. Tu sais à qui tu me fais penser ?

BM : Dis toujours.

EB : À Alan Grant.

BM : C'est qui ?

EB : Un inspecteur de police créé par une romancière écossaise du siècle dernier. Elle se faisait appeler Josephine Tey.

BM : Et alors ?

EB : Dans *The Daughter of Time*, je n'ai pas besoin de traduire, Grant est cloué sur un lit d'hôpital à la suite d'une mauvaise chute. Malgré tout, il arrive à résoudre une très vieille affaire, à travers les livres. Ce bouquin doit se cacher quelque part, je vais aller le chercher.

BM : Plus tard grand-père. Tu es nerveux.

EB : Moi ?

BM : Oui. Et tu parles pour ne pas le montrer.

EB : C'est exact mon gars, cette histoire ne me dit rien qui vaille. Je n'aime pas te voir en danger. Et que dirait ta mère ?

BM : Mieux vaut qu'elle n'en sache rien. Le danger c'est une aubaine. J'en ai marre de vivre dans une bulle. Papa et maman me surprotègent comme si j'étais en porcelaine. Je suis dur comme la carcasse de mon fauteuil, je ne crains pas la douleur, je vis avec. Crois-moi grand-père, une aventure pareille c'est comme une paire de jambes neuves.

EB : Tu es jeune, tu vois les choses d'un œil neuf et tu te crois sans doute invincible. Mon expérience me dit d'être prudent. Sans compter que je suis responsable de toi. Hâte-toi lentement, fiston.

BM : Ce que j'aime avec les vieux, c'est qu'ils ont un proverbe pour tout.

EB : Merci pour le vieux. Tu comprendras trop tard, mais tu comprendras. Quand tu auras mon âge, pas si canonique que cela, et que tu tenteras de raisonner ton petit-fils. La vérité est la fille du temps.

BM : J'entends Katerine.

EB : Quelle oreille, bonhomme !

L'avant pour François Mercet, c'est avant l'accident de Ben. Élisabeth lui en veut encore et elle lui en voudra toujours. Elle ne le lui dit pas avec des mots, mais avec son corps. Ses reproches sont muets. Ce sont des fantômes qui hantent François et l'épouvantent. Il a fini par se juger coupable. Ange Athénaïs lui ouvre le chemin de la rédemption.

Est-il coupable d'avoir lâché la main de Benjamin pour allumer une cigarette ? Est-il coupable d'avoir tourné le dos à son fils pour s'abriter du vent qui soufflait la flamme du briquet ? Est-il coupable d'avoir laissé le petit courir sur le trottoir à la rencontre d'un copain ? Est-il coupable de ne pas l'avoir appelé en se retournant ? Est-il coupable de ne pas s'être jeté sous les roues de cette voiture maudite qui montait sur le trottoir pour faucher Benjamin ? Est-il coupable de ne pas l'avoir arrêtée de la voix ou du bras, comme un super héros de bande dessinée ? François sait depuis longtemps, sans se l'avouer, qu'il est innocent, que des événements fastes ou néfastes tissent leur toile autour de nous en dépit de notre libre-arbitre. Ange Athénaïs le guérit de cette souffrance indue. Le coupable, c'est cet homme ivre qui a mangé son permis et ne sait pas qu'il a une arme dans les mains. C'est cette cervelle embrumée qui transforme son véhicule en sécateur d'écolier. François aurait-il dû lui faire la peau plutôt que de s'occuper de son fils inconscient ? Aurait-il dû lui éclater la tête comme une pastèque moisie contre le pare-brise, contre le bitume ensanglanté ? Aurait-il dû fouiller ses chairs comme le pneu a labouré celles de Benjamin ? Non, car ce temps perdu aurait condamné le petit. Et puis le chauffard a réglé sa dette six mois plus tard, en se jetant sous un train.

François ne veut plus être ce faux coupable qui a trop longtemps payé pour le vrai. Élisabeth le sait. Elle sait aussi que François a raison et qu'elle va le perdre, mais elle ne peut se résoudre à lui pardonner tout à fait. Cette dernière porte qui reste close, ce pas infranchissable, c'est le prix des angoisses d'une mère qui a vu son fils meurtri.

Ben, lui, n'en a jamais voulu à son père.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

L'attente n'a pas été trop longue. Le matin de mon premier jour de guet, un homme en qui j'ai reconnu Étienne Berthon, grâce à la description très précise d'un petit vieux du quartier, est sorti de la maison sur le coup des huit heures. Il a détaché un vélo de ville garé contre le poteau d'une petite remise, l'a enfourché et a disparu au coin de la rue. Je me suis bien gardé de le suivre, persuadé que Katerine demeurait quelque part à l'intérieur, allongée dans un clic-clac ou assise dans la cuisine. Berthon est rentré vingt minutes plus tard. Dans le panier attaché au guidon, il apportait la preuve de la présence de la jeune femme.

C'était une de ces bécanes élégantes dont raffolent les Hollandais pour faire leurs courses ou se rendre à leur travail, vous voyez le genre ? Elles pullulent à Paris d'ailleurs, et deux ou trois avaient même failli me renverser quelques jours plus tôt. Vu le relief de Limoges, je ne me serais jamais aventuré à traîner mon mètre quatre-vingt-dix et mon quasi quintal de rugbyman sur un engin sans moteur. Mais Berthon était du genre mince et musclé. Il avait une tête d'amateur de légumes mijotés, de *Feng Shui* et de méditation transcendante. D'après mes informations, il avait dix ans de plus que moi au compteur, mais je n'étais pas sûr de paraître le plus jeune. Le lustre que j'avais perdu par mes excès, il l'avait gagné par sa tempérance. J'ai tout de suite été jaloux de cet Apollon grisonnant. J'avais beau me raisonner, il me renvoyait une image trop désagréable de mon physique de boxeur sonné, aux yeux cernés par l'insomnie. Si j'avais été une demoiselle, et vous devinez

laquelle, mon choix aurait été vite fait. Heureusement, avec les femmes on ne sait jamais, ce qui laissait une chance à un pauvre type comme moi. Et puis au final, les mecs comme ce Berthon, ils sont fragiles. Qu'un grain de sable vienne enrayer leur belle mécanique et c'est fini, ils pleurent leur mère. Dans la merde, ils pataugent comme les autres et font moins les beaux. L'heure viendrait où mon expérience des crasses de la vie me serait plus utile qu'un corps entretenu à coups de gymnastique de nanti et de diététique à la bobo. Je sais, je m'égare.

Cette preuve ? J'y viens. Elle trônait donc dans le panier grillagé : une boîte rectangulaire sur laquelle je distinguais nettement la photo d'un sèche-cheveux rutilant. D'après ce que je savais, Berthon était un célibataire de la sous-espèce des misogynnes, et d'après ce que je voyais, il n'avait pas besoin de brushing, son crâne rasé de près étant aussi lisse que la pellicule d'un œuf dur.

Katerine était là.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

J'ai posé la main sur la poignée de la porte. Elle n'a pas opposé de résistance. Je suis entré sans vraiment savoir ce que j'allais dire, mais bien décidé à en imposer à Durman par mon ton décidé et mes manières brusques. La télévision crachait une chanson criarde. Un désordre indescriptible régnait dans la chambre. Je vais essayer malgré tout de vous en donner une idée : bouteilles vides et assiettes poisseuses abandonnées sur les rares meubles, mégots de cigarettes écrasés sur la moquette, draps du lit roulés en boule, traversin et oreillers souillés de vomissures, lampes de chevet renversées, abat-jour retournés, débris de verre jonchant le sol. Le plafonnier démodé éclairait cette scène orgiaque d'un halo blafard qui me faisait penser à la brume d'une fumerie d'opium. Durman n'était pas là, ni sous le sommier à cuver son vin ni derrière les rideaux tirés à broyer du noir en grelottant. La fenêtre était fermée, il n'avait donc pas sauté par-dessus le garde-fou. Un silence prolongé de l'écran a laissé l'air libre à un sifflotement mal assuré. Cela venait de la salle de bains.

J'ai poussé la porte à demi entrouverte et j'ai trouvé un jeune garçon vautré dans la mousse. La baignoire de Durman était remplie à ras bord. La surprise de son occupant a provoqué un début d'inondation qui a mouillé mes chaussures à trois mille euros pièce. Vous imaginez ma colère contenue. La plèbe ne respecte rien. Le garnement a reluqué mes escarpins avant de me gratifier d'un sourire béat que je lui aurais volontiers fait rentrer dans la gorge. Mais j'étais là pour Durman et Durman n'était pas là. J'ai interrogé mon petit baigneur,

sans lui laisser l'occasion de me mener en bateau. Mon air hautain, sévère, implacable, devait l'impressionner suffisamment pour qu'il se bornât à la vérité. Mais ces gens-là sont-ils seulement capables de se défaire des oripeaux du mensonge ? À cette époque, les pauvres ne m'inspiraient aucune confiance. Dans un français bancal, aux accents d'Europe centrale, qui jurait, fausse modestie mise à part, avec la qualité indéniable du mien, il m'a expliqué son rôle de doublure. Il n'y avait rien à dire, le gaillard prenait son travail au sérieux. Certes, il avait une idée festive de la vie de détective, mais j'imaginai parfaitement mon privé dans cet état. Il ne me restait plus qu'à découvrir où le vrai Durman passait son temps pendant que le faux le singeait si bien. Quelqu'un avait sûrement remarqué cet Anglais taillé comme une armoire à glace. Je ne me faisais pas trop de souci, car j'avais décidé d'abandonner toute précaution pour remettre la main sur « le bon Bob » et par la même occasion sur Katerine Kighly. Triste étron que Frank Albert ! Il s'était fait rouler comme un débutant. J'avais reconnu dans le petit acteur, le « jeune gars bien malin, un Roumain ou quelque chose du genre » engagé par ce triple crétin de flic à la noix. Dans cet hôtel de passe, j'étouffais.

Il était temps pour moi d'agir au grand jour.

Enregistrement BM du 2 juin 2012 (extraits)

Katerine Kighly : Tiens.

Étienne Berthon : Tu sens quelque chose dans la reliure ? Une grosseur ? Un renflement ?

KK : Laissez-lui le temps Étienne.

EB : Excusez-moi Katerine, mais ce n'est pas tous les jours qu'on a dans les mains un volume aussi excitant. Alors Ben ?

Benjamin Mercet : Non, je ne sens rien.

EB : Encore un faux espoir. Décidément, ce traité ne mérite pas la peine que l'on se donne pour lui.

BM : Passe-moi un cutter grand-père.

EB : Tu veux le disséquer ? C'est du gâchis fiston.

KK : Ben doit avoir son idée. En voilà un.

EB : Bravo mademoiselle ! Une semaine que je n'arrivais plus à mettre la main dessus.

KK : Tu veux que l'on te redresse.

BM : Ça ira, merci.

EB : Fais attention à ne pas...

KK : Chut ! Étienne.

EB : Je sais, je sais.

BM : Voilà, la découpe est terminée.

EB : Tu pourras t'inscrire en BEP boucherie. Dans la tannerie aussi tu as de l'avenir.

KK : Rien.

EB : Faites voir. *Nothing but disappointment*. C'est correct de par chez vous ?

KK : Oui, hormis votre accent impossible. Cet ouvrage nous résiste comme s'il était vivant.

EB : Petit, tu n'as plus qu'à le rafistoler.

BM : Vivant ?

EB : Quoi ?

BM : Qu'est-ce qui est vivant ? Qu'est-ce qui résiste au temps ?

KK : Pas l'écrivain.

BM : Ni l'encre.

EB : Vous parlez de quoi, là ?

KK : Pas le papier.

BM : Ni le carton.

EB : Vous allez m'expliquer ?

KK : Reste le cuir.

BM : Oui. Regardez. Le dos ne dissimule rien, le verso des feuilles collées au carton est vierge, le carton également. Je parie que sa face cachée, elle aussi, est sans intérêt.

KK : C'est le cuir qui recèle la clef. Vas-y Ben, décolle-le.

EB : Ton idée est astucieuse, mais fais attention à ne pas tout arracher. Ces vieux bouquins sont extrêmement fragiles.

KK : Faites-lui confiance Étienne. Ben est notre bon génie. Sans son intelligence, nous serions encore loin du but. Vas-y Ben et n'écoute pas ce vieux grincheux.

BM : Merci de lui clouer le bec, Katerine. Le cuir est très mal soudé.

KK : C'est sûrement ce qui a frappé votre libraire. Ces gens-là ont l'œil.

EB : Magnifique, garçon. Cela vient tout seul apparemment.

KK : Et sans abîmer le cuir.

EB : Tu vois des lettres ? On dirait qu'il n' y a rien.

BM : Approche un halogène, s'il te plaît.

EB : Voilà.

KK : Ce n'est pas très marqué, mais...

EB : Oui, en creux. Tout le cuir est gravé de minuscules caractères. Hourra ! la jeunesse.

Debout, blog de Benjamin Mercet

Vive la kiné. Dimanche 3 juin 2012, 00h02

Il y a peu, je haïssais mon kiné. Le cochon me torture à domicile trois fois par semaine. C'est trois fois de trop. Vous me direz, vous qui connaissez la chanson aussi bien que moi, que c'est pour me garder des muscles au cas où. Au cas où un miracle se produirait. Admettons. Le problème, c'est que Thierry Doux porte très mal son nom. Il me manipule comme un paquet de linge sale, sans prononcer un traître mot. Soit il est concentré, soit il est imbécile. La douleur est moins forte quand on vous parle, les exercices passent mieux. Avec Thierry, la souffrance est la seule à discuter, et je n'aime pas ce qu'elle raconte.

Heureusement un miracle s'est produit. Je ne marche pas, non. Ne rêvons pas. En revanche, le Doux dur s'est cassé la jambe à ce qu'il paraît. Donc il ne vient plus me péter les couilles, et ça c'est du bonheur. À la place, Ange Athénaïs est descendue du ciel. Voilà le miracle. Croyez-moi, son premier prénom lui sied à merveille. Ange Athénaïs ce n'est pas commun, sa beauté l'est encore moins. Ses mains sont d'une douceur, disons-le, angélique. J'oublie de serrer les dents quand elles me font travailler. Et puis, Ange me parle, Ange me questionne, Ange m'écoute. Les minutes défilent à la vitesse des secondes. Elle n'est venue que deux fois pour l'instant, mais j'ai l'impression de la connaître déjà. Elle fait partie de ces personnes qui respirent la gentillesse et dont le cœur est une eau claire. Physiquement à quoi ressemble-t-elle ? Que vous êtes curieux, vilains tourneurs de roue. Dessinez une créature céleste, donnez-lui tous les traits

qui attirent votre regard, agencez le tout au mieux, saupoudrez d'une pincée de charme et contemplez. Je doublerais volontiers mes séances moi. Je vais en causer avec mon père. Après tout c'est un homme.

Article paru dans le quotidien *Le Courrier du Limousin* du 5 juin 2012

DÉCOUVERTE MACABRE A ISLE

Hier matin, à Isle, dans la remise d'un pavillon en vente, un agent immobilier de Limoges a découvert un cadavre. La police enquête.

D'après nos premières informations, il s'agit d'un meurtre. La victime est un homme d'une quarantaine d'années. La mort est semble-t-il très récente. Les circonstances du décès, probablement une bagarre, restent à déterminer, mais elles ont été d'une rare violence, comme l'atteste le visage de la victime devenu méconnaissable. L'identification, aux dires du procureur chargé de l'affaire, risque d'être longue et difficile.

La petite localité isloise connue et appréciée pour sa tranquillité est sous le choc. De nombreux habitants se pressent sur le théâtre du malheur pour se convaincre de la réalité de cet assassinat aux mobiles encore obscurs. Les gens discutent par petits groupes, à voix basse, incrédules. Règlement de compte, jalousie, perversion, chacun y va de son explication. Personne ne veut évoquer ici une psychose possible, mais l'air d'Isle semble avoir perdu de sa légèreté. Il vibre aujourd'hui d'une tension sensible, onde de choc d'un corps qui tombe sous les coups de l'inconnu. « Quand on ne sait pas, on imagine et on invente », *dixit* un inspecteur envoyé sur place.

Quelques jours avant les municipales, le maire, contesté pour sa gestion de certains dossiers environnementaux, se serait bien passé de cette affaire sordide qui pourrait le mettre également en difficulté sur

la question de la sécurité. Nul doute que ce thème marquera les dernières heures de la campagne électorale, même si le bilan de la majorité sortante est exemplaire dans ce domaine. Hélas, les citoyens ont la mémoire courte et l'actualité décide souvent du sort des urnes.

À Isle, on n'a pas fini de parler de cette macabre découverte.

Dossier Frank Albert
Transcription de l'écoute téléphonique du 3 juin
2012, enclenchée à 8 h 13

Frank Albert : Allô, monsieur Kourski ?

Pavel Kourski : Oui, monsieur Albert. Des nouvelles fraîches ?

FA : C'est cela, monsieur Kourski. La situation a évolué. Bob est plus malin qu'il en a l'air. Vous aviez raison, monsieur Kourski, et j'ai suivi vos conseils.

PK : Et alors ?

FA : Alors Bob n'est pas dans sa chambre. Je ne vais pas entrer dans les détails, cela ne vous apprendrait rien. La vérité est qu'il n'y est pas en donnant l'impression d'y être.

PK : En somme vous l'avez perdu.

FA : Oui et non. Je l'ai retrouvé ou du moins je sais où le cueillir. Je ne suis pas né de la dernière pluie, monsieur Kourski, il en faut plus pour me filer entre les pattes. Et puis je suis motivé par notre petit contrat. J'ai beau être fonctionnaire, la rémunération au mérite je ne crache pas dessus quand on reconnaît le mien.

PK : Où est-il ?

FA : Pas si vite, monsieur Kourski. Vous me faites confiance, n'est-ce pas ?

PK : Certes, mais je veux être au courant de toutes vos investigations. C'est la condition de votre règlement, vous le savez parfaitement.

FA : Je ne reviens pas dessus, car je suis plus futé que le gros Bob, malgré ce que vous en dites. Non. Mon problème c'est la confiance, monsieur Kourski.

PK : Que voulez-vous insinuer ? Je vous ai déjà répondu. Je ne me répèterai pas. Ne sortez pas de votre rôle et tout ira bien.

FA : D'accord, mon rôle c'est de fouiner et d'ouvrir l'œil. Or il se trouve qu'en fouinant et en ouvrant l'œil, j'ai entraperçu une silhouette qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la vôtre. Ici, à Limoges. C'est troublant, n'est-ce pas ?

PK : Le monde est plein de clones, monsieur Albert. Une vague ressemblance ne signifie rien, tenez-le vous pour dit. Je ne sais même pas pourquoi je condescends à vous répondre.

FA : Vague n'est pas le mot, monsieur Kourski, et je sais, moi, pourquoi vous vous abaissez à me démentir. Admettons que vous soyez à Londres et n'en parlons plus. Vous me payez, je ne vais pas chercher plus loin. À ce propos...

PK : N'inversez pas les rôles, monsieur Albert, ou il vous en coûtera.

FA : Je ne suis pas gourmand, mais prévoyant. Je ne pense pas que la police, que j'ai quittée à l'anglaise, me reprendra dans ses rangs, même à mi-temps. Passé le temps de la fiesta, qui vous met à sec c'est bien connu, j'envisage plutôt de fonder une grande famille outre-Atlantique, vous me suivez ?

PK : Nous avons un accord. Contentez-vous de cela. Vous êtes déjà grassement rémunéré. Peu de vos collègues ont cette chance une fois dans leur vie.

FA : Justement la chance, quand elle vous dégringole dessus, il ne faut pas la laisser passer. C'est criminel. J'en sais beaucoup dans cette histoire, assez pour mettre n'importe qui mal à l'aise. Quelques coups de fil et hop ! les journaux se régalent. Disons que le triplement de mes

gains me rendrait moins nerveux, plus serein, comme qui dirait muet comme une tombe.

PK : Faites attention à ne pas creuser la vôtre trop vite. Que les choses soient claires, monsieur Albert, le chantage n'a pas de prise sur moi. Ceux qui s'y sont essayés ne sont plus là pour en témoigner. Vous saisissez ?

FA : Ne m'en voulez pas, monsieur Kourski, j'aurais regretté toute ma vie de ne pas avoir tenté le coup. C'est de bonne guerre. Merci de me mettre en garde, je n'oublierai pas la leçon.

PK : Est-ce que Durman a retrouvé mademoiselle Kightly ?

FA : C'est probable, du moins Bob le pense. Il surveille un petit pavillon de la banlieue de Limoges. Je vais y traîner mes guêtres pour savoir si la poupée crèche bien là. Bob a le nez fin pour les femmes, pour les suivre à la trace je veux dire, car pour le reste...

PK : C'est à quelle adresse ?

FA : Vu de Londres, ça ne vous avancerait à rien. Laissez-moi faire. Pour ce genre de boulot il faut un minimum d'expérience. Vous entrerez en scène quand on y verra plus clair. Je vous rappelle ce soir.

PK : Sans faute, monsieur Albert.

FA : Parole de flic en cavale.

Samedi 2 juin

Grâce à la perspicacité de Benjamin – c'est extraordinaire chez un garçon de cet âge –, nous avons fait un pas de géant. Le cuir qui recouvre le volume a révélé son secret. Nous ne sommes pas au bout de nos peines, certes non, mais nous entrevoyons un chemin possible vers la solution de cette incroyable énigme. Si jamais ce journal est lu un jour, y aura-t-il quelqu'un pour ajouter foi à mes dires ? J'en doute. On me prendra plutôt pour une folle, une des ces stars shootées, dépressives, abonnées aux cliniques helvétiques. Et pourtant je n'écris que la vérité, sans forcer le trait ni en bien ni en mal. Il est clair qu'à la fin de tout ceci, si je suis encore en vie, j'irai prendre quelques jours de repos dans les Alpes, mais pas pour m'enfermer dans une chambre gardée par deux infirmières à l'uniforme immaculé. Non. J'arpenterai les sentiers de ma jeunesse au milieu des edelweiss, avec pour tout remède le spectacle des cimes blanches et le chant des cloches qui tintinnabulent sagement au cou des vaches.

Mais revenons à la sombre réalité. Il est désormais certain que mes poursuivants courent derrière le traité de l'abbé Soumille, et précisément l'exemplaire que j'ai pris par erreur chez monsieur Harding. Mon imagination fertile d'actrice n'a donc rien inventé. J'échappe au ridicule. C'est une piètre consolation en regard des angoisses qui me transissent. Heureusement, aux côtés de Ben et d'Étienne je me sens forte. Le sentiment de vivre une aventure réelle, sans artifice, ni maquillage, ni techniciens, ni scénario écrit à l'avance, reprend vite le dessus. Si je suis sûre d'être traquée, je sais aussi

maintenant pourquoi je le suis. Les caractères finement ciselés dans le cuir nous l'ont appris.

Illisibles au premier coup d'œil, ils se sont laissé tordre par notre entêtement et séduire par notre ingéniosité. Étienne a voulu tout d'abord les réfléchir dans un miroir, mais ils ont rapetissé à devenir invisibles. Ben a suggéré de les observer à la lumière d'une lampe placée de face. Nous avons bien vu des ébauches de lettres. Pourtant, le secours d'une énorme loupe n'a pas été à la hauteur de nos espérances. J'ai émis l'hypothèse que l'ampoule était trop blanche. Étienne l'a remplacée par une bougie dont la lueur jaunâtre nous a donné quelque espoir. Mais si nous étions sur la bonne voie, il s'en fallait encore de beaucoup. Notre petit génie a eu le dernier mot. Le traité étant l'œuvre d'un abbé, il fallait peut-être utiliser un cierge. Enthousiasmé par l'intuition de son petit-fils, François est parti sur-le-champ en quête du précieux sésame. Il n'a pas été long, ayant volé sur son vélo tel un ange cycliste. Il a posé le long bâton de cire sur un chandelier à piques et l'a enflammé avec fébrilité. Après avoir utilisé en vain un briquet vide, il a brûlé trois allumettes avant d'y arriver. *Fiat lux*. La teinte de la flamme et son intensité étaient la mesure exacte du stratagème.

Nous allions enfin savoir.

Échange de mails entre SL et DG

SL : Bonsoir ami. C'est fait.

DG : Bonsoir ami. Quoi donc ?

SL : J'ai effacé BD.

DG : Parfait. Tu n'as pas commis d'impair.

SL : Ça n'a pas été facile. Pour tout dire, la police a déjà trouvé le corps.

DG : Merde ! Tu n'as rien laissé sur les lieux au moins.

SL : J'ai juste accroché ma veste en flanelle sur un râteau je crois. Il en manque un petit morceau, mais il est peut-être tombé en chemin.

DG : Bordel, tu t'y es pris comme un manche. Je n'ai pas embauché de pro pour ne pas éveiller les soupçons et voilà le résultat. Tu n'aurais pas perdu l'étiquette du tailleur par hasard ?

SL : T'inquiète pas. J'ai jeté la veste dans une benne à ordures. Je vais la regretter, elle avait une sacrée coupe. C'est Dixon qui me l'a faite.

DG : Parler chiffons j'en ai rien à branler. Avec tes conneries on va mal finir. Encore heureux que les flics français soient des ânes. Tu es sûr que tu l'as bien eu ? Avec toi j'ai des doutes.

SL : Là je suis catégorique. Même que le canard local l'a annoncé pas plus tard que ce matin.

DG : Tu devrais savoir que les journalistes transigent souvent avec la vérité, surtout dans ce genre d'affaires. Tu ne racontes jamais de salades toi ?

SL : Toujours. C'est pour ça qu'on me paie. Mais pour BD, avec le coup de pelle que je lui ai collé sur la tête, tu ne risques pas de le voir débarquer un jour chez toi pour demander des comptes.

DG : Une pelle. Qu'est-ce que tu es allé chercher ?

SL : Je me suis tapé le gorille dans un cabanon de jardin.

DG : Un cabanon de jardin ? Tu joues à quoi ?

SL : Je te jure. Le cabanon de jardin des voisins de Berthon. C'est de là que BD observait.

DG : Et les putain de voisins ?

SL : Pas de panique, la maison est vide, en vente.

DG : Tu es un grand malade. J'hallucine. Tu crois que 2K ne va pas faire le lien entre ce meurtre et sa situation. Tu penses vraiment qu'elle va mettre ça sur le dos du hasard ? Bon sang !

SL : Comment voulais-tu que je fasse ?

DG : Tu ne pouvais pas attendre. Je t'avais dit que 2K allait bouger. À quoi ça sert de payer un contact, de faire poser un micro, si tu n'écoutes pas ce qu'on te dit ?

SL : Tu ne m'as pas dit d'attendre.

DG : Tu as quel âge ? Il faudrait commencer à réfléchir par toi-même.

SL : Justement, je ne vois pas comment 2K pourrait comprendre quelque chose à cette disparition. Elle ne sait même pas que BD la suivait. Elle ne le connaît pas et elle n'est pas prête de le connaître. Qu'est-ce que tu veux que ça lui foute ?

DG : Fais fonctionner deux secondes ta cervelle rabougrie de remueur de merde. Je vais te dire ce que ça va lui foutre. Ça va lui foutre qu'elle va avoir les jetons et qu'elle sera sur ses gardes.

SL : C'est pas grave, on a le micro.

DG : Oui, sauf qu'un micro cela peut tomber en panne et que là où il est placé il ne sera pas toujours utile.

SL : Le contact pourrait en mettre plus.

DG : Pour augmenter les risques de se griller. On n'est pas dans un film d'espionnage, vois-tu.

SL : Je suis là, je vais suivre la piste.

DG : Je te donne un chaperon, tu es trop nase. Je lance le contact dans le grand bain. Si tu es découvert, j'aurai une solution de rechange. Fais-toi tout petit. Bonsoir ami.

SL : S'il faut effacer encore, je suis partant. Bonsoir ami.

Au premier regard, François a su qu'Ange Athénaïs Pelmont, cette beauté au nom intrigant d'héroïne de roman, allait dynamiter son existence larvaire.

Chez les Mercet tout est réglé, de l'heure immuable des repas au jour des courses ou du grand ménage hebdomadaire, en passant par les départs en congés, destination Royan. L'imprévu n'a pas sa place et le moindre contretemps met Élisabeth dans une humeur noire, plongeant son mari dans l'angoisse. À la décharge du couple, l'état de santé de Benjamin nécessite de la rigueur dans l'organisation matérielle, mais c'est devenu une obsession familiale qu'au fil de l'adolescence les enfants supportent de plus en plus mal. En théorie, l'arrivée d'un kinésithérapeute remplaçant ne devrait rien changer à l'affaire, pas une note de la partition quotidienne, mais c'est sans compter sur la plastique de la nouvelle praticienne.

Tous les désirs refoulés de François, enterrés en lui-même depuis de trop longues années, se réveillent d'un coup, soulevant la dalle de la mortification et de l'abstinence pour le vampiriser tout entier. François a toujours été timide avec le sexe opposé, gauche jusqu'au ridicule, le rouge aux oreilles et le regard mal assuré. La conquête d'Élisabeth, menée cœur battant, l'a allégé l'espace de quelques jours de cette maladresse des sentiments dans laquelle il dort au chaud, à l'abri des élans de la passion qui guettent l'homme le plus tranquille. Avec Ange Athénaïs il retrouve cette éphémère euphorie d'antan. Il se sent troublé, remué et cependant conquérant.

Mais s'il y a vingt ans il était maître de sa vie, il n'est pas un homme libre aujourd'hui. Élisabeth, Ben et Simon ont leur mot à dire, pas directement il est vrai, mais à

travers les décisions plus ou moins folles qu'il prendra en pensant à eux.

Notes d'enquête du lieutenant de police Martin Gros sur l'affaire de la rue Vidocq

- Aucune trace de lutte dans le cabanon : la victime a été frappée par surprise. À demi endormie sur le seau retourné posé au sol ?

- D'après le médecin légiste, mort immédiate. Le coup porté par derrière a brisé les vertèbres cervicales. Le très mauvais état du visage s'explique par le fait que la tête, suite à l'affaissement du corps, est allée plonger dans un sac de chaux vive.

- L'arme du crime est une bêche de jardin en acier suédois. Après utilisation, l'assassin l'a laissé tomber sur le sol, à côté du corps. L'impact à la nuque correspond à la forme de l'outil. La violence du choc a entamé la peau de la victime. Son sang sur le métal. Rechercher un homme fort ? Pas nécessairement, le poids de la bêche, de qualité supérieure, est suffisant pour donner un coup mortel. Un enfant aurait pu faire les mêmes dégâts.

- Décès entre onze heures et minuit. Habitants de la rue tous au lit ou devant la télé.

- La victime devait attendre quelqu'un ou observer quelque chose. Elle était tournée vers la fenêtre du cabanon qui donne sur le pavillon voisin.

- Aucun papier dans ses poches.

- Paquet de cigarettes acheté en Angleterre sur une étagère de la remise. Pour le légiste le macchabée était un fumeur. Le labo doit vérifier si les résidus prélevés dans sa bouche correspondent aux cigarettes en question. Si c'est bon, notre homme pourrait être britannique. À confirmer par l'analyse d'un plombage.

- Aucune empreinte digitale exploitable sur le manche de la bêche. Celles relevées sur la poignée du cabanon

sont trop nombreuses. Beaucoup de visiteurs sont passés par là depuis la mise en vente de la maison. Sans compter les clochards indéliés. Plusieurs mains courantes déposées à ce sujet au commissariat de quartier. Crime de caniveau ?

- Peu probable à mon avis. Pas d'empreintes fraîches sur la bêche dit gants. Qui porte des gants en cette saison ? Meurtre sans aucun doute prémédité.

- Les voisins n'ont rien vu ni rien entendu. Étant donné l'arme choisie, l'heure tardive et la configuration des lieux, le contraire aurait été étonnant. Si seulement les chats parlaient.

- Priorité : identifier le corps. Si c'est un Anglais, faire le tour des hôtels pour voir les clients qui manquent.

Même dans les affaires exceptionnelles ne jamais négliger la routine.

Article paru dans la feuille clandestine *Le Guingouin* du 6 juin 2012

EXPULSION MANQUÉE

La commune d'Isle a été dimanche dernier le théâtre d'une action éclair des Sections spéciales de l'Intérieur (SSI), qui s'est soldée par un échec cuisant et plusieurs violences gratuites.

Depuis quelques semaines, les expulsions d'étrangers contrevenant à la loi sur l'intégration du 15 mai 2011 se multiplient partout en France. Notre région ne fait pas exception à cette vague de coups de filet policiers. Les préfets tentent de respecter scrupuleusement leurs feuilles de route mensuelles et font des chiffres une obsession à la mesure de leur ambition personnelle.

Le gibier de cette belle matinée de juin était une jeune croate de dix-sept ans qui n'a d'autre tort que d'avoir des parents sans papier, réfugiés dans notre accueillante patrie suite à l'actuel conflit balkanique. Se voyant refuser l'asile, monsieur et madame Z ont pris le chemin de la clandestinité, laissant à des âmes charitables le soin de s'occuper de leur fille et de la scolariser. À travers l'arrestation de cette adolescente, les autorités françaises visent les parents qu'elles ne peuvent atteindre, faisant de l'amour familial un glaive contre les démunis. Qu'importe aux yeux des sans cœur que des êtres humains risquent leur vie en retournant dans un pays qui n'est plus tout à fait le leur et où se déchaîne une violence à laquelle la France n'est pas étrangère, loin s'en faut. Devons-nous rappeler que notre industrie militaire fournit des armes à tous les belligérants et que certains de nos gradés

monnaient leur sinistre expertise dans tous les états-majors... sans aucune distinction de nationalité ?

Il y a encore parmi nous des hommes et des femmes qui refusent de courber l'échine sous le joug de la barbarie, qui ont la clairvoyance de penser que l'histoire condamnera les expulseurs. Laisser faire sans rien dire, c'est se rendre complice, et les « on ne savait pas » ne tromperont personne.

La famille qui hébergeait la jeune Croate a résisté aux SSI, refusant d'ouvrir la porte et poussant les clones en noir, suréquipés et pourtant dépourvus de l'essentiel, à user de la force pour entrer dans la maison. Cet obstacle dérisoire d'un refus, ce temps gagné contre la brutalité ont permis à la réfugiée de s'envoler et d'échapper à l'internement, prélude à une reconduite à la frontière. Comme tant d'autres ces citoyens du monde seront inquiétés par une administration revancharde qui les spoliera au moyen de quelques lourdes amendes. Ils n'en conserveront pas moins l'esprit libre et le cœur léger.

Qui sont les vrais étrangers ? Ces frères et sœurs en humanité qui fuient les horreurs d'une guerre en partie financée par nos impôts ? Ou plutôt ces politicards corrompus, ces grands patrons et administrateurs de sociétés pourvoyeuses de mort, ces fonctionnaires carriéristes et ces Français qui se taisent ?

Dimanche 3 juin

Un événement vient de se produire qui rajoute à la confusion dans laquelle nous nageons depuis mon arrivée en terre limousine. Nous avançons d'un côté et nous reculons de l'autre. Nous allons bientôt partir pour la côte atlantique sur la piste tracée par la couverture enchantée du traité. Étienne s'est attelé aux préparatifs matériels, Benjamin a eu la lourde tâche de convaincre ses parents de le laisser goûter quelques jours au grand air avec son fada de grand-père. Moi, j'ai dormi pour récupérer de la fatigue et de la tension accumulées. Le vieux break d'Étienne peut emmener, outre le conducteur, trois passagers et le fauteuil de Benjamin. Nous ne formons qu'un trio, mais il devait être écrit que nous constituerions un quatuor.

En fin d'après-midi, alors que je sortais tout juste d'un sommeil exempt de rêves, de cauchemars aussi, le jeune garçon est rentré à la maison avec des airs de conspirateur, tirant par la main une belle et longiligne adolescente au regard absent.

« Adrijana vient avec nous. »

Ce sont les mots que Benjamin, prêt à balayer toutes les objections de son grand-père, a presque criés à nos oreilles. Mais Étienne a juste acquiescé, au grand étonnement de son petits-fils qui n'a pas cherché à approfondir, trop heureux de cet accord obtenu sans combat.

« Ton père m'a tout expliqué. Il savait que vos voisins cachaient Adrijana. Tes parents étaient la roue de secours en cas de pépin. Notre départ tombe à pic. »

Voilà, la voiture est complète. On pourrait encore loger un chat, mais Étienne a horreur des poils.

Dommmage, un ronronnement me rassurerait. Je vais devoir me contenter du moteur. C'est plus froid. Adrijana n'est pas un cadeau : elle va attirer la police française comme le miel tente les ours. Au fait, ça mange vraiment du miel les ours ? La vie n'a pas gâté cette petite. Benjamin la dévore des yeux avec tant de gourmandise que c'est un miracle si son adorable visage est encore intact. Étienne peut préparer ses pinceaux, il a un sacré modèle sous la main. Je ne vais pas être égoïste quand le destin m'offre un rôle de Cupidon. C'est quand même fou de se dire qu'une mine anti-personnelle est plus libre de circuler sur notre planète et de se poser où bon lui semble qu'une jeune fille de dix-sept ans, née pour la paix et l'amour. Demande-t-on seulement ses papiers d'identité à une mine ? Au diable sa nationalité pourvu qu'elle fauche des innocents ! Il y a deux ans, j'ai tourné un Ken Loach. C'était enthousiasmant, revigorant. Là, c'est mille fois mieux, c'est la vraie vie, l'action pour de bon, celle qui va laisser son sillon dans mon âme et faire de moi une sœur de ce lys des Balkans qu'on veut piétiner.

Cap à l'ouest ! capitaine Berthon.

Les événements s'enchaînent dans la vie de François Mercet à une vitesse folle. C'est comme si le temps avait brusquement poussé l'accélérateur à fond. Le sentiment est grisant, mais pour un hippopotame pataud comme notre chercheur, dont l'esprit se plaît plus à vagabonder parmi les équations que le corps n'aime à être tiré hors de son fauteuil, l'inquiétude domine toujours. L'apparition d'Ange Athénaïs, le passage d'Adrijana et maintenant la réception de cette lettre de Paul, qui s'étale devant lui sur le bureau après avoir délivré son message délirant, sont autant d'interrogations troublantes, excitantes et stressantes tout à la fois.

François ôte ses lunettes qu'il pose à côté de la feuille couverte de pattes de mouche tremblées. Il se frotte les yeux du plat des doigts, en de courts mouvements circulaires qui finissent sur les ailes du nez. De longues secondes il profite de ce moment rare de détente, avant d'affronter la réalité à laquelle il ne veut pas échapper, devrait-elle casser le fragile et feint équilibre de sa vie. Paul est un ami, et François sait qu'au long d'une existence bien remplie on n'en compte guère plus que les doigts d'une seule main. Il l'a connu il y a dix ans quand il est arrivé au collège d'Élisabeth, de retour au pays après la disparition de sa femme dans une course au-dessus de Chamonix. Marie avait les yeux bleu glacier tournés vers les sommets enneigés, à la recherche d'une satisfaction impossible qui lui faisait sans cesse repousser les limites. François voit en la montagne une déesse colérique qu'il ne faut pas offenser, et les chaussures de marche lui donnent vite des ampoules aux pieds, alors les piolets et les crampons... D'après Paul, Marie était une championne hors pair. François le croit sur parole. Comme il le croit

quand il lui écrit qu'il aime Élisabeth depuis leur première rencontre, qu'elle l'aime aussi, et que depuis trois ans ils ne résistent plus à cette passion. Comme il le croit encore quand il lui dit qu'au collège et dans leur entourage commun c'est un secret de polichinelle. François serait soulagé si Simon et Benjamin le savaient déjà. Il n'est pas abasourdi autant qu'il devrait l'être, car l'idée de cet amour adultère lui a déjà traversé l'esprit.

Esprit qui vogue à présent, au gré d'une houle légère, vers une île paradisiaque au nom plein de promesses : Ange Athénaïs.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Le dernier coup de téléphone de Frank Albert m'avait décidé à attendre une journée pour passer à l'action. Le problème, c'est que cet imbécile ne m'a jamais rappelé, me faisant perdre des minutes précieuses. Je n'ai su que plus tard les raisons de son silence. Je reconnais volontiers qu'il n'y en a pas de meilleures.

Je tournais en rond dans ma chambre, en soupirant en direction du combiné spartiate posé sur la table de nuit, et en surveillant de temps en temps le couloir à travers l'œilleton de ma porte. Je dois à cette nervosité, à la chance également, d'avoir vu Robert Durman regagner ses pénates sur la pointe des pieds. Il avait enlevé ses chaussures qu'il tenait à la main et portait son imperméable replié sur le bras. Je savais ces précautions inutiles puisque Frank Albert n'était pas à l'hôtel, mais je frémissais à l'idée qu'elles auraient pu, bien que ne m'étant pas réservées, me tromper et peut-être me mettre définitivement à distance. Bob était de retour et il ne fallait plus le lâcher. Je devais réfléchir sans surseoir, or l'excitation me brouillait un peu la cervelle. Heureusement les professeurs qui ont forgé mon intelligence, à partir d'un noble matériau il est vrai, y ont construit des réflexes précieux propres à me sortir de toutes les situations, même sous le coup d'une émotion forte. Il ne m'a fallu que quelques secondes pour me demander comment ce filou de privé avait pu quitter l'hôtel sans passer devant son cerbère policier, sans éveiller les sens intéressés de l'ami corrompu. Il ne m'en a pas fallu plus pour répondre à la question : Durman était descendu par la fenêtre, tout simplement.

J'ai rassemblé mes affaires en quatrième vitesse et je suis allé régler ma note à la réception, au grand étonnement du patron qui ne s'en remettait pas de voir un si bon client, gros consommateur de vodka, quitter son établissement à dix heures du soir. Pour le faire taire et ne pas ameuter tout l'hôtel, j'ai dû fourrer quelques billets de cinquante euros dans la poche de son tablier taché, laissant entendre que c'était à titre de dédommagement. Je me serais bien dispensé de le voir m'accompagner jusqu'au perron. Il me poursuivait de ses courbettes ridicules, me donnant de sonores « Votre Altesse », « Mon bon Prince », « Votre éminente Grâce ». Il devait se gaver de romans historiques. Une chose est sûre, c'est qu'il était fin saoul. J'ai fini par m'en débarrasser, non sans subir un baisemain baveux qui aurait fait fuir la dernière des putains. Par chance, Durman, tout à ses acrobaties, n'avait rien entendu. Il tournait, l'air bonhomme, le coin de la rue. Une minute de plus à endurer les pitreries de ce rustaud d'hôtelier et je le perdais.

La peste soit des Limousins !

Morceaux choisis de *Pavel Kourski, un destin romanesque*, essai biographique d'Anna Mitchell

J'ai gardé le meilleur des amours du beau Pavel pour la fin. Ce que je vais révéler ici est le fruit de recherches minutieuses, le nectar du biographe. L'exploration des jardins secrets d'autrui, que nul enquêteur n'a menée avant vous, est une aventure intellectuelle gratifiante. Pour le plaisir que donne l'écriture, les lignes qui vont suivre valent toutes celles qui les précèdent.

J'ai découvert une femme essentielle dans la vie de Kourski, pas une qui passe sans laisser de marques, empreintes de baisers ou cicatrices, pas une que les hommes de caractère consomment comme un alcool fort, pas une qui plaît mais ne hante pas. La femme. Celle d'ailleurs que Pavel Kourski appelait « ma femme » avec les rares personnes qui connaissaient la nature des rapports qui la liaient au magnat russe. Je devrais plutôt dire qui attachaient Kourski à cette femelle. Vous êtes choqués ? Ce qualificatif donne une idée juste de cette créature, de son côté animal, sensuel, propre à charmer l'imagination slave de Pavel. Le nom de cette ensorceleuse a résisté à toutes mes investigations. Je peux seulement affirmer qu'il s'agissait d'une française, ou du moins qu'elle se faisait passer pour telle. Sa beauté est devenue une légende que sa rupture avec Kourski a amplifiée dans des proportions épiques. Les témoins encore en vie que j'ai pu interroger soutiennent unanimement que c'est la jalousie obsessionnelle de Kourski, sa volonté de tenir son trésor caché aux yeux du monde, qui ont poussé la colombe à fuir le nid. Toujours est-il que cette perte irréparable a pesé sur la destinée du jeune homme abandonné, même si son culte du football

a pu un temps le détourner de son chagrin amoureux.
Hélas pour Pavel, le souvenir de la peau de sa déesse l'a
emporté sur le contact rugueux du cuir des ballons.

Et il a tout abandonné pour poursuivre sa chimère,
femme et démon.

Notes d'enquête du lieutenant de police Martin Gros sur l'affaire de la rue Vidocq

- Ça se complique. Une bagarre finalement. Le macchabée a eu la mâchoire et le nez amochés par un coup de poing.

- Confirmation du labo : plombage réalisé en Angleterre, la colle utilisée ne se trouve que là-bas. Donc 99 chances sur 100 que la victime soit anglaise.

- Ces dernières 48 heures, deux citoyens britanniques ont quitté leur hôtel sans payer la note. Coïncidence étrange, même établissement. La victime et l'assassin sous le même toit ? Pourquoi pas ? Enregistrés sous les noms de Rick et Marlowe. Les Anglais ont de l'humour.

- J'ai fouillé les chambres. L'une nickel et des papiers d'identité dans la table de nuit. Ceux de la victime apparemment, taille similaire. Pour le visage, difficile à dire vu l'état du cadavre. Le légiste tranchera. Notre Rick s'appelle Frank Albert. Bordel dans l'autre et rien. Enfin rien dans la table de nuit. Un petit papier plié en quatre juste derrière un pied du lit qui a failli m'échapper. Une carte de l'hôtel sur laquelle sont collées des lettres découpées dans un journal : « Bob Durman, don't forget what you owe to me. » Un créancier qu'on supprime ? Marlowe, c'est Bob Durman.

- La police anglaise a répondu à mes questions de mauvaise grâce. Les rosbifs sont chiants. Durman est un détective privé de Londres, ancien flic, ex-collègue d'Albert. Réglo jusque-là. Albert est toujours dans la maison. Disparu de la capitale il y a quelques jours, sans laisser d'adresse. Abandon de poste. Ça sent les gros sous et la magouille à plein nez. Dix contre un qu'on m'enlève

l'enquête demain pour la confier à un complet veston de *Scotland Yard*.

- Je continue en dilettante, rien d'autre sur le grill.

- Ne jamais oublier que les apparences sont trompeuses. Un meurtrier qui loge en face de sa future proie et l'achève dans un cabanon de jardin, c'est un peu gros. Faut voir.

Mardi 5 juin

J'ai peur, une peur atroce qui me noue le ventre. Je me sens prise au piège. Je ne veux pas mourir ici, loin de Londres, sans avoir revu ma mère et ma sœur. Étienne a tenté de me rassurer, mais rien n'y fait. La coïncidence est trop troublante pour en être une finalement.

Hier matin des sirènes ont retenti dans la rue. Des voitures de police puis une ambulance ont déboulé. J'ai éprouvé une douleur subite dans la poitrine, qui s'est calmée pour me laisser une oppression tenace. J'ai le sentiment que ma trachée s'est rétrécie, et je dois prendre de grandes inspirations pour gonfler mes poumons de l'air qui leur manque. J'ai d'abord cru que ce ballet de véhicules et d'uniformes était pour moi, puis j'ai pensé à Adrijana. Fausses frayeurs qui se sont effacées aussi vite qu'elles s'étaient inscrites sur la prunelle de mes yeux, pour céder la place à cette peur insondable qui ne me quitte plus. Ces gyrophares lancinants, ces hommes affairés sortis de nulle part n'étaient là ni pour moi ni pour la jeune réfugiée. Ils étaient là pour un homme, un homme mort qui gisait dans le cabanon de jardin du pavillon d'à côté.

Dans la matinée un enquêteur est venu interroger Étienne. Le tintement de la sonnette m'a glacée. Il est reparti sans rien apprendre et sans rien découvrir. Étienne a décidé de repousser le départ pour ne pas éveiller les soupçons de la police. C'est prudent, mais j'ai l'impression d'être une souris entre les pattes d'un chat dans cette maison qui pour moi n'est plus sûre. Comment puis-je espérer que ce cadavre n'ait rien à voir avec mes poursuivants ? Hier encore j'aurais pu me voiler la face, me bercer d'illusions trompeuses. Le journal

d'aujourd'hui m'a ôté mes derniers doutes. Je lis clairement entre les lignes qu'il s'agit d'un meurtre très... particulier. C'est certain, mes ennemis m'envoient un signe. Ils sont prêts à tout pour récupérer le traité. L'ambition humaine est sans limites, elle balaie s'il le faut la morale du commun des mortels, d'un coup de pioche ou d'un tir dans la nuque. J'ai peur mais je ne céderai pas à la force brute, à la violence crue.

Mon humanité est à ce prix.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Pourquoi suis-je resté dans le cabanon une grande partie de la journée alors que je tenais ma preuve ? Pour apercevoir Katerine sans doute. Et pour me faire à l'idée que j'allais envoyer chier Pavel Kourski, qu'il pourrait toujours faire le pied de grue devant son téléphone. Je m'imaginais en chevalier servant de la belle, pas un Galaad certes, mais plutôt un sire Gauvain habitué aux excès de la table et du combat, un homme en armure de feu plus qu'un soldat de l'idéal. Je ne pouvais pas laisser cette jeune femme à la merci de ceux qui n'avaient pas hésité à supprimer le malheureux garçon de la gare Saint-Pancras.

C'est ce qui m'a fait penser au petit gars qui tenait mon rôle à l'hôtel. Je devais vérifier si on ne lui avait pas cherché des poux dans la tête, et je commençais à regretter de lui avoir confié, sans l'en avertir, une mission qui pouvait s'avérer périlleuse. J'ai quitté ma planque à regret pour regagner Limoges, relever ma doublure et solder mon compte. J'étais décidé à sonner ensuite à la porte de Berthon pour mettre mes quelques talents au service de miss Kighly, en lui expliquant le pourquoi du comment de ma présence et de ma décision. Au point où elle devait en être le choc ne serait pas trop grand, et un renfort de poids lui semblerait acceptable. Mais pourrait-elle me faire confiance ? Dans ce type de situation les gens voient le mal partout. Ils s'isolent au lieu de s'appuyer sur ceux qui veulent les aider. Même en prenant mon air le plus affable, je n'étais pas certain de convaincre. Je devais m'en remettre aux mystères de la sympathie. La mienne lui était tout acquise ; pour la

sienne je n'avais qu'à toucher du bois. C'est ce que j'ai fait en ouvrant la porte du cabanon.

La nuit tombait déjà. J'avais dû m'endormir ! Pourtant, ce n'était que le fil de mes pensées qui m'avait conduit dans un voyage au long cours. Mon estomac ne criait même pas famine. J'étais bien atteint. En quittant le jardin j'ai retrouvé mes réflexes professionnels. Mes yeux désembués ont remarqué un frémissement léger des thuyas. Le vent était nul. Je me suis glissé dans la rue en gardant un œil dans le dos. N'essayez pas, vous risqueriez le torticolis. J'ai entraperçu la silhouette de Frank Albert, mon vieux poteau, qui disparaissait par la porte entrebâillée de la remise. C'était l'occasion rêvée de lui faire payer l'addition. Je suis revenu sur mes pas en silence pour lui toucher deux mots avec mes gros poings serrés. Frankie n'a pas eu le temps d'être surpris. Je lui ai décoché un direct du gauche en pleine poire, puis un crochet du droit sur les maxillaires qui l'ont mis sur le cul. Des pots de fleurs vides et deux ou trois outils mal rangés ont accompagné sa chute. Il avait l'air très con. J'ai posé sans aménité mon pied sur son ventre, pour le plaquer au sol et discuter gentiment. En mémoire de ce cochon, qui m'a toujours manqué un peu, je vais rapporter tel quel ce que nous nous sommes susurré à l'oreille dans ce petit pavillon champêtre, terrain idéal d'une idylle entre un privé rancunier et un flic sans vergogne.

Debout, blog de Benjamin Mercet

Je veille sur toi. Dimanche 3 juin 2012, 23h26

L'impossible s'est produit, aujourd'hui. L'inimaginable l'impensable, l'improbable. Comme cela, sur un claquement de doigts ou de porte plutôt.

J'ai vu ces brutes des SSI intervenir en face de chez moi. Ils cherchaient Adrijana. Vraiment impressionnants ces action men cagoulés de noir, aussi laids que leurs chiens d'assaut. Aux yeux des couillons drogués aux séries américaines, leurs 4X4 sombres aux vitres fumées ont un petit air de FBI qui en jette. Pour moi, ce ne sont que des gros porcs qui cachent leur groin sous un masque. Les parents de Théo n'ont pas ouvert la porte de la maison. Les super méchants l'ont enfoncée à la masse en fer, comme dans un film hollywoodien. Ils se sont dispersés dans les pièces sans se soucier de souiller les sols avec leurs souliers sales, ouvrant tous les placards, fouillant sous tous les meubles et dans tous les recoins.

Ils n'étaient pas encore ressortis, bredouilles comme de bien entendu, que Robin frappait à la porte-fenêtre du bureau de papa, côté jardin. Chez lui à la première alerte, il s'était carapaté par le portillon du fond du terrain, Adrijana sur ses talons. Ils avaient fait ensuite un large détour pour entrer chez nous par derrière, tout cela au pas de course. Je l'envie c'est vrai. Ce n'est pas moi qui pourrais échapper ainsi au vilain loup des contes pour enfants. Je connais mes limites. Je n'ai pour moi que la ruse, et c'est souvent insuffisant. Après tout, l'essentiel c'est qu'ils aient réussi.

Adrijana était là, délicatement posée dans un fauteuil de mon père, sans peur apparente, comme si elle l'avait

définitivement serrée dans un repli de son âme. J'aurais eu des jambes que je n'aurais pas su quoi en faire tellement l'émotion me submergeait. Elle est encore plus belle, plus désirable, plus parfaite... de près. Elle a dû me prendre pour un idiot, car je n'ai pas pu prononcer un seul mot, même pas une formule de bienvenue ou un encouragement convenu dont les adultes sont si friands pour conjurer le silence. Papa ne paraissait pas le moins du monde étonné d'accueillir une jeune Croate chassée par la police. Incroyable ! moi qui l'imaginait totalement étranger à la marche du monde, à la politique et tutti quanti, je le découvre impliqué dans un réseau de résistance à la loi sur l'intégration. Chapeau papa, tu caches bien ton jeu et je suis fier de toi.

Ce soir, Adrijana dort chez grand-père, et elle partira avec nous en Vendée. Ça c'est une grande nouvelle ! Mon père a peur que certains voisins remarquent quelque chose et qu'ils ne tiennent pas leur langue, par indiscrétion ou par jalousie. Moi, il va falloir que je retrouve la mienne si je ne veux pas qu'Adrijana me catalogue dans les handicapés du bocal.

Article hors ligne pour d'évidentes raisons de sécurité.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Moi : Merde ! Frankie ? Je ne t'avais pas reconnu. Qu'est-ce que tu fais là bon sang ?

Frankie : Tu as la main leste, Bob. Et toi qu'est-ce que tu trafiques ici ?

Moi : Les questions, c'est moi qui les pose.

Frankie : Je vais tout t'expliquer, je te jure. Mais laisse-moi reprendre mes esprits.

Moi : Au contraire, raconte-moi tout sans réfléchir, cela t'évitera de me servir des salades. Et tes beaux serments tu te les carres bien profond où tu sais.

Frankie : Ne sois pas trop dur avec un vieux copain, Bob. Tu m'as déjà cassé la mâchoire, je ne rigole pas. Regarde.

Moi : Tu accouches ou tu veux une autre trempe ? Je me suis retenu tout à l'heure. Là, je lâcherai mes coups, si tu vois ce que je veux dire.

Frankie : Ne t'agace pas, s'il te plaît. Tu as des raisons d'être en rogne, mais pas contre moi, je t'assure.

Moi : Voyons ça. Tu m'intéresses.

Frankie : C'est Kourski.

Moi : Développe.

Frankie : Il n'avait plus confiance en toi. Tu l'énervais avec ton silence radio. Il m'a contacté. Je lui ai dit de ne pas s'en faire, que c'était ta manière de bosser, mais il n'a rien voulu entendre.

Moi : Et alors ?

Frankie : Alors il m'a engagé pour te suivre.

Moi : Et en ami fidèle tu as accepté.

Frankie : Ne plaisante pas avec ça. Je lui ai fait comprendre que je ne pouvais pas le faire, mais il m'a menacé à demi-mot. C'est un homme très puissant.

Moi : Frankie, sois sérieux. Tu veux me faire gober, à moi Robert Durman, que tu te mets en congé de la police pour quelques mots ambigus d'un homme d'affaires un peu louche ? Arrête.

Frankie : Je vieillis comme tout le monde, tu sais.

Moi : Et tu as pensé de quoi tu allais vivre ? Ils ne vont pas te verser de retraite à Londres.

Frankie : J'ai quelques économies.

Moi : Kourski te paie combien ?

Frankie : Une paille. Je vais juste rentrer dans mes frais. Il est en position de force. Tu comprends ?

Moi : Allez combien ?

Frankie : Trois fois rien, je te jure.

Moi : Non Frankie, pas de serments. J'ai horreur de me répéter. Sois gentil. Entre bons amis ces choses-là se disent, hein ?

Frankie : Cinquante mille.

Moi : C'est dégueulasse Frankie. Je pensais que mon amitié valait plus que ça. Pour cinquante mille malheureuses livres, tu y as renoncé. Alors que tu allais toucher un million si je retrouvais Katerine Kightly !

Frankie : Ça tient toujours ?

Moi : À ton avis ?

Frankie : Non, bien sûr.

Moi : En revanche si tu me fous la paix et que tu rentres sagement à Londres, ta mère pourra encore te reconnaître, tu me suis ? Pour les cinq cent mille livres, je sais que tu es fâché avec les zéros, tu te feras une raison.

Frankie : Je savais que j'aurais dû refuser. L'argent c'est plus fort que moi, je n'en ai jamais eu dans la vie. Tout ce fric à portée de main, en un coup...

Moi : Il n'y pas que l'oseille Frankie. Il faut être réglo avec les potes. Ça s'appelle un principe et ça nourrit son homme.

Frankie : Je suis désolé Bob.

Moi : Moins que moi, Frankie. Évite de me croiser à l'avenir, la confiance entre nous c'est mort. Bonne chance.

J'ai ôté mon pied de l'estomac de Frank Albert et j'ai regardé cette fripouille droit dans les yeux une quinzaine de secondes. J'ai lu dans son regard un réel regret. Était-ce celui d'avoir perdu un ami ? Ou d'être passé à deux doigts d'un gros paquet de thunes ? Je ne l'ai jamais su. J'ai quitté le cabanon en espérant ne plus revoir cette face de carême. Mon vœu a été vite exaucé.

Échange de mails entre SL et DG

DG : Bonsoir ami. Quoi de neuf ?

SL : Bonsoir ami. Les oiseaux vont bientôt s'envoler.

EB a chargé le break.

DG : Je sais.

SL : Comment tu sais ?

DG : Le micro.

SL : Putain de micro. Je sers à quoi moi si tu sais déjà tout ?

DG : Pas à grand-chose en effet, sauf à accumuler les bourdes.

SL : Tu es dur là. J'ai montré de quoi je suis capable. Tu oublies Durman.

DG : Pas de nom bordel ! Parlons-en justement. Il est vivant.

SL : Ne te fous pas de ma gueule, sale pédé.

DG : Pédé toi-même. Il est vivant.

SL : Je l'ai vu raide mort devant moi.

DG : Non, tu en as vu un autre que tu as pris pour BD, tellement tu avais envie d'y croire.

SL : C'est dément.

DG : Non, mais c'est très con.

SL : Comment tu peux en être sûr ? Et comment tu le sais d'abord ? Ce n'est pas le micro cette fois.

DG : Je le sais, point barre. Autre chose : le morceau de ta veste, c'est ce petit couillon d'handicapé qui l'a ramassé devant chez EB. Ça l'a intrigué, va savoir pourquoi avec ses ramollis de la moelle épinière, alors il l'a montré à son grand-père et à 2K. Elle a reconnu le motif du blazer que tu portais chez EH, le jour où tu l'as laissé filer.

SL : On était deux je te rappelle.

DG : Tu aurais pu changer de vêtements au moins ! Après le coup de la perruque, c'est le bouquet. Maintenant, crois-moi, elle sait à quoi s'en tenir sur le cadavre d'à côté. Ils vont se méfier. On ne va pas pouvoir récupérer le traité tout de suite. Il va falloir les suivre en Vendée.

SL : Chouette ! je vais me faire bronzer un peu dans le sable chaud.

DG : Tu es un abruti de première. Tu restes à Limoges au cas où ils y laisseraient le traité. Après leur départ, tu fouilles la maison et tu rentres à Londres. Ne m'objecte rien. Le contact te remplace.

SL : Tu as envie d'enfiler cette pétasse, c'est ça ? Tu la sautes déjà ? Je suis dans le vrai, hein ?

DG : Tu délirés.

SL : Tu peux pas me faire ça, c'est du sérieux nous. Je te coulerai si tu me trompes.

DG : Calme-toi. Quand tout sera fini, on ira festoyer sur une île, rien que toi et moi. On n'aura plus à s'en faire, l'or nous coulera des doigts.

SL : J'aime quand tu me parles comme ça.

DG : Fais ce que je t'ai dit.

SL : J'ai compris. Tes désirs sont des ordres mon grand.

DG : Rien n'est perdu heureusement. Si tu m'obéis à la lettre tout ira bien. Bonsoir ami.

Article paru dans le quotidien *Le Courrier du Limousin* du 7 juin 2012

ISLE SOMBRE DANS LA PSYCHOSE

Alors qu'on ne sait encore presque rien sur le cadavre de la rue Vidocq, Isle est pour la deuxième fois en quelques jours le théâtre d'une mort mystérieuse. La camarade a frappé quasiment au même endroit, ce qui laisse entrevoir un lien entre les deux affaires.

C'est le pavillon voisin qui a été touché dans la soirée d'hier. Le feu a pris un peu après 17 heures, ravageant la construction en une quinzaine de minutes. Les pompiers, arrivés sur place très rapidement, ont eu un problème technique qui les a empêchés de circonscrire le sinistre comme ils l'auraient souhaité.

L'occupant de la maison était heureusement absent, venant juste de partir en voyage. Malgré tout, des restes humains calcinés ont été trouvés dans le brasier. Il pourrait s'agir d'un voleur qui aurait été à l'origine d'un incendie accidentel. La police semble avoir trouvé des traces d'effraction, mais refuse de confirmer vu les circonstances de l'enquête qui rendent les investigations très complexes. Reste qu'il y a un nouveau cadavre difficilement identifiable, mais cadavre quand même.

Le maire a dénoncé une tentative ignoble de déstabilisation, sans citer ses adversaires politiques. Il a laissé entendre qu'un corbeau aurait annoncé des jours néfastes pour la commune. Le climat de la campagne, bien morose déjà pour rester poli, ne risque pas de s'améliorer. Une chose est sûre, les habitants du quartier ont peur aujourd'hui. Qui aimerait être à leur place ? Ni vous ni moi. Le préfet tiendra demain une réunion de

travail destinée à calmer les esprits des magistrats islois et de leurs concitoyens. Si par malheur la mauvaise série ne s'arrête pas là, la police et la justice doivent néanmoins pouvoir travailler dans la sérénité, sans subir les entraves d'une panique irrationnelle et des coups perdus du combat électoral.

Enregistrement BM du 6 juin 2012 (extraits)

X : Purée ! ça existe encore des modèles comme ça ?

Y : La preuve, mon coco.

X : Est-ce qu'on a seulement les pièces ?

Y : Ça c'est moins sûr. Pourquoi s'emmerder, y a qu'à regarder dans le foutoir du fond. Y a peut-être le même qui traîne. On prendra dessus.

X : Ce serait une sacrée chance.

Y : Sinon on appellera Marcel. Il arrivera toujours à nous dépanner.

X : En se débrouillant bien, on leur fera payer le prix du neuf sur la récup. Qu'est-ce que t'en dis ?

Y : C'est pas très joli de rouler un petit handicapé.

X : Un paraplégique ça roule, c'est normal.

Y : Arrête, tu vas me faire pisser, t'es bien con. Va plutôt voir si tu trouves ton bonheur.

X : Vas-y toi-même. T'as glandé toute la journée.

Y : Normal, c'est moi le chef.

X : Mon cul oui.

Y : Bouge-le ton cul.

X : T'oublieras pas de m'augmenter à la fin de l'année.

Y : Comptes-y. Alors ?

X : J'ai trouvé. On a le modèle postérieur, mais les pièces qu'il nous faut n'ont pas changé. Une veine !

Y : De cocu.

X : Parle pour toi.

Y : Comment ça ? T'as des trucs à dire sur ma femme ?

X : Je plaisante, c'est bon.

Y : J'aime pas qu'on rigole sur ma femme.

X : Tant qu'on fait que rigoler. Je dis pas que...

Y : Quoi ?

X : Rien, rien. On la fait cette réparation ?

Y : Débrouille-toi tout seul. T'es pas le roi de la mécanique ?

X : Le patron va finir par te choper. C'est pas l'envie qui me manque de lui dire que tu fous rien.

Y : C'est ça, va chialer sur son bas de pantalon.

X : Je suis pas une balance. Il ouvrira bien les yeux tout seul. File-moi la caisse à outils au moins.

Y : Elle est où ?

X : Sous ton cul ducon. T'es assis dessus.

Y : Va pas trop vite surtout. Faut qu'on le garde quelques jours ce fauteuil. Comme ça l'affreux nous donnera moins de boulot.

X : Pourquoi t'es là si tu veux rien foutre ?

Y : Je suis comme tout le monde, j'ai besoin de fric. Ça pousse pas dans la rue, imbécile.

X : Si t'es si malin, t'as qu'à en piquer.

Y : J'ai pas envie de me fatiguer moi. Laisse tomber le fauteuil et sors les cartes.

Mercredi 6 juin

Nous partons demain matin avant le lever du jour. Tant mieux. J'étouffe. Les choses se sont un peu calmées autour de la maison, mais les menaces rôdent. Du moins je les imagine toutes proches, aux aguets derrière les volets clos. Ben a cassé son fauteuil. Je ne sais pas si c'est un mauvais présage. Du coup, je ne l'ai pas vu de la journée. Se pourrait-il qu'il me manque déjà comme un frère ? Nous nous connaissons à peine ! J'en ai profité pour rassembler mes idées et faire seule le point sur l'énigme du traité.

Qu'avons-nous découvert ? Beaucoup et peu à la fois. Nous avons lu les caractères gravés sur l'envers du cuir, assemblage de lettres et de chiffres encore incompréhensible, texte codé dont le sens nous échappe, même si certaines suites de signes se répètent. C'est un fragment du puzzle, il nous manque encore des pièces. Un mot nous a malgré tout redonné espoir : Moricq. Il a éveillé une vague réminiscence chez Étienne. Benjamin a fouillé sur Internet et a trouvé dans le sud de la Vendée un Moricq, un Port de Moricq et une tour de Moricq. C'est là-bas que nous allons. Pourquoi ? Parce que si Moricq échappe au code, c'est que sa présence est capitale. C'est un indice laissé par l'auteur du texte. Peut-être est-ce le seul mot faisant sens, le reste étant l'écrin qui le conserve ou un attrape-nigaud.

Dans son enfance, Étienne a passé des vacances dans la région. Il se souvient d'avoir visité un château médiéval et cette tour dressée, inutile, près d'un petit fleuve qui serpente jusqu'à l'océan, au milieu des prés à vaches fendus par des canaux. Ce paysage est resté imprimé sur la rétine du peintre. Un port ? Cette aventure nous

entraînerait-elle vers des contrées outre-mer ? Une tour ? Allons-nous découvrir un trésor protégé des curiosités cupides par d'épais murs de pierres ? Quelle piraterie va nous envelopper de ses embruns aux notes salées ? Et quel est ce vent de liberté qui souffle soudain dans mes cheveux dénoués ? Retour sur terre. Le port de Moricq n'en est plus un, la mer s'est retirée il y a plusieurs siècles. La tour ne défend plus rien, elle a été abandonnée après avoir servi de grenier à blé. Le trésor ? Certains en parlent, mais il ressemble plutôt à une farce d'écoliers.

La connaissance est le tombeau du rêve.

Debout, blog de Benjamin Mercet

Arrêt aux stands. Mardi 5 juin 2012, 21h34

Cassé. Mon compagnon de misère a rendu l'âme. Enfin presque. Je roulais à fond la caisse sur un trottoir quand une de mes roues s'est détachée pour aller finir sa course sur la chaussée. Une voiture est passée dessus, ce n'était pas beau à voir. Stoppé net, je me suis renversé sur le côté. J'ai soudain compris ce que peut éprouver un insecte tourné sur le dos ou une tortue ventre en l'air. Après des efforts inutiles, j'ai renoncé à me remettre d'aplomb. De toute façon, cela ne m'aurait guère avancé. Vous avez déjà essayé de vous propulser sur une seule roue ! J'ai attendu qu'un automobiliste charitable s'arrête pour me porter secours. Eh bien, j'ai attendu longtemps. Certains passaient sans me voir, d'autres ralentissaient, me regardaient l'air ahuri et accéléraient de plus belle. J'en ai vu un rigoler franchement. Elle est jolie l'espèce humaine. Ne vous marrez pas, celui qui m'a sauvé est un sourd-muet. Il a garé son véhicule juste à côté de moi et il en est descendu en faisant de grands gestes que j'ai d'abord pris pour de l'énervement. Son silence obstiné et le ballet de ses doigts m'ont mis la puce à l'oreille. J'ai essayé de lui expliquer comment me relever, mais ce n'était guère évident sans la béquille de la parole. Heureusement il lisait sur les lèvres. Après une ou deux minutes d'effort, j'ai retrouvé une position plus convenable. C'est que c'est gros ces engins-là, car ce n'est pas moi qui pèse bien lourd. Mes parents me répètent assez qu'il faut que je me nourrisse, et pas seulement de lectures. Je n'ai pas un gros coup de fourchette, je n'ai qu'une moitié de corps à alimenter. Je dirai à papa

d'envoyer quelques bouteilles à mon dépanneur sans voix. Ce n'est pas un handicap pour boire du bon vin.

Grand-père m'a emmené à la pharmacie orthopédique. Ils ont gardé mon épave pour réparation et m'ont prêté un fauteuil électrique dernier cri. Ils espèrent sans doute que je vais aimer et que papa va m'en acheter un. Manque de pot, j'ai horreur de ces bêtes-là. Je n'ai pas envie de finir avec des bras atrophiés, j'ai besoin d'exercice physique pour sentir que mon corps existe encore. Je ne suis pas une mauviette, j'ai des biceps qui pètent le feu.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

À l'hôtel, le petit gars avait mis la piaule sens dessus dessous, mais il était vivant et c'était l'essentiel. J'ai éprouvé un sacré plaisir à revoir sa frimousse malicieuse. Il avait dû prendre une cuite d'anthologie, à en juger par les cadavres de bouteille en tous genres qui traînaient un peu partout dans la pièce. Il avait desoulé depuis un bon moment. Il avait des trucs à me dire. Oui, il avait fait la nouba, mais à moitié. Fichtre ! j'imaginai mal une noce à cent pour cent. Il avait gardé un œil ouvert. L'éducation musclée que lui avait dispensée son père avait développé ses talents de comédien. Sous les coups de martinet il avait appris à faire semblant. Les vieilles méthodes ont du bon. Je ne suis pas là pour vous parler de pédagogie à deux balles. Je vais aller droit au but, car je sens que vous finirez par haïr mes digressions sans intérêt.

Trois hommes étaient entrés dans ma chambre pendant mon absence. Pas des garçons d'hôtels – y en avait-il seulement ? –, ni le patron, trois clients peut-être, dont deux bien sapés. Ils avaient fait le tour des lieux et étaient repartis sans un mot. Sauf un qui avait interrogé, l'air menaçant. Mon arpette me les a décrits avec un luxe de détails qui m'a laissé baba. Il aurait pu faire un détective de grande classe. J'ai reconnu sans mal mes visiteurs : une vieille fréquentation et deux connaissances de fraîche date. Impossible de se tromper. Vous avez fatalement deviné pour l'un d'eux. Frank Albert, Shelby Lydecker et Pavel Kourski m'avaient rendu visite. Je comprenais pour le premier. Pour le dernier, c'était déjà plus étonnant, mais ça se tenait. Ce type-là ne faisait confiance à personne, sinon à lui-même. En revanche,

que venait foutre cette tantouze de dégobilleur de ragots à me flairer le fion ? Quel rôle jouait donc Shelby Lydecker dans ce sac de nœuds ? Honnêtement j'étais en plein brouillard. Il n'était quand même pas rancunier au point de plaquer sa feuille de chou pour marcher sur mes plates-bandes. Dire que je n'avais repéré que Frankie. Je me faisais de la peine.

L'ardoise laissée par mon petit drôle risquait d'être un tantinet salée, trop à mon goût. Je lui ai glissé cinq à six billets supplémentaires dans la main, balancé une tape amicale dans le dos et fait comprendre qu'il fallait se faire la malle par la fenêtre. Le patron allait frôler l'infarctus en découvrant les reliefs de l'orgie et la disparition du mauvais payeur. Après tout, rouler un Français est un plaisir dont les Anglais se font toujours une fierté, or je tiens à être un bon sujet de Sa Majesté. Et puis, à l'image de leurs vaches, les Limousins ont l'air d'être d'une complexion à toute épreuve.

Notes d'enquête du lieutenant de police Martin Gros sur l'affaire de la rue Vidocq

- Comme prévu les Britishs ont récupéré le bébé. Un flic, même anglais, même raide, reste un flic.

- Je bosse sur l'affaire d'à côté.

- C'est fou de séparer ces deux macchabées. Un gamin de dix ans verrait un rapport entre le cadavre du n° 8 et celui du n° 10.

- Le premier avait la face salement amochée. Le deuxième, il n'en reste rien. Ça c'est de l'incendie. Plus proche du crématorium que du court-circuit accidentel. On aurait voulu rendre l'identification impossible qu'on n'aurait pas fait mieux.

- Le pas de chance ? Le voleur qui fout le feu ? Le parent qui vient aérer, qui ouvre le gaz et qui craque une allumette ? Pourquoi pas aussi le suicide par le bûcher ? Mon œil. Je parie sur un meurtre. Même assassin des deux côtés de la haie ? Un tueur en série qui va faire toutes les baraques jusqu'au bout de la rue ? Le mobile ? Attendre le résultat de l'expertise. Il y aurait de l'essence...

- Bague près du corps calciné. La montrer au proprio. Je n'aime pas les chevalières. Initiales SL : Sire Lancelot, Saint-Louis, Stan Laurel. Vient peut-être de la famille, fausse piste. Envoyer quand même une photo aux mangeurs de pudding. Il y a des bijoux connus : les ferrets de la Reine, les joyaux de la Couronne.

- Se renseigner sur ce Berthon. Un mort ça passe, deux morts ça casse. Pas l'air pressé de rentrer. Son gendre règle les problèmes d'assurance. Artiste mais ça n'excuse pas tout.

- Voir avec les pompiers pourquoi ils n'ont pas pu intervenir assez vite. Où est le hic ? Un sabotage ? Qui m'a parlé d'un tuyau abîmé ? À vérifier en priorité.

- Faire un tour en Vendée ? Demander au chef une feuille de frais. Je peux toujours rêver.

Tout vient à point à qui sait attendre.

Jeudi 7 juin

Étienne a loué un appartement avec vue sur l'océan. La plage est à deux pas qui s'étend langoureusement en une baie ouverte sur l'horizon. Je suis assise sur le minuscule balcon, mon journal posé sur une table de vacances bleu ciel. L'île de Ré s'offre à mes yeux, et la structure délicate du pont s'efface peu à peu sous le soleil couchant. Les vagues dociles bercent mon cœur de leur ressac discret. Je suis bien. Personne sur le sable, pas une voile sur l'eau, des chevaliers passent en silence dans l'air qui rougeoit, se posent et trottinent, des goélands se prennent pour des éboueurs, picorant les miettes des petits baigneurs du jour, et les puces des sables grouillent dans un murmure. Le monde est né là, sur ces rivages immuables.

Je partage l'unique chambre avec Adrijana. Les deux hommes se contentent du canapé-lit du salon. Ma jeune compagne dort déjà. Elle est épuisée. Je sais que Benjamin va veiller une grande partie de la nuit et que son grand-père le relaira tôt le matin. L'un et l'autre sont inquiets, même s'ils tentent de le cacher. François Mercet a appelé aujourd'hui pour annoncer à son beau-père l'incendie de sa maison. Étienne se refuse à rentrer sur-le-champ à Isle, mais c'est un coup dur pour lui. Son atelier est parti en fumée : des années de travail anéanties en quelques minutes, ça n'est pas rien. Pourtant, il ne paraît pas abattu. C'est même troublant, il m'a dit se sentir plus léger. J'ai honte d'être à l'origine de tous ces ennuis – le mot est faible mais je n'ai pas envie d'en trouver un autre qui me culpabiliserait davantage –. Je me suis excusée auprès d'Étienne, maladroitement. En me désignant une petite boîte posée sur la table commune, il m'a fait

cadeau de cette réponse que je trouve admirable : « Pour retracer ce qui s'est effacé il me reste mes outils et la main qui les tient. Tout est là et je ne regrette rien. Merci d'être entrée chez moi. »

Du fond de ma mémoire remonte un album d'Anthony Browne que je lisais au doux temps de l'adolescence, baby-sitter d'occasion, au petit Steven, le fils de nos voisins. Je revois cet ourson qui dessine un monde meilleur avec son crayon bariolé. Merci Étienne, c'est moi qui vous remercie. Je l'écris ici et maintenant, n'ayant pu vous le dire là-bas tout à l'heure, ébahie que j'étais par votre générosité. Quelle chance incroyable ! des héros de cinéma sont sortis de la toile pour me suivre et me protéger. Ben a regardé son grand-père avec douceur, ni étonné ni admiratif, comme si sa répartie était parfaitement naturelle. Que le courage et la vertu s'enseignent par l'exemple, le garçon est à bonne école. Qui m'a mise sur le chemin de ces deux-là ? On frappe à la porte. J'écris trop.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

En suivant « le gros Bob » j'ai retrouvé Katerine Kighly. Sur le plan de l'efficacité, j'avais fait le bon choix en engageant ce privé. Frank Albert ne m'avait pas menti, la réputation de Durman n'était pas usurpée. C'était la fidélité qui lui faisait défaut, un certain sens de l'honneur en somme, dont le commun des mortels est génétiquement dépourvu. Mes penchants lyriques m'avaient abusé sur cette gueule taillée dans le roc au faux air de Lino Ventura. J'étais déçu certes, point surpris. Un monde nous séparait, celui de l'éducation et de l'excellence. Durman manquait de classe, par nature, tout autant que de bonnes manières. C'était un rustre doué pour son métier, mais un rustre avant tout. Ne pas remplir son contrat à mon égard était pour lui une paille. J'attends encore son coup de téléphone. Albert avait cessé les siens, sans que j'en susse encore la raison. Je ne pouvais donc compter que sur moi-même. J'ai pensé que ce petit flic miteux s'était finalement envolé avec ce qu'il avait déjà gagné, pour éviter de se faire déroutier par son ex-ami.

J'ai décidé de ne pas abattre mes cartes immédiatement. Je n'avais jamais été aussi près du traité, même pas à Londres avant qu'il ne disparût dans le sac de cette actrice, pourtant je craignais d'effaroucher Katerine Kighly en lui faisant une offre. L'argent ne fait pas tout, en particulier avec les gens qui en possède déjà beaucoup. Je n'avais jamais envisagé jusque-là la possibilité qu'elle pût refuser de me céder l'ouvrage de mes désirs. Je me heurtais soudain à la réalité des relations humaines. La jeune femme n'était pas à mes

ordres, ni domestique ni amante. J'espérais la plier, cela s'entend, mais je ne supporte pas la violence physique. Je suis trop marqué par les corrections sévères que m'a infligées mon père après la mort de ma mère. La violence est toujours injuste, c'est une vérité que je porte au plus profond de ma tendresse blessée. Ajoutez à cela que je connaissais un peu Katerine pour l'avoir croisée à plusieurs reprises lors de soirées mondaines. Le courant n'était pas passé entre nous Elle paraissait me témoigner une sorte de mépris, alimenté sans doute par les ragots délirants sur mes méthodes de travail. J'avais peu de chances de la convaincre d'emblée. La patience et la finesse s'imposaient donc.

Avec plus de résultats que le peu regretté Frank Albert, j'ai suivi précautionneusement Durman qui suivait lui-même la troupe réunie autour de Katerine Kighly, troupe qui se composait d'un quinquagénaire grisonnant aux allures de bobo décroissant – la pire des engeances à mon goût –, d'une adolescente élancée aux cheveux d'or – une plante qui promettait – et d'un garçon moins âgé encore, un de ces handicapés qui en roulant son fauteuil sous votre nez vous donne le sentiment désagréable d'être responsable de son malheur. Cette filature m'a mené en Vendée, sur les bords de l'Atlantique. Je connaissais Bordeaux pour y avoir passé quelques jours à l'occasion d'un match contre les Girondins, mais là j'étais en terre inconnue.

Mon excitation était à son comble, car je subodorais que le traité de trictrac n'avait pas fait le voyage pour rien. Katerine menait sa propre enquête sous le coup d'une fascination qui devait valoir la mienne. Elle approchait peut-être du but vers lequel tendaient tous mes efforts, elle en savait plus que moi sans doute. Il

allait falloir jouer serré. Désormais, dans mon esprit, tous les coups étaient permis. En y repensant aujourd'hui, cela me fait peur.

Enregistrement BM du 8 juin 2012 (extraits)

Maurice Doux : Voilà l'engin monsieur Mercet, comme neuf.

François Mercet : C'est mon fils qui va être content. Je vous ramène l'autre fauteuil dès que Benjamin rentre.

MD : Aucun problème, ne vous inquiétez pas. C'est quand même dommage que Benjamin se contente de cette antiquité.

FM : Oui, je sais bien, mais il est têtue comme une mule.

MD : C'est lui qui décide après tout. L'essentiel c'est qu'il soit à l'aise.

FM : C'est ce qu'on se dit aussi.

MD : Le problème maintenant, c'est pour trouver les pièces. Mes techniciens se mettent en quatre, mais d'après eux, d'ici deux ou trois ans, ce ne sera plus possible.

FM : On verra bien.

MD : La réparation est un peu chère, je suis désolé. Un fauteuil c'est comme une voiture, plus c'est vieux, plus ça coûte.

FM : Ben est trop jeune pour entrer dans ces calculs, et comme je suis là pour payer...

MD : Allez, je vous fais cinq pour cent, monsieur Mercet.

FM : Vous êtes trop aimable.

MD : Les bons clients se soignent, règle numéro un du petit commerce. Vous payez par chèque ?

FM : Oui. Un stylo s'il vous plaît ?

MD : Voilà. Juste une signature.

FM : Merci. Tenez.

MD : Je vous laisse vérifier.

FM : Très bien. Bonne journée monsieur Doux.

MD : Bonne journée monsieur Mercet et bonjour à Benjamin. Tiens, voilà mon frère.

FM : Votre jambe ?

Thierry Doux : Bonjour monsieur Mercet, bonjour Maurice. Monsieur Mercet, j'ai juste deux petites choses à régler avec Maurice. Attendez-moi sur le parking si vous voulez bien. J'ai à vous parler. J'allais justement passer chez vous.

MD : Ça va Thierry ?

TD : Ne t'inquiète pas, ça roule.

MD : Tu es sûr ? Tu as l'air pâlichon.

TD : C'est bon je te dis.

MD : C'est quoi cette histoire de jambe ?

TD : Rien. Je t'expliquerai.

MD : Au revoir monsieur Mercet et saluez votre dame.

Enregistrement BM du 8 juin 2012 (extraits)

Thierry Doux : Excusez-moi de vous avoir fait patienter. Maurice m'a retenu. Vous savez comment est mon frère.

François Mercet : Peu importe. Vous me devez une explication pour votre jambe. Vous n'avez pas de plâtre. Votre remplaçante, mademoiselle Pelmont...

TD : C'est de ça dont je veux vous parler. Allons chez vous. Nous serons plus tranquilles.

FM : Ici c'est très bien. Personne ne nous dérange.

TD : Comme vous voudrez.

FM : D'après mademoiselle Pelmont, vous vous êtes cassé la jambe. À moins d'un miracle, elle nous a menti.

TD : Ma jambe n'a rien. Elle n'a jamais rien eu. Je pensais que tout cela ne porterait pas à conséquence, mais quand j'ai appris les événements de la rue Vidocq, j'ai commencé à me poser des questions. L'incendie de la maison de votre beau-père m'a décidé à venir vous parler.

FM : Je ne vous suis pas très bien.

TD : Mademoiselle Pelmont m'a offert dix mille euros pour prendre ma place auprès de Benjamin.

FM : Dix mille euros ? Et vous n'avez pas cherché à savoir pourquoi ?

TD : Si évidemment. Elle m'a affirmé que c'était une affaire grave touchant à la sécurité intérieure.

FM : Et vous l'avez crue sur parole.

TD : Non, enfin si. Un de mes amis est en prison pour avoir hébergé un étranger en situation irrégulière. Je sais que les SSI utilisent des agents spéciaux. Une aussi belle femme fait un piège parfait. Je connais leurs méthodes. Ou vous coopérez et ils vous récompensent, ou vous

refusez de les aider et l'administration met en route la machine à broyer.

FM : Vous risquez quelque chose ?

TD : Vaudrait mieux pas que les impôts fouillent dans mes comptes.

FM : Je vois.

TD : Je suis désolé, je n'avais pas le choix, c'était vous ou moi. Elle m'a dit qu'elle me ferait signe quand je pourrais reprendre le travail. Jusque-là, je devais rester chez moi.

FM : Pourquoi être sorti alors ? Vous courez les mêmes risques qu'hier.

TD : Je ne crois pas.

FM : Comment ça ?

TD : Les SSI évitent soigneusement les cadavres et la violence trop visible. C'est de la mauvaise publicité pour elles.

FM : Donc, elle vous aurait menti à vous aussi ?

TD : J'en ai bien peur.

FM : Qui est-elle à votre avis ?

TD : J'ai eu tout le loisir de réfléchir chez moi, et j'ai repensé à une petite phrase qu'a prononcée Benjamin à la fin de notre dernière séance.

FM : Quelle phrase ?

TD : Je lui ai demandé ce qui lui donnait une telle pêche, car je ne l'avais pas entendu gémir une seule fois durant les exercices. C'est assez rare pour...

FM : Qu'a-t-il répondu ?

TD : J'y viens. Il m'a répondu l'air entendu : « Je suis dans la peau de Darrell Standing. »

FM : Darrell comment ?

TD : Darrell Standing. Je ne connais personne de ce nom-là, mais c'est sans doute un Anglais.

FM : Et alors ?

TD : Ma femme travaille à la morgue de l'hôpital. Elle m'a dit que le macchabée de chez les voisins de votre beau-père était sûrement anglais. Ça a fait tilt.

FM : Des Anglais, ce n'est pas ce qui manque par ici.

TD : Peut-être, mais c'est plutôt troublant, non ?

FM : Oui, évidemment. Merci de votre franchise. Il y a peu de chances que mademoiselle Pelmont réapparaisse à la maison si elle en a après Ben. Il est parti pour quelques jours avec son grand-père.

TD : Vous feriez mieux d'aller le récupérer et de l'interroger sur ce Standing. Et ne me remerciez pas, monsieur Mercet, j'ai honte d'avoir été égoïste. J'ai plutôt besoin de votre pardon.

FM : Oubliez cela et appelez-moi sur mon portable si vous avez du nouveau.

TD : Merci. Vous pouvez compter sur moi.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

J'ai erré autour de la maison de Berthon, sans arriver à me décider à frapper à la porte. Je sentais le ridicule de la situation. Comment expliquer qu'engagé par Pavel Kourski pour retrouver miss Kightly j'avais décidé de changer de camp et de la servir elle ? Quelle raison valable pouvais-je avancer pour justifier mon revirement ? L'amour que je commençais à porter à Katerine ? Allons donc ! Vous me voyez enfonçant la sonnette avec mes gros doigts et faire ma déclaration avec des mots pâteux ? Je me connais, je serais resté muet comme un balourd boutonneux de dix-huit ans. Je n'ai jamais eu d'assurance avec les femmes, encore moins avec celles qui me plaisent. Elles sentent toutes cette maladresse des sentiments, je le sais, et le rouge me farde d'autant plus les portugaises. Malgré le paravent des cheveux, j'ai toujours l'impression que mon embarras coloré saute aux yeux.

Je me faisais l'effet d'un adolescent pris de béguin, qui n'ose pas le dire à l'élue de son cœur pour éviter de prendre un râteau. Je repoussais le moment fatidique, préférant continuer à imaginer que tout se passerait bien. Je ne voulais pas me fermer les portes du bonheur. Voilà maintenant que j'écris comme un jeunot romantique. Je tournais littéralement en rond autour du pâté de maisons. Remarquez, quand j'étais lycéen, mon indécision m'a souvent sauvé du pire. Je revois ces jeunes filles en fleurs, éclatantes de beauté, auxquelles je n'ai jamais eu le courage d'avouer ma flamme, mais je me souviens également d'en avoir croisé quelques-unes des années plus tard. Je leur laisse volontiers leurs kilos

excédentaires, leur tripotée de marmots braillards et l'air hargneux qui va avec. C'est vrai que moi-même je ne suis pas très beau à voir, mais au moins je n'ai guère changé. La marchandise ne s'est pas avariée.

Pour en revenir à mes affres du moment et enterrer un passé qui n'intéressera personne, j'avais décidé d'employer les grands moyens : un dé à six faces qui traîne toujours dans une de mes poches où que j'aille et qui m'accompagnait déjà à l'époque. Quand j'ai un choix à faire et que ce choix me pose problème, je sors le petit cube blanc de sa retraite et je le lance où il veut bien rouler, me remettant entièrement à ses conseils hasardeux. En l'occurrence, j'étais au volant d'une voiture de location, un de ces tanks sans charme qui polluent la planète et vident nos comptes en banque. Je l'avais garée pas très loin de chez Berthon, à un endroit d'où je pouvais observer un éventuel départ sans me faire repérer. J'ai donc lancé le dé sur le siège du passager. Tirage pair : je restais dans l'ombre, protégeant Katerine à distance. Tirage impair : je sortais du véhicule, je marchais jusqu'à la maison, je frappais à la porte et j'offrais mes services. Le coquin a roulé entre l'assise et le dossier. Je l'ai récupéré entre le pouce et l'index – si vous languissez, sautez deux ou trois lignes –, et je l'ai porté à mes yeux, en prenant soin de ne pas le faire tourner. Mon comportement dans les jours suivants dépendait du nombre de points que j'allais découvrir. Cinq. J'ai pris une grande inspiration, gonflant le ventre au maximum, puis j'ai expiré profondément en rentrant les abdominaux qui me restaient. J'ai sorti un petit peigne de la poche intérieure de mon pardessus et j'ai remis en ordre ma coiffure, du moins ce qui en tenait lieu. Cinq. J'ai décidé d'attendre. C'était plus prudent, car on voit mieux le

danger qui guette quand on reste en embuscade. Katerine servirait d'appât et j'interviendrais juste à temps pour neutraliser le chasseur. Un mort à Londres, le laveur de vitres, c'était déjà trop. Hélas avec ce pauvre Frankie la liste s'allongeait. J'avais parcouru les journaux locaux tant bien que mal et je n'avais guère de doute sur l'identité du cadavre du cabanon. Je ne voulais pas lire un jour dans un entrefilet le nom de Katerine Kighly.

À quoi cela m'avait-il servi de jeter le dé ? me direz-vous. À prendre la bonne décision, celle qui n'était pas encore tout à fait nette dans mon esprit, avant que le hasard s'en mêle. Je n'allais quand même pas confier la vie d'une jeune femme adorable à un putain de dé à la con !

François Mercet commence à comprendre. Les regards appuyés d'Ange Athénaïs, les cheveux qu'elle enroule autour de ses doigts, l'air songeur, en un geste troublant, le sourire de ses yeux flamboyants, le chaloupé sensuel de sa démarche sont autant de pièges impitoyables. Pas ceux de l'amour, hélas, en lesquels François a voulu croire, même s'il n'a jamais été très sûr du sens à leur donner. Le langage du corps féminin reste une énigme pour ce mathématicien brillant. Qu'une femme pose, au-delà du raisonnable, le bleu, le vert, le gris ou le brun de ses iris sur son visage étonné, voilà François incapable de distinguer une invitation à l'aventure amoureuse d'une simple étude de sa physionomie ou d'une interdiction à aller plus loin, si lui-même a laissé deviner les élans de son cœur. Dire qu'Ange Athénaïs a abandonné furtivement la chaleur de ses doigts sur son coude, qu'il a perdu des heures à interpréter ce frôlement qu'il sait à présent volontaire et étudié. Car si dans ses rêves les plus ardents il y a lu un encouragement à ouvrir le trop-plein de son âme, ce n'était rien d'autre qu'un filet tendu à sa naïveté, à la fragilité de ses sentiments.

Comment a-t-elle pu l'abuser à ce point ? Et surtout dans quel but ? Pour qui est-elle entrée dans la maison ? Ni pour Simon, ni pour lui-même qui ne détient aucun secret d'État et dont les recherches sont purement théoriques. Venait-elle faire chanter Élisabeth ? Les Mercet ne roulent pas sur l'or, et ils seraient bien en peine de donner ne serait-ce que le dixième de la coquette somme que cette démonsse d'Ange Athénaïs a versé à Thierry Doux pour qu'il lui cède sa place. Est-ce une taupe des SSI, de celles qui travaillent dans l'ombre et infiltrent les réseaux de résistance à la loi sur

l'intégration ? Visait-elle Ben ? Son père est parfaitement au courant que le jeune garçon trafique sur son ordinateur tard dans la nuit, mais il n' imagine pas un instant qu'il soit mêlé à une quelconque affaire louche. Pourtant qui est ce Darrell Standing ?

François sent dans son ventre un nœud qui lui rappelle que Ben est loin de la maison et qu'un danger rôde, d'autant plus inquiétant que ses contours sont incertains. Sous son déguisement de déesse accessible, Ange Athénaïs en est l'instrument trompeur, l'arme traîtresse. François ne compte pas s'en remettre, mais il ne pense déjà plus qu'à voler vers Ben pour une fois dans sa vie le soustraire au danger.

Jeudi 7 juin

Nous avons laissé Adrijana sous la surveillance de Benjamin. J'ai quitté la chambre sur la pointe des pieds pour ne pas réveiller la jeune fille. Elle dormait comme un ange, le souffle à peine audible, apaisée. Elle ne pouvait pas rêver meilleur garde du corps. Ben n'a pas protesté. Je crois qu'il a déjà trouvé son eldorado. Il est soucieux depuis notre départ. Ce n'est pas l'enquête qui l'inquiète. Il fait confiance à son intelligence hors norme, c'est évident. Le sort d'Adrijana occupe quatre-vingt-dix pour cent de ses pensées et le mien les dix pour cent qui restent. Je ne suis pas jalouse, l'amour est plus fort que tout. L'affection que ce garçon me porte ne peut se comparer au feu qui le dévore quand il regarde Adrijana. Saura-t-elle en aviver les flammes ou l'étouffera-t-elle par son indifférence ? L'amour ne se décrète pas, il éclot au hasard et se cultive subtilement. Si la graine est là, dans le cœur de la belle, Ben va devoir se transformer en jardinier des sentiments pour lui prodiguer les soins les plus doux. Que sa délicatesse soit au diapason de son esprit, et il cueillera vite la reine des fleurs.

Nous avons roulé jusqu'à Moricq, sans dire un mot. Étienne tenait à cette reconnaissance nocturne en duo, car il craignait que la mobilité réduite de Benjamin ne l'exposât au danger, en cas de mauvaise rencontre. Nous devions pouvoir fuir sans nous poser de questions, or Ben n'aurait pas pu prendre ses jambes à son coup. Étienne a garé la voiture à une centaine de mètres de la tour qui émergeait derrière un rideau d'arbres. Sa masse sombre se dessinait sous la clarté de la pleine lune. Aucun bruit ne troublait le silence de la campagne. Malgré la douceur de ce début de nuit et l'absence de

vent, j'ai frissonné. D'un signe, Étienne m'a montré la contre-porte côté passager. J'en ai retiré une lampe torche que j'ai glissée dans la poche de ma veste. Nous sommes descendus lentement du véhicule, presque à reculons, puis nous avons refermé les portières en douceur. Les lieux semblaient déserts, cependant la lumière lunaire donnait à nos visages tendus des teintes blafardes, et la quiétude trop parfaite de la nature rendait lancinant le battement de nos cœurs. Je croyais entendre celui de mon compagnon et j'aurais juré qu'il percevait le mien. Nous pouvions encore reculer, remonter dans la voiture, revenir à l'appartement, embarquer tout le monde pour Limoges et nous rendre au commissariat. Mes yeux ont posé la question à Étienne. J'ai lu dans son regard la réponse qu'il lisait dans le mien. Nous n'avions plus qu'à aller voir cette tour de plus près.

Le bâtiment est haut d'une vingtaine de mètres environ. C'est un parallélépipède creusé de quelques ouvertures condamnées ou inaccessibles et dont la porte de bois est fermée par un solide cadenas. Pas de quoi fouetter un chat ! Dans le halo minuscule de la lampe, à travers les planches disjointes, nous avons essayé de deviner l'aménagement intérieur. En vain. Nous avons alors tourné autour de l'édifice pour inspecter les pierres situées à notre hauteur. Nous n'avons rien remarqué d'abord, mais au second examen, en dirigeant le rai de lumière au niveau de nos jambes, un dessin étrange gravé dans un moellon est soudainement sorti des ténèbres. Eût-il été sur le chemin de la lune que nous l'eussions vu tout de suite, mais il ornait une face de la bâtisse restée dans l'ombre. Le tracé maladroit n'a rien évoqué ni chez moi ni chez Étienne qui a sorti d'une de ses poches une feuille pliée en quatre et un crayon à papier. Il a

fidèlement reproduit le dessin, sous le va-et-vient de la lampe entre l'original et la copie. Nous formons une équipe rôdée malgré notre inexpérience.

Nous avons regagné 4 | 6 iture rapidement. Ce n'est qu'une fois à l'intérieur, dans l'abri d 2 | a carcasse métallique, que nos rythmes cardiaques se 2 | nt ralentis. Je ne ferais pas cela tous les jours, même si la tension de la quête et l'appréhension d 2 | dangers m'ont procuré une sorte de plaisir. La cascade n'a jamais pu me donner.

À 0 | l'apparte 8 | uvé Benj 8 | in
pro 1 | dément J'ai vu à quel
poi 1 | est encor ère l'a recouvert
d'une couverture. J'ai puis revenu sur le
petit balcon jeté Jean qui brasille à
présent sous le clair de lune. Une pensée me torture :
d'où venait donc ce craquement léger que j'ai entendu en
quittant la tour et qui a fait sursauter mon co 6 | sans que
j'ose me 1 | ourner ? Je suis sûre qu'Étienne l'a perçu
comme moi, que la même peur, incontrôlable, l'a
contraint à allonger le pas pour fuir les sinistres
hypothèses forgées par notre imagination. Brrr. Il faut
que je dorme.



Notes d'enquête du lieutenant de police Martin Gros sur l'affaire de la rue Vidocq

- Plus d'enquête, nada. Le deuxième macchabée est anglais lui aussi. Un mec très connu de l'autre côté de la Manche, journaliste de feuille à scandales. S comme Shelby, L comme Lydecker, Shelby Lydecker. Je connais ce nom-là, mais d'où ? Messieurs les britanniques, débrouillez-vous ! Et n'oubliez pas de relier les deux affaires.

- Pour l'incendie j'avais raison. Quelqu'un a répandu de l'essence et pas qu'un peu. Criminel. Le capitaine des pompiers est formel.

- Ratés de l'intervention dus à la dégradation d'une borne. Sabotage. Appel à un autre véhicule pour dérouler une plus grande longueur de tuyau. La borne endommagée a été vérifiée le mois dernier. Préméditation claire et nette.

- Étienne Berthon toujours pas rentré. Pas de casier. Genre artiste maudit, ce n'est pas un crime. Au téléphone, pas très convaincant sur ses « bonnes » raisons. Faire prendre l'air au petit-fils, mon œil. Toujours se méfier des détectives amateurs. Ce gars-là doit chercher un truc important. Quoi ?

- François Mercet est parti le rejoindre apparemment. A mis un fauteuil d'handicapé dans son coffre. J'ai évité de l'interroger. Bien vu. Un : on m'a dessaisi de l'enquête. Deux : ne pas effrayer le pigeon. Trois : je n'aurais rien appris de plus. Genre grosse tête en pantoufles. Qu'est-ce qui lui prend de partir en voyage ? Seulement pour le fauteuil ? Anguille sous roche...

- J'ai vraiment envie de me payer une balade au bord de l'océan. C'est la meilleure saison : beau temps, peu de

touristes et peut-être encore des vagues. Prendre la combi, les palmes et le body.

- Voir le chef et poser des vacances immédiatement. Le vieux me doit bien ça. Fini la paperasse, un peu de travail sans filet et de bronzette sur la plage.

- Ne pas s'enflammer, on voit le résultat avec Shelby Lydecker. Shelby, Lydecker, je ne trouve pas. Bon, une occupation pour la route.

- Patience est mère de sûreté.

Enregistrement BM du 8 juin 2012 (extraits)

François Mercet : Ça va ?

Benjamin Mercet : Oui. C'est sympa de m'avoir apporté mon fauteuil, papa.

FM : Tu sais Ben, je suis surtout venu parce que je m'inquiétais pour vous.

BM : Je sais que je peux toujours compter sur toi. Mais avec mon fauteuil je me sens mieux. On s'habitue à force.

FM : Pas encore envie d'un électrique ?

BM : Quand les poules auront des dents. C'est lourd, c'est encombrant et c'est lui qui dirige. Regarde mes bras et tu verras mes jambes. On en a parlé mille fois.

FM : C'est bon, excuse-moi.

BM : Tu crois qu'Ange Athénaïs est dans les parages ?

FM : C'est probable. Maintenant que ton grand-père m'a raconté le fin fond de l'histoire, je me sens encore moins rassuré. Je reste avec vous jusqu'à ce qu'on y voie plus clair.

BM : Qui est-elle à ton avis ?

FM : Difficile à dire. En tout cas, pas celle que je croyais...

BM : Que tu croyais quoi, papa ?

FM : Celle que je croyais.

BM : Non, tu allais ajouter quelque chose.

FM : Non, oui. Je suis un peu perdu tu sais.

BM : C'est peut-être le moment de m'en parler.

FM : Tu prends des cours de psy sur Internet ?

BM : J'ai besoin que tu m'en parles.

FM : Je ne veux pas te faire de mal.

BM : S'il te plaît, papa.

FM : Si tu y tiens.

BM : Oui.

FM : Par où commencer ?

BM : Par le plus dur.

FM : Ta mère et moi c'est fini. Depuis ton accident...

BM : Ne t'inquiète pas, ça je le sais déjà, Simon aussi. Si vous êtes malheureux ensemble, il faut vous séparer. On continuera à vous aimer autant, l'un comme l'autre. Nous, on a fait une croix depuis longtemps.

FM : Là tu m'en bouches un coin. Moi qui en faisais de l'insomnie ! Je vais mieux dormir cette nuit.

BM : Tant mieux.

FM : Bon, voilà.

BM : Attends, tu ne vas pas t'en tirer comme ça.

FM : Comment ça ? Je t'ai dit ce qui me pesait sur le cœur.

BM : Oui, enfin pas tout.

FM : Toi, tu es terrible. D'accord. Ta mère a une liaison avec Paul depuis plusieurs années. Je n'étais pas au courant. Je viens de l'apprendre. C'est Paul qui m'a écrit.

BM : Tu lui en veux ?

FM : À Paul, non. Je n'aime plus ta mère comme je l'ai aimée. Je ne suis plus jaloux. Pourvu qu'elle soit heureuse avec lui. Paul est une crème.

BM : Et à maman ?

FM : Si je l'avais appris plus tôt, sûrement.

BM : Pourquoi ?

FM : Parce que.

BM : Parce que ?

FM : Hé ! attends, ça n'a pas l'air de t'étonner cette histoire. Ne me dis pas que...

BM : Que je le savais. Pas vraiment, mais j'avais des soupçons.

FM : Et tu ne m'as rien dit ?

BM : Je n'ai pas pu. Ça m'a un peu pourri la vie comme à Simon. On en a discuté et on a décidé de vous laisser vous débrouiller tout seul. Vous êtes assez grands.

FM : Vous avez bien fait finalement. Ce n'est pas aux enfants de régler les problèmes des parents.

BM : Tu parles comme un livre. C'est toi le psy maintenant. À mon avis, tu t'en doutais.

FM : C'est vrai. Je n'avais pas envie de fouiller plus loin. Pourquoi ? Va savoir.

BM : Tu ne m'as pas dit pourquoi tu n'en veux pas à maman aujourd'hui.

FM : Parce que...

BM : C'est si dur à avouer ?

FM : Non, si. Je ne sais pas où j'en suis.

BM : Tu veux que je t'aide.

FM : Là, je crois que ça dépasse vos compétences, docteur.

BM : Pas si sûr. Il y a quelques jours tu as eu un coup de foudre. Pas vrai, papa ?

FM : C'est de la sorcellerie ! Je suis transparent à ce point ?

BM : Ange Athénaïs est magnifique et tu la buvais du regard.

FM : Tu comprends déjà tout ça à ton âge ?

BM : Oui et je le mets en pratique.

FM : Bravo ! Avec qui ? Parce que moi je ne vois rien.

BM : Tu n'auras qu'à deviner.

FM : Je n'arrête pas de penser à elle. Mais j'ai peur de découvrir des horreurs. Faudra m'aider fiston.

BM : Je suis trop petit et tu es trop grand.

FM : Pense à La Fontaine. Tiens, tant que j'y suis et puisqu'on vide nos sacs, Darrell Standing c'est qui ?

BM : Faut lire autre chose que des maths papa. C'est le personnage principal d'un roman de Jack London. Il est condamné à la perpétuité puis à la pendaison, et dans sa prison on le soumet à la camisole de force. À chaque séance, il s'auto hypnotise et s'évade dans des vies antérieures par la porte de son imagination. C'est splendide, je te le prêterai. Ça s'appelle *The Star Rover*, en français *Le Vagabond des étoiles*.

FM : Dors bien couillon.

BM : Il y a longtemps que tu ne m'as pas appelé comme ça. Papa, je suis fier de ce que tu fais pour Adrijana.

BM : On ne peut pas toujours se comporter comme un mouton. Dors.

Vendredi 8 juin

Le père de Benjamin nous a rejoints. Étienne lui a tout expliqué. Il n'a pas eu l'air de tomber des nues. Les gens d'ici sont taillés dans un bois qu'on ne trouve plus à Londres. Il nous a apporté des nouvelles peu encourageantes sur la kiné remplaçante de Ben. J'ai l'impression que l'étau se resserre, que nous luttons contre une force bien plus puissante que nos bonnes volontés réunies. Notre équipe est-elle capable de tenir tête à des meurtriers entraînés qui avancent dans l'ombre ? Une actrice terrorisée en sucre d'orge – je ne suis que cela au fond –, un artiste rebelle, une pauvre jeune fille en partance pour nulle part, un père de famille casanier qui ne doit pas tenir un cent mètres et un handicapé amoureux. Quelles sont nos chances ? Si nous allions tous mourir ? Il n'y a que dans les films que les bons gagnent à la fin. Sans compter les pertes en cours de route : les rôles secondaires qui vous arrachent des larmes en se sacrifiant pour les héros. Mais dans la vraie vie, qui vaut plus qu'un autre ?

Étienne et François ont jugé plus prudent d'attendre demain soir pour revenir à la tour. Nous consacrerons la matinée à glaner des informations. D'après Ben, il pourrait y avoir des souterrains qui partent de l'édifice. Il l'a lu sur un blog. Le dessin du motif gravé dans la pierre l'a laissé de marbre. Cale-t-il dessus ou l'a-t-il interprété dans l'instant ? Il y réfléchit peut-être encore, tout simplement. Ce garçon est tellement étonnant. À la mairie, nous avons appris qu'un marché se tient demain sur la place du village. Il y aura un bouquiniste féru d'histoire locale. Ben et moi nous chargerons de lui tirer les vers du nez. François, Étienne et Adrijana iront

acheter du matériel pour forcer la porte de la tour. L'après-midi, nous peaufinerons notre plan d'attaque en nous ménageant des issues de secours.

L'aventure est moins stressante quand on la vit installé dans un bon fauteuil, au coin de la cheminée qui crépite, un livre dans les mains et la liberté dans les yeux. Mais il manque les odeurs, les sons, le contact du danger et le plaisir de le déjouer. Manquent aussi les frissons, la sueur qui trouble la vue, les maux de ventre, les jambes flageolantes, la voix qui s'éteint, la présence de la mort. Qu'est-ce que je préfère finalement ?

Nous avons longuement débattu nos moyens de défense en cas d'agression. C'est la question la plus délicate. Ben tient à tout prix à nous accompagner et Adrijana ne veut pas rester seule. Ils feront donc le guet avec François, chargé d'appeler la gendarmerie si cela tournait mal. Étienne a demandé à son gendre de fuir au moindre problème, quitte à nous laisser dans la tour. J'en suis malade mais je ne peux pas mettre en danger deux enfants. J'ai le sentiment de vivre les derniers jours d'un condamné. Je suis bien vivante pourtant, malgré les efforts de mes poursuivants. Ne font-ils qu'attendre l'instant propice ou épargneront-ils nos frêles existences ? Je n'aimerais pas que tout s'arrête dans un boyau de terre sombre et mal étayé, avant-goût du trépas. Par la fenêtre ouverte j'entends une musique qui me parle. Je connais ce morceau, je l'ai découvert au Royal Albert Hall l'année dernière : l'andante de la *Sixième Symphonie* de Gustav Mahler.

Je veux vivre.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

À Limoges, j'avais pris le risque de loger dans le même hôtel que Frank Albert et que Bob Durman. Cela s'était avéré payant. À la Tranche-sur-Mer, j'ai reproduit le même schéma avec Katerine Kighly et sa bande. J'ai loué l'appartement le plus vaste avec vue panoramique dans la bien nommée Résidence de l'Océan. Bob aussi s'était converti à ma technique de surveillance. Il occupait un petit studio à l'entrée du bâtiment principal. J'ai soudoyé subtilement le gardien pour obtenir les renseignements qui m'intéressaient. Avec cette profession une bonne poignée de billets glissée dans une poche est un argument massue. Personne ne s'en offusque, surtout pas ceux qui en profitent. Pour éviter que mon indicateur ne me fît des infidélités en mangeant à tous les râteliers, je lui ai donné une somme astronomique – à ses yeux de prolétaire s'entend –, en lui signifiant de ne pas travailler pour Durman. Il a juré ses grands dieux qu'il était réglo, mais je lui ai malgré tout mis les points sur les i, comme j'aime à le faire avec mes employés. Je lui ai dit que je savais que Durman l'avait déjà acheté, qu'il devait désormais rester évasif avec lui ou encore mieux lui conter des sornettes aux accents de vérité. Il a voulu protester, mais je l'ai fusillé du regard, tout en lui agitant sous le nez une liasse que je lui réservais s'il suivait mes instructions à la lettre. C'est étrange comme chez les pauvres hères l'appât du gain tient lieu de conscience. Pour qu'il ne fût pas tenté de me détrousser pour s'enrichir plus vite, j'ai laissé voir le holster qui m'habillait les côtes sous mon blouson entrouvert.

J'avais troqué ma tenue de dandy anglais, trop voyante dans un pays où les gens sont fagotés comme des péquenots, pour des vêtements seyants certes, mais sportswear et moins identifiables. J'étais prêt pour faire de l'exercice. J'avoue que je me sentais plutôt à l'aise, élégamment négligé, réceptif aux regards enveloppants des femmes qui savent toujours distinguer la beauté d'un visage de statue antique et la perfection d'un corps artistiquement modelé, par delà les artifices d'une coupe ou d'une mode. Vous me trouvez peut-être présomptueux quant aux attraits de mon physique, je suis seulement sincère et juste. Ce que la nature refuse à certains, elle me l'a offert dès le berceau. Il ne manquerait plus que d'en avoir honte ! Je suis magnifique, je le sais et j'en suis fier.

Quand Durman a bougé la première nuit, le gardien m'a gentiment prévenu. J'ai pu suivre Bob qui suivait lui-même Katerine Kighly et Étienne Berthon. J'ai calqué ma filature sur celle du détective. Le maître et l'élève étant aussi doués l'un que l'autre sur ce point, personne n'a remarqué ma présence. En fait, avec un aplomb digne de James Bond, je me suis glissé dans le coffre de la voiture de Durman, juste avant qu'elle ne démarre. J'ai rabattu silencieusement le capot, en veillant à ne pas le bloquer pour éviter d'être pris au piège de mon audace extrême.

Nous sommes arrivés devant une grosse tour carrée qui se dressait dans la lumière de la lune. Caché dans un buisson, dans le dos de Durman qui s'abritait derrière un chêne, j'ai observé, grâce à mes yeux de lynx qui auraient pu faire de moi un pilote de Mig, le manège des deux apprentis aventuriers. Ils ont fait le tour de l'édifice en promenant sur les ouvertures et les murs le faisceau d'une lampe torche qui dansait comme un feu follet.

Durman et moi surveillions la façade demeurée dans l'ombre de l'astre pâle. Le halo de lumière rejetait Katerine et Étienne dans les ténèbres, si bien qu'il semblait se mouvoir de lui-même. Un esprit faible de campagnard nourri de légendes locales eût probablement été impressionné par la scène. Moi non, car je sais que sous les mystères les plus naturels affleure toujours la main de l'homme, et en l'occurrence je connaissais celle, gracieuse, qui tenait la lampe. Une pierre a retenu l'attention de la jeune femme, environ un mètre au-dessus du sol, près d'un angle de la tour. Étienne a posé un genou en terre, à la manière d'un chevalier qui se voue à sa belle, puis il a crayonné quelque chose sur un morceau de papier. Le couple a alors regagné le break.

Impatient, Durman est sorti à découvert avant que Katerine et son champion n'atteignent la voiture. Pris dans l'élan de cet imbécile, j'ai commis l'erreur de le suivre en quittant mon abri végétal. Le lourdaud a marché sur une branche morte dont le craquement soudain a déchiré les épaisseurs du silence. Par chance personne ne s'est retourné. Durman s'est figé en espérant échapper à d'éventuels regards. Katerine et Étienne ont dû mettre ce bruit sur le compte d'un animal quelconque, renard ou hibou, puisqu'ils n'ont pas interrompu leur retraite pour observer autour d'eux. À moins que la peur ne fût trop forte. Après le départ du véhicule, le « gros Bob » s'est agenouillé près de l'angle qui nous intriguait, scrutant le mur à la lueur de sa montre. Puis il est parti. Il me fallait regarder à mon tour, sans négliger de reprendre ma place dans le coffre. J'ai manqué de temps pour cette dernière pirouette que je jugeais de toute manière trop risquée. J'avais eu mon compte d'émotions. Il ne me restait plus qu'à attendre que le jour se levât pour savoir

où je me trouvais et retrouver le chemin du littoral. La manière dont j'étais venu m'avait seulement appris que la distance n'était pas trop grande. Habitué aux fêtes nocturnes les plus débridées, je ne pensais pas qu'une nuit pût sembler aussi longue. La solitude redonne au temps ses dimensions minérales. Car le symbole gravé sur la pierre n'a pas retenu mon attention plus de deux minutes.

Qu'avais-je à faire d'un graffiti d'enfant espiègle, du dessin grossier d'un tournesol agrémenté d'une dizaine de chiffres à l'air faussement énigmatique ?

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

À la Tranche-sur-Mer je me suis installé au rez-de-chaussée de la Résidence de l'Océan, dans un petit studio qui jouxtait l'entrée du bâtiment. Je pouvais ainsi surveiller les allées et venues des locataires. Katerine logeait à l'avant-dernier étage avec Étienne Berthon – je n'aimais pas trop ça –, un gamin en fauteuil roulant, le petit-fils du bellâtre, et une jeune fille peu loquace dont je n'avais pas réussi à obtenir le pedigree. Pourtant le gardien de la résidence avait été franchement sensible à mes arguments sonnants et trébuchants. Il m'était tout dévoué, d'autant plus que je lui avais laissé espérer un gros pactole s'il repérait pour moi Pavel Kourski ou Shelby Lydecker qui n'allaient pas manquer de m'emboîter le pas.

Pour le premier, cela n'a pas été long. Une ou deux heures après mon arrivée, le gardien a gratté à ma porte. Je l'ai fait entrer. Sans que je l'y invite, il s'est assis sur une chaise en toile avec un grand sourire aux lèvres. Il m'a expliqué en se marrant que Kourski était là, que ma description était en dessous de la réalité, que l'imbuvable personnage l'avait menacé, plein de morgue, allant même jusqu'à lui montrer un flingue, et qu'il comptait bien lui raconter des boniments, lui piquer son oseille et m'aider autant qu'il le pourrait. Je l'ai remercié en lui offrant une rasade de whisky écossais – j'en ai toujours une flasque sur moi –. Il n'a pas craché dessus. J'étais un peu épaté par le bonhomme, car ses airs chafouins n'engageaient guère à miser un kopeck sur sa loyauté. Les gens du coin sont bizarres, ils ne paient pas de mine. Je lui ai conseillé de se méfier de Kourski, de ne pas prendre ses mises en

garde à la légère. Le Russe me paraissait soudain prêt à tout. Ce revolver m'inquiétait. Il ne collait pas avec l'homme rencontré à Londres, ou bien je m'étais trompé sur son compte. J'avais maintenant dans l'idée qu'il était plus impliqué et plus dangereux qu'il voulait bien le laisser paraître. Gare ! Le mieux était de le tenir à l'œil en lui faisant croire qu'il avait tous les atouts dans la main. S'il me suivait, au moins je saurais où le trouver. Ce n'était guère rassurant de l'avoir dans son dos, l'arme en embuscade, mais je n'aurais qu'à me retourner pour lui faire face. Élémentaire, mon cher Watson.

Le gardien a claqué de la langue admiratif devant tant de finesse. Mes compatriotes devaient remonter dans son estime. Peut-être avait-il aussi dans les veines du sang hérité de la lointaine occupation anglaise. Nous avons arrêté notre plan en vidant ma flasque de ses dernières gouttes de scotch. J'ai écrasé une larme. Ce n'était pas en France que j'allais refaire le plein. Fichtre ! j'ai mes adresses en Écosse, moi. Je n'étais pas sûr de mon coup, mais je me suis dit pour me rassurer que je pouvais faire confiance à quelqu'un qui ne crachait pas sur les bénédictions de la nature et se rinçait le gosier avec une satisfaction sincère. Il faut en déduire que mon expérience avec John Owen, le poivrot de l'Agatha lane, ne m'avait pas servi de leçon. Mais Owen était Anglais. Je commençais sincèrement à penser que les Français avaient un sens de la probité plus aigu que leurs cousins du septentrion. Voilà que je redeviens lyrique, sans doute l'effet du whisky qui m'enhardit à écrire ces lignes. De toutes les manières, je n'avais pas le choix. Croire ou ne pas croire, c'est la question.

J'ai cru le gardien quand il est venu, à la nuit tombée, me dire que Katerine et Berthon allaient partir en voiture

et qu'il allait mettre Kourski au jus. Il devait lui indiquer que je sortais derrière le couple dont j'étais censé avoir remarqué le départ par la fenêtre de mon studio. Kourski était trop malin pour me suivre en voiture sur des routes quasi désertes. Dans cet exercice, il lui manquait mon vécu de flic puis de privé. Voire ! Désormais, je m'attendais à tout d'un homme d'affaires qui porte un rigolo. Je l'ai vu se glisser dans le coffre de la vieille 205 louée à Limoges. Je lui ai laissé le temps de s'installer confortablement, bien décidé à adopter une conduite disons... sportive. Il n'allait pas oublier ce voyage, foi de Bob Durman ! Je ne savais pas si je devais admirer son audace – plus jeune j'aurais été capable de folies, comme de m'accrocher au pare-chocs arrière – ou si je devais m'inquiéter de son entêtement à me filer le train sans se découvrir tout en prenant de gros risques.

Berthon a garé son véhicule à Moricq, non loin d'une grosse tour médiévale un peu à l'écart d'une poignée de vieilles maisons aux volets fermés. J'ai continué à rouler pour ne pas me faire repérer. Je me suis arrêté après le premier virage, dans un chemin creux dissimulé par une haie. La manœuvre m'avait en fait rapproché de la tour, ce qui m'a permis de me poster derrière un gros chêne avant l'arrivée sur les lieux de Katerine et de son chaperon. Je sentais la présence de Kourski dans mon dos. C'est tout juste si son souffle ne me caressait pas le cou. N'importe qui n'en aurait pas mené large. Effectivement j'avais les foies. Si ce con paniquait ou pire s'il avait décidé de se passer pour de bon de mes services – officiellement notre contrat n'était pas rompu –, j'étais cuit et Katerine n'entendrait jamais... quoi au juste ? La jeune femme a trouvé quelque chose sur le mur et

Étienne s'est empressé de dessiner ce quelque chose sur un bout de papier. Ils sont repartis à la voiture.

Quand je les ai jugés assez éloignés, j'ai quitté mon abri pour voir ce quelque chose. Je vous avoue tout de suite qu'il n'y a pas de sang indien dans mes veines. La preuve ? Au bout de cinq pas une branche a craqué sous mon pied. Dans le silence de la nuit autant avoir allumé un pétard. Je me suis pétrifié, espérant tirer parti de l'obscurité. Vous vous dites sans doute que le moment était mal choisi pour faire les présentations, mais que je n'allais pas y couper. Vous savourez à l'avance mes explications emberlificotées et vous vous demandez si Kourski ne s'apprêtait pas à jaillir de sa cachette comme un diable de sa boîte. Désolé de vous décevoir, mais ni Katerine ni Berthon n'ont bronché. Ils sont montés dans la voiture comme si de rien n'était. Pourtant j'étais prêt à jurer que pendant une demi seconde ils s'étaient arrêtés, hésitant à se retourner. C'est le temps durant lequel mon cœur a pris la dimension d'une noisette. Croyez-moi c'est plutôt douloureux. Soulagé, j'ai gagné le pied de la tour et j'ai imprimé dans ma mémoire le motif gravé sur la pierre, en l'éclairant avec la loupiote de ma montre. Les Français appellent cela le système D. Je savais que Kourski allait m'imiter. J'en ai profité pour revenir à mon véhicule et démarrer sans lui laisser le temps de réintégrer le coffre. Il reviendrait comme il pourrait. C'était de bonne guerre. Et elle s'annonçait rude.

Enregistrement BM du 9 juin 2012 (extraits)

Benjamin Mercet : Laisse-moi faire. Fouille un peu dans les livres, on ne sait jamais.

Katerine Kighly : Comme tu voudras.

BM : Bonjour.

Jean Brun : Bonjour jeune homme. Je peux quelque chose pour toi ?

BM : J'espère bien. Je cherche des livres sur les vieilles légendes de la région.

JB : J'ai ce qu'il te faut au rayon jeunesse. C'est sur cette table.

BM : Non, non. Je cherche des ouvrages pour adultes.

JB : Ah bon. J'ai de très belles histoires de fées et de sorcières pourtant. Tu es un peu petit pour l'occultisme. Excuse-moi, tu ne dois pas connaître ce mot-là.

BM : Si, si.

JB : Tu es épatant, toi !

BM : Vous savez, pendant que mes copains jouent au basket, moi je lis. J'ai un fauteuil confortable, autant en profiter.

JB : Je vois. Il ne te manque plus que la cheminée.

BM : J'en parlerai à mon père.

JB : Qu'est-ce que tu cherches exactement ?

BM : Tout ce qui tourne autour des vieilles pierres, des trésors cachés, des apparitions, des cérémonies secrètes.

JB : Vaste programme. J'ai quelques ouvrages sur la question de ce côté. Tiens, la jolie fille qui t'accompagne est en train d'en feuilleter un. Mais ce sont des généralités.

BM : Et sur le coin.

JB : Il n'existe pas grand-chose, mais j'ai un truc pour toi. Attends, c'est dans mon camion. Je ne sors jamais tous les cartons. Mes rhumatismes, tu saisis.

BM : Je compatis.

JB : Eh ben dis donc, tu as un sacré vocabulaire mon gaillard ! Attends voir. Où est-ce qu'il se cache ? Fichus bouquins. En voilà encore un qui n'a pas envie qu'on l'adopte. J'ai parfois l'impression qu'ils sont vivants et qu'ils se mélangent quand j'ai le dos tourné. Je croyais bien l'avoir rangé là pourtant. Écoute, repasse dans une heure, j'aurai mis la main dessus. Il va m'entendre celui-là.

BM : Vous êtes sûr ?

JB : Jean Brun n'a qu'une parole.

BM : Je ne voulais pas vous froisser.

JB : Je t'aime bien mon petit gars. Allez file.

KK : Bonjour.

JB : Mademoiselle.

En ce matin maussade

Au pays plat,

C'est le soleil qui point

Quand vous voilà.

KK : De qui est-ce ?

JB : De moi, un impromptu, et vous êtes ma muse.

KK : Merci beaucoup. Tiens Ben, j'ai trouvé ça.

JB : Par tous les vents du pertuis, le voilà ce fuyard ! Il a trouvé preneur et des plus charmants. Si seulement j'étais un livre. C'est comme les vins, en vieillissant ils deviennent plus attirants, mais pour nous autres c'est tout le contraire. *Légendes de la Tour de Morigq* par l'Abbé Veyssière. C'est encore plus ancien que moi. Vous remarquerez que ce sont souvent des hommes d'Église qui écrivent ce genre de bouquins, question de

disponibilité. Cela a dû en sauver plus d'un de l'ennui. Le bonhomme faisait partie de la Société historique et archéologique de Vendée, si mes souvenirs sont bons. À la retraite il s'est installé dans une maison abandonnée de Moricq. C'est à côté d'Angles, pas très loin d'ici. Vous connaissez ? La tour vaut le déplacement.

BM : Je situe, oui.

JB : On a enterré l'abbé l'année dernière. Il pleuvait des cordes. Il avait dépassé les cent ans depuis belle lurette, mais toujours bon pied bon œil, enfin jusqu'à ce qu'il tombe dans l'escalier de sa cave. Les mauvaises langues disent qu'il fricotait avec le malin.

KK : Vous y croyez vous ?

JB : Tout ça c'est des racontars de bigotes rabougries. Ici c'est atavique. Vous me plaisez bien tous les deux. Gardez le livre, je vous en fais cadeau.

BM : Merci beaucoup m'sieur.

JB : Appelle-moi Jean. Toi c'est Benjamin, c'est bien ça ? Et vous mademoiselle ?

KK : Katerine.

JB : Ravissant. Tenez, je vous offre en prime une trilogie de Bordage sur la Vendée révolutionnaire, *L'enjamineur*. Vous comprendrez mieux les vieux démons des gens d'ici. Et repassez me voir à l'occasion.

BM : Promis, Jean.

KK : Bonne journée et merci.

JB : Bon vent la jeunesse.

Samedi 9 juin

Décidément toute cette histoire tourne autour des livres. Au-dessus de ma tête qui bouillonne, le soleil combat l'arrière-garde des nuages laiteux qui battent en retraite. Dans la douceur enveloppante du matin finissant, imprégnée des expirations iodées de la mer qui paresse à mes pieds, j'ai besoin de remettre de l'ordre en moi-même. Les livres bien sûr. Quels autres œuvres pourraient mieux dénuder l'âme des auteurs, conserver des secrets insondables et leur faire traverser le temps ou l'espace, à l'abri des convoitises sans noblesse ? Qu'est-ce qui m'a conduite ici, sur cette terre entre mer et marais que je n'aurais jamais dû fouler, sinon *Le grand trictrac, ou méthode facile pour apprendre sans maître la marche, les termes, les règles, et une grande partie des finesses de ce jeu* ? Je sais pertinemment que tout autre ouvrage pioché dans les rayonnages poussiéreux de monsieur Harding ne m'aurait jamais entraîné aussi loin. Pourtant, en y réfléchissant, chaque livre n'est qu'une invitation au voyage que l'immobilité des corps ne peut contrarier. Que j'aie atterri dans cette paisible station balnéaire, sur la Riviera, au pôle Nord, ou que je sois restée chez moi à lire sous ma couette, c'est sans importance. Ce qui compte, ce sont les escapades de mon imagination, les plans que j'échafaude et les traces plus ou moins profondes que ces pérégrinations mentales vont imprimer sur ma vie en construction.

Oui, le traité de Soumille est un peu différent. Je ne l'ai pas choisi, il m'a élue. Mais qui connaît les mécanismes subtils à l'œuvre dans les librairies ou les bibliothèques ? Un livre ne nous fait-il pas de l'œil pour que nous allions le distinguer de ses frères innombrables ? Pourquoi notre

index se pose-t-il sur celui-ci et pas sur son voisin ? Certes, ce n'est pas la lecture du traité qui a bouleversé mon existence trompeuse de star du grand écran, mais plutôt les tentations qu'il déchaîne. Je me rends compte tout à coup que je n'ai toujours pas reproduit dans ce carnet le texte codé de la reliure. Cela m'aiderait sûrement à y voir plus clair. Je le ferai demain.

Pour en revenir aux livres qui nous occupent, ils sont trois à présent. Outre le traité de trictrac que nous avons déjà lu, il nous reste deux ouvrages à éplucher. Benjamin et moi nous attèlerons à la tâche après le déjeuner. Le marché nous a ouvert l'appétit avec ses senteurs de pain chaud. Je vais lire le petit opuscule de feu l'abbé Veyssière et Benjamin va s'occuper du journal de Bernard Laurent Soumille. Ce petit cachottier a réussi à obtenir un prêt exceptionnel. Comment ? Mystère. Étienne soutient en riant qu'il a dû jouer au petit handicapé qui n'a pas de papa et pas de maman. C'est François qui a porté le précieux ouvrage, car le facteur l'a déposé le matin de notre départ. Je soupçonne Ben de l'avoir lu cette nuit. Pour ne pas titiller mon amour-propre il n'ose pas avouer qu'il a déjà une longueur d'avance. Depuis quelque temps j'ai de saintes lectures. Mais d'abord, à table !

Journal de l'abbé Bernard Laurent Soumille (extrait)

Puisque vient le temps de refermer ce journal, que la vie me fuit comme les grains qui s'écoulent de ce sablier grandeur nature que nul ne retourne, je dois maintenant arrêter mes comptes. Que pèse mon existence dans le plan divin ? Ai-je apporté ma pierre à l'édifice du bien ? N'ai-je été qu'un instrument aux mains de puissances trop terrestres, sous leur déguisement d'idéal ? Comptes ou plutôt contes ? N'ai-je été qu'un acteur racontant des histoires à dormir debout à tous ceux qui voulaient les entendre ? Ce siècle remue les esprits, l'Église est bousculée, et l'horizon me paraît bien sombre. Mais peut-être ne sont-ce que noires ratiocinations d'un vieillard qui va tirer sa dernière révérence ? Et qui le fait de mauvaise grâce. Pourtant je devrais être heureux de rejoindre les anges et le Tout-Puissant. À la veille du grand voyage, un doute m'étreint, le même qui m'a accompagné toute ma vie sans que je lui donne le loisir de me la gâcher. Si j'ai pu l'étouffer par le passé, il n'en est pas de même aujourd'hui, au moment où s'ouvre devant moi la plénitude ou le néant.

Mainte page de ce journal en fait foi, je n'ai jamais été un ecclésiastique de vocation. J'ai subi le sort des cadets de mon état, sans amertume mais sans enthousiasme. J'ai tenu mon rang, j'ai joué mon rôle avec conscience, mais sans cet abandon et cette ardeur qui sont la marque des fois inébranlables. Je n'ai jamais été un prêcheur enflammé, juste un confesseur mondain, plus intéressé par l'étude de l'âme humaine, dans ses grandeurs comme dans ses bassesses, que par la salvation des pécheurs. Malgré tout, j'ai toujours conseillé à mes ouailles la

droiture et la sincérité en lieu et place du mensonge et de la vilénie. Vaste entreprise de laquelle cent vies et mille frères jumeaux ne suffiraient pas à voir le bout, au milieu de cette noblesse gangrenée par le sentiment de sa supériorité et de son intangibilité. L'Église hélas n'est souvent que le soutien de cette caste pleine de morgue. Il aura fallu la proximité de la mort pour que je formule enfin ce que j'ai rentré en moi des années durant. J'ai l'esprit scientifique plus que religieux. Les inventions dont j'ai tracé la genèse et la maturation au long de ces pages le prouvent suffisamment. Quant à ma passion pour le trictrac et ses calculs de probabilités, elle a remplacé chez moi le commerce des femmes que beaucoup de mes confrères pratiquent au mépris de leurs engagements. N'ai-je jamais aimé ? Si bien sûr. Mais j'ai toujours réprimé ce sentiment qui me brûlait comme un feu de la Saint-Jean. Ai-je des regrets ? Sincèrement, oui. Je ne suis qu'un homme confronté au mystère de la vie qui le dépasse et l'écrase. Homme d'Église certes, homme avant tout.

Cette Église, j'ai envie à présent de lui ôter sa majuscule. Né chez les Turcs, j'eusse été mahométan, à la Rochelle parpaillot et païen chez les Indiens d'Amérique. Il y a bien longtemps, lors d'une partie serrée de trictrac avec un jeune magistrat d'Aix-en-Provence qui faisait profession d'athéisme au grand scandale de la bonne compagnie réunie dans le salon de notre hôtesse, femme dont j'ai oublié le nom et les charmes, j'ai affirmé que je révélerais le secret de l'église si j'étais battu. J'ai perdu sur le fil, douze trous à onze – je m'en souviens encore –, ce qui a coûté cher à tous ceux qui avaient parié sur moi. À cette époque j'avais déjà une solide réputation de champion invincible, et je prenais parfois plaisir à

dépouiller de leurs biens terrestres les bonnes âmes qui se servaient en cachette de mes talents pour rouler les naïfs qui n'en avaient pas eu vent. Je me suis penché vers mon adversaire et je lui ai glissé à l'oreille le dû de sa victoire. Il est resté de marbre une minute, profondément silencieux, puis il m'a regardé avec un sérieux qui tranchait avec ses manières joviales. Toutefois, je lisais dans ses yeux des éclairs de malice. Que lui ai-je dit ? C'est à votre tour de l'entendre, lecteurs qui ne manqueraient pas un jour lointain de vous pencher sur le journal d'un abbé du XVIIIe siècle comme il y en a tant. Approchez-vous et écoutez les derniers mots d'un homme qui rend sa soutane et va dire bonjour aux étoiles.

Enregistrement BM du samedi 9 juin (extraits)

Étienne Berthon : Si je vous ai tous réunis, c'est pour vous annoncer que François et moi avons décidé de repousser la visite de la tour. Et ce d'une nuit au moins.

Katerine Kighly : Étienne, il faut y aller. À quoi bon attendre encore ?

François Mercet : Nous sommes tous fatigués. Sans vouloir vous offenser Katerine, on dirait que vous n'avez pas dormi depuis une semaine. Benjamin a des cernes grands comme les roues de son fauteuil, Adrijana tient tout juste debout et Étienne va craquer d'une minute à l'autre.

Benjamin Mercet : Moi ça va. Je suis d'accord avec Katerine.

EB : Cela fait deux voix contre deux. Adrijana à vous de trancher.

Adrijana : Je fais confiance à François.

FM : Merci. C'est réglé, on repousse à demain soir, à moins que nos adversaires ne se découvrent d'ici là.

KK : Pardon, mais si Adrijana s'était rangée de notre côté ?

EB : Eh bien ?

KK : Nous y serions allés ?

BM : Je ne crois pas. Il y a des voix qui comptent double.

FM : Tu as tout compris, fils. C'est le privilège de l'âge et de l'expérience.

KK : On a voté pour rien en somme.

FM : C'est probable. Vous verrez quand vous serez plus grande ! Allez, que tout le monde se repose et interdiction de sortir.

BM : Si seulement on avait une table de trictrac, le temps passerait plus vite.

EB : Tu n'as qu'à faire une partie dans ta tête. Les grands joueurs d'échecs sont très forts à ce petit jeu. Ce n'est rien pour une cervelle comme la tienne.

KK : Ça me rappelle un texte de Zweig.

BM : *Schachnovelle*.

EB : Ouste ! Allez parler littérature sur le balcon, je veux faire la sieste moi.

Article paru en première page du tabloïd *The Moon*, numéro spécial du 9 juin 2012

SHELBY LYDECKER EST MORT

C'est la consternation. Notre rédaction est sous le choc. Vous avez hélas bien lu, Shelby Lydecker le plus talentueux des journalistes anglais, pilier de notre journal, est décédé hier à son domicile londonien des suites d'une longue maladie. Notre regretté confrère, qui nous manque déjà atrocement, a succombé dans la force de l'âge, à tout juste quarante-quatre ans. Nul doute qu'il aurait fêté, le 10 juillet prochain, son anniversaire avec l'enthousiasme que nous lui connaissions tous. Car Shelby ne s'est jamais plaint, pas même confié à son entourage professionnel qui vit dès lors cette disparition sous le coup de la surprise la plus totale. Cette leçon de dignité, nous ne sommes pas prêts de l'oublier. Seule sa vieille mère était au courant de la triste réalité. Nous tenons ici à lui témoigner nos condoléances sincères. Elle sait combien nous aimions son fils et combien nous l'aimons encore.

Nous pourrions pétitionner pour des obsèques nationales, mais dans sa grande modestie notre Shelby – car nous le partageons avec vous, chère Madame Lydecker –, nous a coupé l'herbe sous le pied avec sa facétie habituelle : il a décidé, par testament, de se faire incinérer le lendemain de sa mort. Tout ce qui reste aujourd'hui de cette noble plume, c'est donc une petite urne remplie de cendres qui trônera à jamais, par la volonté du défunt, dans le hall de notre journal. La fortune de notre ami, si limitée soit-elle, fera des heureux parmi les déshérités, puisque Shelby en a légué

l'intégralité à des œuvres charitables. Il n'aurait sans doute pas voulu voir publier cette dernière information, mais l'exemplarité du geste vaut une épitaphe. Nous espérons tous que les quelques détracteurs de Shelby Lydecker qui ont tout au long de sa carrière planté leurs crocs dans son cou, sans qu'il leur en tînt d'ailleurs rigueur, ne viendront pas troubler notre deuil, celui de sa mère, inconsolable, celui de ses amis, innombrables, celui de ses collègues, abasourdis, et celui de ses admirateurs.

Car en cet instant d'immense tristesse, le plus démuné c'est toi, cher lecteur, à qui Shelby Lydecker a toujours consacré toute son énergie, te révélant les vérités que d'autres te cachent.

Samedi 9 juin

Cet après-midi, nous n'avons pas perdu notre temps. Nous avons revu tous nos plans de campagne. À la fin du repas pris dans le silence, celui du recueillement avant l'action, Benjamin a fait une étrange découverte. En passant la main sur son fauteuil, il a fait tomber un embout qui a dû bouger pendant le transport. Nous savons à présent pourquoi Ange Athénaïs Pelmont a remplacé Thierry Doux et sa jambe faussement cassée. En voulant remettre la petite pièce de plastique dans son logement, Ben a glissé involontairement un doigt dans le tube. Il a senti un objet minuscule collé sur la paroi intérieure. Il l'a retiré délicatement, nous a fait signe de nous taire, l'index en travers de la bouche, et il l'a donné à François qui l'a observé sous toutes les coutures. Ce dernier a hoché la tête sans rien dire. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire quand comme moi on cherche les mots justes, le fauteuil était remisé dans la chambre, embout et corps étranger compris, et nous tenions conseil dans la pièce à vivre, autour des restes du repas pour lesquels nous n'avions plus d'appétit.

Pour la première fois depuis le commencement de notre équipée, nous possédons une longueur d'avance sur nos ennemis. Il s'agit d'en profiter. Je regrette seulement pour François que cette Ange Athénaïs ne soit qu'une garce. À voir comme il se refusait tout à l'heure à accepter l'évidence, j'ai bien compris qu'il juge cette beauté vénéneuse à travers le prisme des élans de son cœur. Pour résumer, la kiné d'opérette a posé un micro dans le fauteuil de Benjamin. Elle nous épie, elle ou ceux pour qui elle travaille. D'après François, ce genre de gadget a une portée de quelques centaines de mètres,

guère plus. Ce qui l'inquiète surtout, c'est que le matériel a l'air très sophistiqué. Il ne déparerait pas la panoplie d'un agent d'un quelconque contre-espionnage. Peut-être les SSI en utilisent-elles aussi ? Cependant la chronologie des événements semble enterrer cette piste.

Nous allons donc jouer avec le feu. Faire croire à ceux qui nous écoutent que nous repoussons la visite de la tour, laisser le vieux fauteuil à l'appartement – François craint que si nous déplaçons le micro, le signal ne change –, mettre Ben bon gré mal gré dans le fauteuil électrique, et gagner Moricq sans nous faire repérer. Le pari est audacieux, mais c'est cent fois mieux que de tomber directement dans les griffes d'un chat à oreillettes.

L'heure de vérité approche. Je ne sais pas de quoi j'ai envie avant de me jeter dans l'action. Ne pas trop y réfléchir et fixer au loin cette île, promesse de paix. J'ai oublié son nom. Qu'importe. Sur l'océan de nos rêves, elles se ressemblent toutes.

Voici les caractères que nous avons découverts dans la reliure du traité de l'abbé Soumille.

D6D4C3 D5C4D7D11C4D6 CT C3C4D3D5D7C4

D10D4C4D6D5 C1C4D1CTD6 CT D6C4D11C4D6D5D7C4

D11D10D7C3 C2CTD7C11C4D6 CT C3C4D3D5D7C4

C4D6D5 C1C4D1CTD6 CT C3C4D3D5D7C4

MORICQ

C3C4D4D3 D4C4D4D4C4D6

TD

D4D11C4 C11CTD7C8C4C4

C3CTD11D6 C10CT C11CTC8D6D10D11

C3C4 C10 C4C2D10C10C8C4D7

C6CTD7C4 CT C2C10D10D7C8D6

Une voiture arrive sur la route, feux de croisement allumés. Elle ralentit, stoppe et s'engage en marche arrière dans le chemin de terre qui mène à la tour. Elle s'arrête au bout de quelques mètres. Les feux s'éteignent. Le conducteur, Étienne Berthon, descend ainsi qu'un passager arrière, François Mercet. Étienne ouvre le coffre. Avec l'aide de son gendre il en sort un fauteuil roulant. Il pousse l'engin jusqu'à la porte du passager avant. Il l'ouvre et aide Benjamin à monter dans son fauteuil. François frappe à la vitre arrière, côté conducteur. La porte s'ouvre sur Katerine qui sort du véhicule suivie d'Adrijana. Tous se regroupent à l'arrière de la voiture, éclairés par la lumière de la lune.

ÉTIENNE

Tout le monde sait ce qu'il doit faire ?

Les autres hochent la tête.

ÉTIENNE

Ben sois prudent.

BENJAMIN

Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai mon chaperon. Hein papa ?

FRANÇOIS

Oui, un vrai garde du corps. Vas-y Étienne, il vaut mieux ne pas traîner.

ÉTIENNE

Tu auras mis le temps à me tutoyer. Tout arrive. J'espère que ce n'est pas la dernière fois.

Allez Katerine, armons-nous et
allons voir les entrailles du
monstre.

Étienne récupère des outils dans le coffre ouvert. Il tend à Katerine une pince-monseigneur et une lampe torche. Il prend également une lampe et un pied-de-biche. Le couple se détache du groupe et se dirige vers la tour. Adrijana s'assoit contre une roue avant pour surveiller la route, les genoux ramenés contre la poitrine, et Benjamin reste près du coffre, le regard fixé sur la tour qui émerge des arbres qui brasillent. François s'apprête à gagner son poste d'observation dans des buissons à mi-chemin de la voiture et de l'édifice.

BENJAMIN
Papa ?

FRANÇOIS
Oui.

BENJAMIN
Si ça chauffe comment tu feras
pour me remettre dans la voiture ?
Tu y as pensé ?

FRANÇOIS
Non. Mais je vais t'y remettre
tout de suite.

François se retourne et fait deux pas en direction de son fils.

BENJAMIN
Bouge pas. J'ai le pressentiment
qu'on va avoir besoin de moi là-
bas.

François s'arrête.

FRANÇOIS
Comment ça ?

BENJAMIN
Cette tour c'est l'endroit idéal
pour nouer le drame. On se
croirait dans un roman
d'aventures. Le pauvre petit
handicapé va sans doute servir à
quelque chose, tu ne crois pas ?

FRANÇOIS
Je n'aime pas quand tu parles
comme ça, tu le sais.

BENJAMIN
Désolé papa, l'humour pour moi
c'est mieux que la kiné. Vas-y et
laisse-moi rêver que je ne suis
pas inutile.

FRANÇOIS
Tu as déjà bien aidé Katerine à ce
que j'ai compris.

BENJAMIN
Le cadeau c'est elle qui me l'a
fait. J'ai une dette, tu
comprends ?

FRANÇOIS
Non. Mais je te fais confiance.

François se retourne pour aller se mettre en
place.

ADRIJANA
Monsieur Mercet, je voulais vous
remercier.

François se tourne vers l'endroit d'où émerge la voix cassée d'Adrijana.

FRANÇOIS

De quoi Adrijana ?

ADRIJANA

De me cacher, de me protéger, tout ça.

FRANÇOIS

Appelle-moi François, ce sera ma récompense. D'ailleurs c'est à moi de te remercier. Tu m'as redonné de la fierté, c'est énorme.

BENJAMIN

Tu vois papa, tu me comprends finalement.

FRANÇOIS

Peut-être. Bon les jeunes, fermez-la et ouvrez l'œil.

Tous trois se taisent et François s'éloigne en direction des buissons. Un cri de terreur retentit en provenance de la tour.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Quand le gardien est venu me prévenir que toute la troupe partait au clair de lune, je pionçais comme un bienheureux. Je rêvais que j'étais allongé sur la plage, le corps caressé par les rayons d'un soleil de printemps, la tête posée sur les cuisses de Katerine, les yeux fermés sur l'azur du ciel. J'ai bien failli casser la gueule du trouble-fête, mais bon, il n'était pas censé savoir que je paressais dans le sable. J'aurais aimé me rendormir sur-le-champ pour ne pas perdre le fil. Hélas, le second tuyau de mon indicateur en chef m'a complètement réveillé. Kourski avait quitté les lieux une heure auparavant en signifiant au gardien de veiller à ce que je dorme sur mes deux oreilles. Il n'avait pas évoqué Katerine et son big band, comme s'il connaissait parfaitement leur emploi du temps de la nuit. Le gardien n'avait pas pu me prévenir plus tôt pour une raison qui depuis m'est sortie de la tête.

Il n'y avait pas une minute à perdre. Heureusement j'avais ronflé tout habillé, au cas où. C'était une habitude qui avait du bon, même si je me retrouvais toujours avec des vêtements fripés, ce qui n'arrangeait pas mes rapports avec les femmes. En me voyant, elles devaient penser que j'allais leur coûter des heures de repassage. J'ai enfilé mon imperméable tant bien que mal, un peu à la manière d'un clown qui ne trouve jamais la bonne manche, et j'ai rallié le parking de la résidence au pas de course. D'accord, cela ne faisait qu'une trentaine de mètres, mais la combinaison du sommeil et de l'alcool avait raccourci mon souffle. Je l'avoue, j'avais arrosé le repas pris dans un petit restaurant de la station avec un vin de la région, un Olonne quelque chose ou l'inverse.

J'étais si peu frais que j'avais oublié les clefs de la voiture sur ma table de nuit. J'ai donc fait soixante mètres de plus avant d'embrayer sur les traces de Katerine. Mon gardien avait surpris une bribe de conversation qui me conduisait une nouvelle fois à la tour de Moricq.

Effectivement le break était garé dans le chemin qui menait à l'édifice. La lune donnait un aspect irréel à la scène. Je me suis mis à couvert comme la nuit d'avant, en me promettant de regarder où je mettrais les pieds. Katerine et Berthon s'affairaient devant la porte de la tour pendant que les autres semblaient discuter à voix basse à côté de la voiture. Il était clair qu'ils n'avaient jamais forcé la moindre serrure ou le plus petit cadenas. Ils s'y prenaient comme des manches. Je leur aurais bien filé un coup de main, mais c'était encore trop tôt. Au bout de quelques minutes qui m'ont paru des heures, ils ont fini par y arriver et ils sont entrés dans la tour, Berthon en tête. Quand j'ai entendu hurler, j'ai couru comme un dératé, sans me soucier de faire craquer les branches. Le réflexe du chevalier servant. Katerine était en danger, il n'y avait rien d'autre au monde.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Cette tour m'intriguait. J'ai donc résolu de la visiter à la nuit tombée. Katerine et sa clique semblaient vouloir rester à la résidence. Dans l'après-midi j'ai loué une voiture pour me rendre sur place, et le soir j'ai fait la route en me demandant comment j'allais pénétrer à l'intérieur de l'édifice. La veille, j'avais poussé la porte sans succès. Une serrure, doublée d'un lourd cadenas, interdisait l'accès. J'avais toutefois remarqué une fenêtre un peu haute, condamnée par des planches apparemment disjointes. J'espérais trouver un passage de ce côté-là. À cet effet, j'avais acheté dans un magasin de bricolage une petite échelle que j'avais glissée dans le coffre de mon véhicule.

Le bois vermoulu n'a pas résisté longtemps à la pression de mes poings. En prenant soin de faire tomber les morceaux disloqués à l'intérieur du bâtiment, j'ai dégagé un espace assez grand pour m'y enfiler sans effort. Mon physique d'athlète, entretenu par la pratique quotidienne de la course à pied, des étirements et d'une musculation douce, rendait l'exercice aisé. J'ai pris soin de tirer l'échelle derrière moi, pour ne pas révéler ma présence en cas de visite impromptue de Durman. Malgré les quelques mètres qui me séparaient du sol, j'ai sauté à l'intérieur sans appréhension, sûr de ma souplesse. Les maigres rais de lune ne suffisaient pas à éclairer la salle du rez-de-chaussée. J'ai donc allumé ma lampe de poche pour découvrir autour de moi les murs nus, à mes pieds la dalle inégale et au-dessus de ma tête des planchers absents qui laissaient apparaître un plafond de bois récemment restauré. Un escalier en bois lui aussi,

appuyé contre la paroi, se perdait dans les hauteurs. Je l'ai emprunté jusqu'au sommet de la tour. Il conduisait à un chemin de ronde étroit. Je suis redescendu avant de m'engager dans des degrés de pierre que je n'avais pas remarqués au premier examen et qui m'ont mené dans des caves où des rats fuyaient devant le bruit de mes pas. J'ai passé deux ou trois encadrements de pierre vides, aux gonds rouillés par l'humidité. Ma lumière a finalement buté sur une paroi taillée dans le rocher. Je l'ai sondée de la main, jusqu'à enfoncer un pavé invisible. Quelle n'a pas été ma surprise quand un bloc haut de deux mètres et large comme trois hommes s'est mis à coulisser sur ma droite. Étais-je arrivé au bout du chemin ? Allais-je découvrir un secret magnifique ?

Je n'ai pas tremblé. Le passage s'est ouvert sur une salle assez grande, jonchée de morceaux de mobilier à demi calcinés. Rien d'autre au sol. J'ai promené le rayon déclinant de la lampe sur le plafond. Il était couvert d'un réseau d'ampoules électriques brisées, sans doute par la chaleur d'un incendie. Plus au fond, trois cordes pendaient mollement au bout de crochets scellés dans une voûte de pierre, et une quatrième était tendue par le poids du cadavre d'un homme. Vu son état de conservation, la mort ne remontait pas à longtemps. Il était encore chaud. J'avoue que ma gorge s'est serrée un instant avant que mon intelligence ne reprît le pas sur mes émotions. Le bonhomme n'ayant pas pu se pendre tout seul à cette hauteur et sans escabeau, quelqu'un l'avait fatalement aidé. Or je n'avais croisé ni entendu personne durant mes investigations. Il y avait donc une autre issue par laquelle l'exécuteur des hautes œuvres s'était envolé après avoir rempli son macabre office. Ma recherche n'a pas été longue.

Étienne promène le faisceau de sa lampe sur les murs de la salle du rez-de-chaussée. Katerine est derrière lui. La lourde porte de la tour se referme toute seule dans un grincement. La jeune femme se retourne vivement.

ÉTIENNE

Laissez tomber. C'est son poids qui l'entraîne. Vous ne croyez pas aux fantômes j'espère ? Nous ne sommes pas en Écosse, Katerine.

KATERINE

Excusez-moi, c'est un réflexe idiot.

Katerine se retourne lentement vers l'intérieur de l'édifice. Elle suit Étienne qui avance au milieu de la salle, avant d'entamer un tour complet sur lui-même pour éclairer tout l'espace. Il arrête la lumière sur un escalier en bois appuyé à un mur, puis oriente sa lampe vers le plafond.

ÉTIENNE

Je vais voir où conduit cet escalier. Attendez-moi là. Vous avez votre lampe ?

KATERINE

Oui, mais je préférerais y aller avec vous.

ÉTIENNE

Non Katerine. Si j'ai un souci là-haut, vous détalez.

KATERINE

Et si j'ai un souci en bas ?

ÉTIENNE

Ne m'embrouillez pas et faites-moi confiance. Tout va bien se passer.

Katerine sort de sa poche la lampe torche et l'allume. Étienne s'engage dans l'escalier, le gravit rapidement et disparaît au sommet de la tour. Katerine repère le départ d'un escalier de pierre qui s'enfonce dans la terre.

KATERINE

(doucement)

Étienne !

KATERINE

(plus fort)

Étienne !

Personne ne répond. Katerine descend les degrés avec précaution. Elle pénètre dans les caves de la tour, traverse de petites salles vides de mobilier, habitées seulement par quelques rats dont elle devine les ombres. Elle arrive devant une large ouverture taillée dans la roche. Elle oriente la lumière vers cette bouche sombre et découvre le rictus d'un cadavre pendu à une corde. Katerine laisse tomber sa lampe qui s'éteint et elle hurle de terreur.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

J'ai envoyé voler la porte massive. Derrière moi, quelqu'un s'est engouffré dans la tour sans paraître s'étonner de ma présence. Nous pouvions entendre le ronflement du moteur qui propulsait le fauteuil de Benjamin. Moins d'une minute plus tard, nous étions quatre à sonder les ténèbres grises de lune. C'était un de trop pour mes compagnons, mais ma silhouette ne risquait pas de leur inspirer de la crainte, car ma posture désarmée laissait deviner l'inquiétude qui m'avait conduit là. Nous n'avons pas eu le loisir de faire les présentations. Avant que nous pensions à utiliser nos lampes, une lumière a surgi de l'épaisseur de la nuit, aveuglante comme notre angoisse. Nous étions vulnérables, incapables de discerner la menace qui a pris la forme d'une voix ironique.

« Bienvenue pour la visite ! Nous allons commencer puisque le groupe est au complet. »

Une forme allongée sur le sol devant nous, et que nous n'avions pas remarqué jusque-là, s'est relevée péniblement. C'était Étienne Berthon, une oreille et le cuir chevelu ensanglantés. Il a tâté sa plaie et ses doigts se sont teintés de vermillon.

« Si tout se passe bien vous vous en remettrez. Je n'ai pas frappé trop fort. »

Berthon n'a rien répondu. Il s'est rapproché de son petit-fils, les jambes encore flageolantes du coup porté par l'agresseur caché dans l'ombre. Ce n'était pas Lydecker, j'aurais reconnu sa voix. De toute façon, il n'aurait jamais eu les couilles de monter cette mise en scène. Seul Kourski restait en course, mais j'imaginais

mal qu'il s'en prenne à des femmes et à des enfants. Vu ses activités, il avait déjà dû goûter aux actions peu glorieuses, mais par procuration, à travers la basse besogne de ses gorilles. D'un autre côté, il était venu seul sur ce bout de littoral battu par le vent et les vagues, et il était armé à en croire le gardien de la résidence. Je ne devais pas mésestimer les lubies ou les folies d'un homme singulier qui avait l'habitude de plier la réalité dans le sens de ses rêves, cauchemars compris. Qui d'autre pouvait se tenir à l'abri du projecteur, comme un inspecteur menaçant derrière la lampe braquée sur un suspect ?

« Bien. Je vous emmène dans les caves dont vous allez mesurer, je l'espère, l'intérêt historique. Avant cela, monsieur Durman, posez votre arme au sol et poussez-la du pied devant vous. »

J'ai obtempéré en essayant de reprendre la main. De Kourski, je n'avais volé que trois mots dans le vestiaire des arbitres et une phrase dans celui des joueurs. C'était trop peu pour reconnaître à coup sûr le timbre de sa voix. Le « Ne vous affolez pas Kourski, on peut toujours discuter », que j'ai ajouté à mon geste, n'a rencontré aucun écho. Pour gagner du temps et réfléchir au moyen de nous en sortir sans effusion de sang, j'ai poursuivi en arguant que le petit ne pouvait pas descendre, qu'il manquait une rampe pour handicapés. Je sais, c'était totalement inepte, car l'homme qui nous tenait en joue aurait pu abattre le gosse. Heureusement il avait besoin de lui.

« Monsieur Berthon va passer devant avec sa lampe. Durman va donner la sienne à Adrijana. Monsieur Mercet et Bob, permettez que je vous appelle ainsi une fois au moins, porteront Benjamin dans son fauteuil.

Deux costauds comme vous devraient suffire. Les jambes du garçon ne pèsent pas bien lourd. »

J'ai bien cru qu'Étienne allait se ruer vers le projecteur pour en découder, mais il s'est contenté d'un « fumier » sonore. Cela m'a rassuré : le désespoir ne l'avait pas encore submergé. Je pourrais compter sur lui si l'occasion se présentait. Le gendre aussi semblait faire fonctionner ses neurones, ce qui était bon signe, et Benjamin restait impassible. Seule Adrijana claquait des dents, mais ce n'était peut-être que l'effet des vieilles pierres desquelles suintait une humidité glaciale.

« Restons polis, je vous prie. Mettez-vous à l'ouvrage. La petite va fermer la marche. Je lui fais sauter une oreille au moindre geste équivoque. Et comme il lui en restera une, plus de jolis doigts fins et des genoux adorables, elle n'a pas fini de souffrir si vous ne vous tenez pas à carreau. »

Je commençais à comprendre que le sous-sol de la tour pourrait bien être le terme du voyage et que nous descendions en enfer. Les autres devaient en être arrivés à la même conclusion déprimante. Notre procession avait pris une gravité soudaine. J'ai essayé vainement de découvrir le visage de notre bourreau. Il jugeait sans doute qu'il était trop tôt pour se démasquer. C'était une manière de nous impressionner, pour tuer dans l'œuf notre volonté de survivre. Mercet fatiguait et le fauteuil, chargé de Benjamin, penchait dangereusement. J'ai demandé une pause, mais l'homme est resté inflexible.

« Il ne vous reste qu'une dizaine de marches. Continuez ou Adrijana va perdre l'option stéréophonique. »

Nous avons atteint le dernier degré et posé le fauteuil sur le sol de terre battue.

« C'est tout droit jusqu'au fond. On nous attend. Pas de bêtises. »

Nous avons enfilé des petites salles vides jusqu'à une paroi rocheuse impénétrable. Un bloc s'est déplacé avec lenteur.

« Regardez, le spectacle vaut le coup d'œil. »

Dans le feu de l'action, concentré sur les solutions à trouver, j'avais totalement oublié pourquoi nous avons pénétré dans la tour. Quand la pierre a terminé sa course, le cri de Katerine a de nouveau résonné dans ma mémoire, plus déchirant. C'était ignoble. Un corps sans vie pendait au bout d'une corde dans le faisceau de la lampe pointée par Berthon, un homme d'une trentaine d'années en lequel Mercet a reconnu un flic.

« Non ! L'inspecteur Gros », a-t-il lâché dans un souffle.

Choqué, Berthon a détourné la lumière de quelques degrés et nous avons frémi. Les traits creusés de Katerine nous suppliaient. Les pieds posés sur un escabeau en équilibre fragile sur le sol inégal, la jeune femme avait la corde au cou.

Il arrive quelquefois qu'un Dé, sans avoir été préparé malicieusement, fera plus souvent un certain point que tout autre ; cela peut venir de différentes causes, comme par exemple d'avoir un côté un peu plus grand que les autres, car tous ne sont pas parfaitement carrés en tout sens, alors & en tout temps il est permis de changer les Dés sans que personne s'en offense.

On fait, à la Cieuta, des Cornets de cuir qui sont extrêmement légers, ils ne sont point cassants, é font moins de bruit que ceux de corne.

Il est bon de remarquer en passant, que quoique le Trictrac ne puisse pas se jouer sans bruit, on doit cependant éviter d'en faire plus qu'il n'est nécessaire, surtout quand on est en bonne compagnie. Il y a des personnes qui ont le tic de frapper durement du Cornet sur les bords du Tablier, sans aucune nécessité ; c'est une mauvaise habitude qu'on doit éviter de prendre. Ces coups rudes souvent réitérés, ne font qu'étourdir la compagnie, & détruisent bien vite le Tablier, quelque solide qu'il soit.

Les Dames ou Tables.

Les Dames sont assez connues pour n'avoir pas besoin d'explication, je dois seulement observer que leur grandeur doit être proportionnée à celle du tablier, en sorte que les six remplissent assez exactement l'espace A, F, ou G, M, &c. On les nomme aussi Tables quand on veut.

Il en faut quinze blanches et quinze noires. Les Livres imprimés depuis 40 ans, qui parlent du Trictrac, portent qu'on doit céder les Dames blanches au Sexe, ou à la personne pour laquelle on a de la déférence, & l'usage d'aujourd'hui, est qu'on doit donner les noires aux Dames, pour relever, dit-on, davantage la blancheur de leurs mains. Ces sortes de choses peuvent varier, selon les Pays & les temps, ainsi je dois les abandonner à la discrétion des Joueurs.

Comme il y a 24 Flèches au Trictrac, & 24 Lettres à l'Alphabet, j'ai crû soulager le Lecteur en fixant les Lettres dans cet Ouvrage. On trouvera toujours les mêmes aux mêmes places, & de cette façon, par la seule lecture de l'Écrit, on peut se faire une image du coup qu'on joue, même sans avoir chaque fois la Figure.

Il serait inutile de s'étendre davantage sur les termes du Trictrac ; nous aurons occasion plus d'une fois de les expliquer chacun en particulier, dans le cours de cette Méthode. Nous y joindrons sur la fin une Table alphabétique, pour y avoir recours au besoin. Il suffit pour le présent d'avoir désigné les plus indispensables, & ceux qui reviennent le plus souvent dans la Pratique.

Proportions du Tablier

Les Personnes qui ont un Trictrac à leur disposition peuvent se dispenser de lire cet Article

On fait les Tabliers de différentes grandeurs, & de différente matière, le Noyer, l'Ébène & l'Ivoire sont la matière ordinaire de ceux qu'on voit dans les bonnes Maisons. Celui que j'ai actuellement sous les yeux a 24 pouces de long, depuis A jusqu'à M & 19 pouces, depuis M jusqu'à N, l'épaisseur des bords ou bandes est de 15 lignes, leur hauteur intérieure sur les fonds est de 18 lignes, & leur hauteur extérieure de 2 pouces, l'ais des fonds ayant 4 lignes d'épaisseur. Les demi-bords qui partagent le Tablier en deux Tables, n'ont que trois lignes d'épaisseur, & la même hauteur que les fonds.

Les Flèches ont cinq pouces & demi de long, & trois lignes de base, elles sont d'ivoire blanc & vert ; les Dames sont d'Ivoire et d'Ébène, & le reste du Tablier d'un beau Noyer noir d'Ébène.

La pièce voûtée est éclairée par un réseau d'ampoules électriques nues. Le corps de Martin Gros pend dans le vide. A ses côtés, Katerine, la corde autour du cou et les mains nouées dans le dos, essaie tant bien que mal de rester debout sur un escabeau bancal. Benjamin, Étienne, François et Adrijana sont assis contre un mur. Pavel Kurski et Ange Athénaïs Pelmont, debout près de Katerine, leur font face, un revolver à la main.

KOURSKI

Vous nous avez donné du fil à retordre pour des amateurs, mais maintenant la messe est dite.

DURMAN

Qui êtes-vous vraiment, monsieur Kurski ?

KOURSKI

Vous êtes mal placé pour poser les questions Durman. Pourtant, vu votre situation, je veux bien vous répondre.

ÉTIENNE

Qu'attendez-vous de nous ?

KOURSKI

Chaque chose en son temps. Laissez-moi d'abord vous présenter mademoiselle.

Kurski se tourne vers Ange Athénaïs.

KOURSKI

Et puis non. Présente-toi toi-même mon ange.

FRANÇOIS

Tu n'es pas Ange Athénaïs, bien sûr.

ANGE ATHÉNAÏS

Je suis désolée François. Mon vrai nom n'a pas d'importance. Je suis la cousine de Pavel.

KOURSKI

Et notre grand-père maternel n'était pas russe, mais allemand. Or il se trouve que durant la seconde guerre mondiale, il a œuvré dans la région pour le Reich.

ÉTIENNE

Que viennent faire ces putain de nazis dans cette histoire ?

KOURSKI

Un peu de respect pour notre famille, s'il vous plaît. À l'époque, ici, c'était une zone interdite, même si elle n'a pas été réellement évacuée. Disons que c'était tranquille pour l'occupant. Il avait les mains libres.

ÉTIENNE

Dispensez-vous de votre cours d'histoire. Je préférerais fumer une dernière cigarette, si vous n'y voyez pas d'inconvénients.

FRANÇOIS

Ne l'énerve pas, Étienne. Il serait capable de nous achever sans avoir obtenu ce qu'il veut.

KOURSKI

Les Français sont pleins de ressources. Vous commencez à m'amuser.

ANGE ATHÉNAÏS

Notre grand-père était un SS spécialiste des interrogatoires musclés. Nous sommes dans sa salle de travail.

KOURSKI

Charmant, non ? Suite au débarquement en Normandie, il a regagné l'Allemagne en emportant tout, sauf les cordes.

ANGE ATHÉNAÏS

Après la chute du Reich, il s'est retrouvé à Berlin dans le secteur soviétique.

KOURSKI

Et les Russes, qui avaient besoin de gens qualifiés, l'ont engagé dans leurs services spéciaux. L'histoire a de ces raccourcis.

FRANÇOIS

Des raccourcis sinistres.

ÉTIENNE

Où est le rapport avec le traité de trictrac que vous poursuivez depuis Londres ? Car c'était vous, n'est-ce pas ? Ça n'a rien à voir.

KOURSKI

Oui, c'était moi chez Harding, avec un ami un peu trop maladroit. S'il avait seulement gardé sa perruque et

sa moustache dans la librairie ce jour-là, vous ne seriez sûrement pas ici. Mais Monsieur ne supportait pas la chaleur ! Katerine le connaissait et vous aussi Durman.

DURMAN
Shelby Lydecker.

KOURSKI
Tout juste !

DURMAN
Où se cache cette pourriture ?

KOURSKI
J'en ai débarrassé la planète,
remerciez-moi.

DURMAN
Vous êtes malade Kourski. Vous êtes
un grand malade.

KOURSKI
Tout le monde est malade, Durman.
Vous d'avoir fait confiance à Frank
Albert, vos compagnons d'avoir fait
confiance à Katerine, Katerine
d'avoir fait confiance à sa bonne
étoile. Regardez où la folie vous a
tous menés.

FRANÇOIS
Mais si tout le monde connaissait
tout le monde, pourquoi Katerine
n'a-t-elle pas prévenu la police à
Londres ?

KOURSKI
Demandez-le lui. Ah ! la corde est
un peu serrée. Je vais répondre pour

elle. Qui irait croire qu'une célébrité nationale s'amuse à torturer un vieux libraire ? Son imagination d'actrice a fait le reste, elle s'est crue dans un thriller, elle a pensé à Harrison Ford, vous savez dans ce film... vous voyez lequel ? Pour en revenir au traité, il contient un code qui vaut de l'or, code que vous avez ramené à la lumière et qui doit me mettre sur la voie du livre d'Abraham le Juif.

FRANÇOIS

Le livre d'Abraham le Juif ?

KOURSKI

Oui. L'ouvrage légendaire qui a permis à Nicolas Flamel de découvrir la pierre philosophale et l'élixir de longue vie.

FRANÇOIS

Nicolas Flamel ?

KOURSKI

Nicolas Flamel, papa Mercet.
Voyons ! le grand alchimiste.

FRANÇOIS

C'est dingue ! Vous croyez à ces fadaises ? Et quel rapport avec la Vendée et les Allemands ?

KOURSKI

Je reconnais là le déplorable esprit cartésien de vos compatriotes. Vous me promettez de n'en souffler mot à personne ? Je plaisante. Sous peu, vous serez muets comme des tombes.

ANGE ATHÉNAÏS

Pavel, arrête-toi là s'il te plaît.
Ne leur en dis pas plus. Laisse-leur
une chance.

KOURSKI

Je t'ai connue moins sentimentale,
mon ange. L'air marin ne te réussit
pas. Mon grand-père appartenait à un
cercle d'initiés de la SS, une
société secrète d'élus qui
recherchait la pierre philosophale
pour assurer l'éternité au Reich.
J'en suis l'héritier, mais je
travaille à mon compte. Au XVIIe
siècle, le livre d'Abraham le Juif a
échoué dans les mains du cardinal
Richelieu. Il lui a brûlé les
doigts, et l'homme redoutable que
fut ce grand ministre n'a pas osé
s'en servir, question d'époque sans
doute. Il en a confié la garde à une
abbaye de l'évêché de Luçon. De père
en père, le livre a fini par être
caché dans ce coin de Vendée. Seul
le code a continué à circuler.
J'avais mis cette histoire de côté
quand Harding l'a fait resurgir à la
surface de ma mémoire. Le plus
extraordinaire, c'est que mon grand-
père soit passé à vingt ans près à
un cheveu du traité de Soumille qui
était dans la bibliothèque de l'abbé
Veyssière, ici à Moricq. Il a bien
repéré le graffiti de l'angle de la
tour, mais sans en percer le secret.
Je n'y vois pas plus clair. Mon
petit doigt me dit que ce n'est pas
le cas de tout le monde. Benjamin,
qui se tait depuis tout à l'heure,
doit certainement avoir dénoué les

fils de l'énigme. N'est-ce pas
petit ?

BENJAMIN
Oui.

ÉTIENNE
Tais-toi Ben.

Kourski s'approche de l'escabeau.

KOURSKI
Qu'il se taise et Katerine ira
rejoindre feu l'inspecteur. Un homme
un peu trop curieux à mon goût.

Étienne se lève d'un bond.

ÉTIENNE
Ordure !

Kourski braque son revolver sur Étienne et pose
le pied sur l'escabeau. Durman bondit. Il
retient Étienne qui se débat sans conviction.

DURMAN
Étienne, non ! Calmez-vous, c'est
inutile.

BENJAMIN
Assieds-toi grand-père. Monsieur
Kourski trouvera ce qu'il cherche.
Cela ne vaut pas une vie humaine,
pas une.

KOURSKI
La vérité sort de la bouche des
enfants. C'est comme cela que vous
dites en France ?

BENJAMIN

Promettez-moi d'abord de nous épargner en échange de notre silence.

KOURSKI

Disons que je vous laisserai là, vivants, en refermant le passage sur vous. Si vous vous en sortez, nous serons quittes. Mon grand-père a toujours affirmé que cette cave communiquait avec la maison dans laquelle il était cantonné pendant la guerre, maison que l'abbé Veysseyre a achetée des années plus tard. Vous n'êtes pas obligés de me croire. Ce qui est sûr c'est que je n'ai pas trouvé la porte. Je n'ai pourtant pas manqué de la chercher pour me ménager une issue de secours. Votre amateurisme a rendu cette peine inutile. Ah ! j'oubliais, mais dis-le leur mon ange.

ANGE ATHÉNAÏS

Quoi ?

KOURSKI

Le micro.

ANGE ATHÉNAÏS

Il y en a un deuxième dans une chaussure de Benjamin.

KOURSKI

Accouche petit.

**Fragment des *Mémoires du milliardaire russe*
*Pavel Kourski***

Je me suis retrouvé dans une cave à l'abandon où pourrissaient quelques pommes de terre au milieu de bouteilles aux fonds moisis. Les hommes partis, les araignées avaient pris possession des lieux. J'ai gravi un escalier en bois, abrupt, manquant glisser à plusieurs reprises sur des marches vermoulues. Passé une porte qui s'est ouverte sans résistance, j'ai débouché dans le hall d'une maison aux volets clos qui sentait le renfermé. J'ai exploré les pièces remplies de meubles recouverts de draps blancs, m'arrêtant dans une bibliothèque tapissée de livres du sol au plafond.

Un cadre était posé sur une étagère. Il contenait la photographie d'un curé en soutane, âgé mais l'œil vif, qui tenait par l'épaule un jeune homme en costume qui aurait pu être son petit-fils. Les paroles prononcées par Harding dans le salon d'Artemus ont sonné dans mon crâne comme les cloches de l'angélus. « J'ai hérité d'une longère vendéenne et d'une fantastique bibliothèque », avait-il dit en citant Bernard Damon. La proximité de la tour m'a convaincu que j'étais dans la maison du père Veysière. Sa mort puis celle probable de son petit-neveu – il n'avait pas récupéré le traité de trictrac à la librairie des Seven Dials – avaient rendu l'habitation déserte.

Pris d'une frénésie soudaine, j'ai attrapé les livres au hasard, les secouant pour en extraire un quelconque feuillet. Devant l'ampleur de la tâche, j'ai vite renoncé, me concentrant alors sur tous les volumes liés au jeu qui occupaient une étagère basse. Sans plus de succès. Je serais devenu fou pour de bon si un souvenir de ma propre vie ne m'avait mis sur la voie. Je revois encore

mon père me révéler la combinaison de son coffre, inscrite au dos du petit portrait de ma mère qui ne quittait jamais son immense bureau d'acajou. J'ai saisi le cadre et je l'ai désossé. J'ai retourné la photo, le cœur suspendu. Tout était là, dans une lettre pliée en quatre et signée de la main de l'abbé Veysièrre. Je me suis juré de la graver dans ma mémoire puis de la brûler avant de marcher vers mon destin.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

D'une voix posée, Benjamin levait le voile du mystère. Bien des détails m'échappaient encore, mais les propos de Kourski m'avaient déjà mis au jus. C'était délirant. Sans les revolvers braqués sur nous, sans la détermination odieuse du Russe, je me serais cru sur un plateau de tournage. Katerine n'allait-elle pas me faire un clin d'œil complice ? Benjamin n'allait-il pas se lever pour discuter d'une réplique avec le metteur en scène assis dans l'ombre ? Adrijana n'allait-elle pas cesser de fixer tout le monde de ses yeux hagards ? Étienne n'allait-il pas profiter de la pause pour griller une cigarette en compagnie de François et d'Ange Athénaïs ? Non. Tout était réel sous des allures de fantasmagorie grotesque.

La situation était désespérée ou presque. Je n'avais plus d'arme, Katerine oscillait entre la vie et la strangulation, Étienne ne tenait pas ses nerfs, Benjamin n'était qu'un poids mort, Adrijana l'avait toujours été. Seul François m'interdisait de voir tout en noir. Il devait réfléchir à un sacrifice possible. J'ai croisé son regard. Nous nous sommes compris. Si nous sautions sur Kourski et sa cousine, nous avons une chance de les neutraliser assez longtemps pour qu'Étienne retrouve ses esprits et qu'Adrijana, poussée par la soif de vivre de ses seize ou dix-sept ans, se rende enfin utile. Nous risquions d'y laisser la vie ou du moins pas mal d'hémoglobine, un poumon, un rein, un genou, mais c'était encore mieux que de mourir achevés par Kourski ou pris au piège de cette cave hantée par les cris des résistants torturés. J'ai senti instinctivement que François voulait se charger de la femme. C'est sûr, il aurait aimé lui prodiguer des

étreintes moins hostiles. Moi j'étais heureux d'en découdre avec cette enflure de Kourski. J'avais dans l'idée de lui sauter à la gorge et de ne pas desserrer mon étreinte avant qu'il ait rendu l'âme, s'il en avait une. Même avec une balle dans le ventre, je m'en sentais capable. Il suffisait d'accepter la douleur. Dans mon passé de flic, je l'avais déjà fait. J'en garde une vilaine cicatrice et des cauchemars récurrents. Encore ne s'agissait-il pas de sauver une femme adorable et des enfants sans défense. En cet instant si court qui précède l'action essentielle et qui contient toute la vérité d'un homme, j'acceptais comme une évidence mon amour pour Katerine Kighly dont la vie ne tenait qu'à une chiquenaude, pour cette jeune femme dont j'ignorais l'existence quelques jours plus tôt et qui justifiait soudain la mienne.

Il était déjà trop tard. Interrompant Benjamin, Kourski a grondé :

« Durman, au moindre geste je t'abats comme un moujik. Cousine, tu te chargeras du papa Mercet. »

J'ai senti chez Ange Athénaïs un flottement auquel je me suis agrippé. Le salut n'était plus entre mes mains. Il naîtrait peut-être du cœur blessé de cette créature splendide et bouleversée. Dans mon relâchement, je n'ai pas vu François bondir.

Doublet.

On appelle doublet tout coup dont les points sont semblables, & simple ou coup simple, tous les autres dont les points sont inégaux.

Doublet ou raffe d'As s'appelle Ambes-as, Bezt, Bezas, &c.

Doublet de deux s'appelle Double deux, Tous les deux,

Doublet de trois, se dit Ternes, & pour badiner, Lanternes, &c.

Doublet de quatre s'appelle Carmes, &c.

Doublet de cinq s'appelle Quines, &c.

Doublet de six s'appelle Sonnés, &c.

On ne dit jamais raffe au Trictrac, & tout coup de deux points égaux est appelé Doublet.

Dans tous les autres points que peuvent faire les deux Dés, on doit toujours commencer par nommer le plus haut avant le moindre, comme six & cinq, & non pas cinq & six, quatre & trois, six & as, trois & as, cinq & quatre, & ne jamais appeler l'as du nom d'un.

On ne doit pas non plus réunir les deux nombres des Dés pour en exprimer la somme sous un seul mot, comme si pour dire cinq & quatre, vous disiez neuf, qui vaut réellement autant que cinq & quatre ; mais il faut prononcer distinctement le point de chaque Dé en particulier, afin que chaque Joueur puisse connaître les événements du coup.

Ben se racle la gorge. Un silence confit de curiosité et d'inquiétude envahit la cave. Chacun se fige, sauf Katerine, occupée à conserver l'équilibre et qui ne peut contenir ses tremblements nerveux.

BENJAMIN

La solution se trouve dans les livres. Le traité de l'abbé Soumille contient une partie de l'énigme et sa clé. Le texte de la reliure renvoie à la tour par la position centrale du seul mot lisible : Moricq. J'ai percé le code. Dans son traité Soumille utilise des lettres pour désigner les flèches du plateau. D'après ce que j'ai lu sur le sujet, cela va à l'encontre des usages. D'habitude, on commence par T pour le talon, puis on va de 1 à 11 pour chaque tablier. Chez Soumille on va de A à M et de N à &. Les flèches de Cloris sont en haut, celles de Damon en bas. J'en ai déduit que CT c'est le talon de Cloris, donc la lettre A, C1 la deuxième flèche de Cloris, donc la lettre B, et ainsi de suite. C désigne donc les flèches de Cloris, D celles de Damon.

KOURSKI

Ingénieux système, ma foi, et qui nous dit quoi ?

BENJAMIN

Qui nous livre encore une énigme.

KOURSKI

Tu n'es pas en train de te moquer de moi, petit avorton ?

BENJAMIN

De mémoire, voilà le texte, monsieur.

SUD TERNES À DEXTRE
OUEST BEZAS À SENESTRE
NORD CARMES À DEXTRE
EST BEZAS À DEXTRE
MORICQ
UNE VEUVE ET DEUX MARIÉES
DANS LA MAISON
DE L'ÉCOLIER
GARE À DAMON

KOURSKI

Tu y comprends quelque chose toi ?

BENJAMIN

Oui, je crois. La première partie du message indique qu'il faut tourner quelque chose, un certain nombre de fois, à droite ou à gauche. Bezas c'est le double un au tritrac, ternes le double trois et carmes le double quatre. Ces actions permettront sans doute de faire apparaître une table de jeu ou la représentation d'un plateau. Il suffira ensuite de poser une dame noire, la veuve, et deux dames blanches, les mariées, sur la case de l'écolier. C'est l'avant-dernière flèche du plateau, à l'opposé du talon.

KOURSKI

Et je présume qu'il faut éviter le tablier de Damon. Ne sois pas

étonné. Votre exemplaire de Soumille n'est pas unique, seule sa couverture est inestimable. J'ai eu tout le temps de potasser le sujet. Pour ce qui est de la théorie, le trictrac n'a plus de secrets pour moi. En revanche, comme vous n'avez pas été très bavards sur le texte codé, les micros ne m'en ont dévoilé que des bribes et je n'ai pas pu tenter ma chance. Si tu y es arrivé avec tes neurones imparfaits, j'en serais venu à bout sans coup férir. Passons. Donne-moi le traité, je sais que tu le caches sous tes cuisses. Je te fais confiance, mais j'aimerais vérifier le texte, à tout hasard. Imagine que tu aies commis une erreur, que ta mémoire flanche. Mon ange, récupère-le. Durman, au moindre geste je t'abats comme un moujik. Cousine, tu te chargeras du papa Mercet.

Benjamin gratte un instant dans son fauteuil d'où il retire le traité de Soumille. Il le tend à Ange Athénaïs qui s'est approchée et qui le prend de sa main libre. François bondit et se jette sur elle. Il la plaque au sol en essayant de s'emparer de son arme. Un coup de feu retentit.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je m'en voulais d'être resté inactif, prostré sur mon cul, alors que tout le monde avait agi. Je me faisais l'effet du lâche qui n'a pas osé y aller, du con qui n'a rien compris ou du vieux rouillé qui ne démarre plus au quart de tour. Il faut dire que quelques secondes ont suffi pour que la situation soit chamboulée. Hélas nous ne gagnions pas au change.

À terre, François Mercet grimaçait de douleur : il avait juste une balle dans le pied. Un détail, je vous dis. Ange Athénaïs tâta sa plaie en le rassurant. Étienne Berthon se tenait un peu plus loin, debout, gris blanc comme la lune. Il regardait sa main droite sans sembler y croire : par un trou circulaire de plusieurs millimètres il pouvait voir le sol qui se teintait de rouge. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai tout de suite pensé à cette scène célèbre d'un film de Mann dont le titre ne me revenait pas. Peut-être Étienne cherchait-il lui aussi, d'où son air absent. *The man from Laramie*. Adrijana – je n'aurais pas misé un penny sur elle la minute d'avant – avait les pieds de Katerine sur les épaules. Par quel miracle ? Quand François s'était jeté sur Ange Athénaïs, Kourski, par cruauté ou pour montrer sa détermination, avait envoyé valser l'escabeau d'un coup de pied. La chute de Katerine m'a paru une éternité. J'ai poussé un long râle muet, comme si la corde serrait mon propre cou. Adrijana s'est dépliée à la vitesse d'un ressort et elle a pris la place de l'escabeau en un éclair, sans que Kourski l'en empêche. Après tout, cela lui faisait une personne de moins à surveiller, car la jeune fille ne pouvait plus abandonner

son poste. Pourtant, il était en train de la braquer avec son arme.

Sans que je m'en rende compte – mes yeux n'avaient pu quitter Katerine de toute la scène –, Benjamin avait légèrement bougé pour ramasser le revolver qu'Ange Athénaïs avait laissé tomber pendant sa courte lutte avec François. Il le pointait sur Kourski. Je savais qu'il ne tirerait pas, le Russe le savait également. Or cette pourriture prenait un malin plaisir à menacer la vie d'Adrijana, tout en offrant une porte de sortie honorable au jeune garçon. Comme un domino qui en pousse un autre, la chute d'Adrijana entraînerait celle de Katerine. Deux cadavres d'un coup. Deux de trop pour Benjamin. Je n'aurais pas tiré non plus, même si dans ma carrière de flic j'ai gagné pas mal de coupes pour de jolis cartons. Mais là, ce n'était pas un putain de concours.

Tout le monde est figé. Katerine est en équilibre sur les épaules d'Adrijana. Elle tousse, essayant tant bien que mal de retrouver son souffle. Durman est agenouillé dos au mur, le buste tendu, la main levée en signe d'apaisement. Étienne est prostré à mi-chemin de son petit-fils et de Kourski. Benjamin menace le Russe avec le revolver d'Ange Athénaïs. Celle-ci est assise sur le sol, la main sur le pied blessé de François qui gémit, allongé. Kourski braque Adrijana, tout en fixant Benjamin.

KOURSKI

Tout doux jeune homme. Tu tires et j'envoie en enfer ces deux beautés.

BENJAMIN

La chance a tourné monsieur.

KOURSKI

Tu crois vraiment ce que tu dis ?

BENJAMIN

Pourquoi ne pas s'arrêter là, sur un match nul ?

KOURSKI

Tu es impayable dans le genre grosse tête sans jambes. Ce n'est pas toi qui décides. Tu es incapable d'appuyer sur la détente. Tu penses que c'est facile de tirer, qu'on oublie le bruit de la détonation, l'odeur du métal chaud, le regard de celui qui tombe. Tuer c'est un métier. Tu garderas ça toute ta vie si tu sautes le pas. Le remords te rongera.

BENJAMIN

Vous avez l'air de bien supporter la chose. N'essayez pas de m'embrouiller.

KOURSKI

Pour moi ce n'est pas la première fois. Et puis, nous ne sommes pas du même bois. Je n'ai pas ton sentimentalisme de fillette.

BENJAMIN

Je risque de vous surprendre.

KOURSKI

Tu as déjà tenu une arme comme celle-là en main ? Tu sais viser ? Tu sais estimer la trajectoire de la balle en tenant compte du recul ?

Kourski se déplace lentement vers Adrijana, tout en ne quittant pas Benjamin du regard.

KOURSKI

Si tu touchais Adrijana, tu imagines les conséquences ? Sois sérieux mon garçon, lance ce revolver vers moi. Il n'est même pas armé et tu n'as aucune idée du comment de la chose. Lâche ça et contente-toi à l'avenir de jouer au dur sur ta console. Enfin si tu en as encore l'occasion. L'espoir fait vivre, n'est-ce pas ?

Benjamin baisse l'arme, la contemple un instant et l'envoie à Durman qui l'attrape au vol.

KOURSKI

Tu ne renonces jamais, petit. Tu sais que tu me plais. Le problème c'est que l'ami Bob est lui aussi

tendre comme une pâte d'amande,
dégoulinant de bons sentiments, du
vrai miel d'acacia. J'en vomirais
presque. Sans compter que je le
crois amoureux. N'est-ce pas Bob ?
Ne me poussez pas à bout, j'ai le
doigt qui s'engourdit. Je sens que
je vais appuyer sur la détente. Vous
aurez la vue tellement troublée par
la colère que vous pourriez achever
Dulcinée en tirant. À moins que vous
n'alliez faire l'escabeau à votre
tour, si tel est mon bon plaisir.

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Kourski me narguait par pur sadisme. Ce mec était totalement fêlé. Je m'en rendais compte à présent, avec un peu de retard. Je n'avais pas été très perspicace à Londres. J'aurais dû refuser net de bosser pour un détraqué pareil. Il avait raison sur un point : j'avais été dingue de faire confiance à Frankie. Je me méfiais toujours de ses plans foireux, or j'avais foncé tête baissée dans celui-ci. J'étais à deux doigts de mourir dans une cave française, sans même pouvoir me faire exploser les papilles avec quelques bouteilles de bon vin. Je n'allais pas défunter seul, c'est vrai. Mais voir la femme que j'aimais se briser les cervicales n'était pas une perspective réconfortante.

Le temps de la réflexion était passé. L'occasion était trop belle. Sûr de mon adresse en toutes circonstances, j'ai pressé la détente avec la décontraction du tireur aguerrí. Un éclat de rire démentiel a suivi la détonation. J'avais visé entre les deux yeux pour que Kourski tombe à la renverse sans pouvoir s'agripper à Adrijana. Son hilarité éteinte, le démon se tenait debout, impassible, dominateur, un sourire de mépris au coin des lèvres. De rage, j'ai tiré toutes les cartouches au hasard. L'arme d'Ange Athénaïs était chargée à blanc. Ce fumier de popov ne faisait même pas confiance à sa cousine. Son sens de la famille n'allait pas si loin. J'avais une envie folle de lui casser la gueule, d'écrabouiller son rictus d'enfoiré, de lui caresser l'estomac de mes poings crispés, de lui éclater le pif d'un coup de boule assassin, de lui arracher les esgourdes avec les dents, de l'atomiser sans autre forme de procès, de le renvoyer au terminus des

prétentieux. Le problème, c'est que son flingue tirait des balles bien réelles. François et Étienne en avaient fait les frais, et je crois qu'avec moi il aurait visé pour tuer. Je le sentais à son regard de défi. Kourski semblait m'appeler à me lever, à marcher sur lui, à péter un câble.

Soudain refroidi, je me suis gardé de lui offrir l'alibi de la légitime défense. S'il voulait m'éliminer, il devrait le faire de sang-froid. Peu d'hommes en sont vraiment capables. Pour moi, Kourski n'appartenait pas à cette sinistre élite. Je ne savais pas encore qu'il avait fait disparaître Shelby Lydecker dans l'incendie du pavillon d'Étienne Berthon ni qu'il s'était personnellement chargé de l'élimination des hommes de main responsables du meurtre du laveur de vitres de la gare Saint-Pancras. J'ai appris par la suite les conditions ignobles de ces crimes et d'autres encore.

A posteriori, je comprends mieux que dans le feu de l'action les motivations de Kourski. S'il nous gardait en vie, c'est qu'il escomptait tirer de Benjamin les informations qui lui manquaient pour accomplir sa quête orgueilleuse. Il se disait probablement qu'il les obtiendrait plus facilement en faisant pression sur le jeune garçon, en lui laissant l'espoir de nous sauver tous, plutôt qu'en nous tuant un à un pour lui faire peur. C'est pourquoi il n'avait blessé que légèrement le père et le grand-père, c'est pourquoi il gardait Katerine au bout de cette corde.

KOURSKI

Vous êtes raisonnable Durman, je le regrette. Où en étions-nous petit ? Ah oui, lance-moi le traité. Durman, vous pouvez garder le revolver.

Benjamin jette le petit volume aux pieds de Kourski qui se baisse lentement pour le ramasser. Il se relève, son arme pointée vers le sol dans une main, le livre dans l'autre.

KOURSKI

Bien. Je sais maintenant ce que je dois faire, mais où dois-je aller ? Tu as sans doute une idée.

BENJAMIN

C'est le graffiti sur le mur extérieur de la tour qui vous montre le chemin.

KOURSKI

Ce dessin ridicule ? Explique-toi.

BENJAMIN

Il n'est pas si ridicule que cela. L'abbé Veyssière omet de le mentionner dans son histoire de la tour. C'est le signe de son importance.

KOURSKI

Sauf s'il l'a tracé lui-même.

BENJAMIN

Je ne crois pas, mais au fond cela ne change rien.

KOURSKI

Qu'est-ce que ça représente ? Un tournesol ? Un ostensor ? Une lampe ? Et que disent les chiffres ?

BENJAMIN

C'est un phare. Une lumière sur les vagues. Le nombre du haut donne la latitude nord et celui de gauche la longitude ouest. Bien sûr, ce sont des valeurs approchées. La clef c'est 1682.

KOURSKI

Autrement dit ?

BENJAMIN

Les coordonnées géographiques ne sont pas assez précises, la date de mise en service du phare ne laisse aucun doute.

KOURSKI

La date de mise en service du phare. Ingénieur, ma foi. Tu es un garçon brillant. Trop peut-être. Alors où se trouve-t-il ce phare ?

BENJAMIN

Sur l'île de Ré. C'est la vieille tour des Baleines.

KOURSKI

Oui je comprends. L'ecclésiastique qui a recueilli le livre d'Abraham le Juif aura préféré le mettre en lieu sûr, loin de son abbaye, pour échapper aux tentations. Il a dû profiter de l'édification de la tour des Baleines pour s'en débarrasser.

BENJAMIN

Les dates ne concordent pas vraiment. Richelieu est mort en mille six cent quarante-deux.

KOURSKI

Peu importe. S'il ne s'agit pas du premier dépositaire, c'est son successeur ou le suivant. Je me fous des morts.

DURMAN

Vous avez ce que vous voulez maintenant. Allez-y et laissez-nous en paix.

KOURSKI

C'est ce que je compte faire, mais je vais emmener la belle Adrijana avec moi. Elle me servira d'éclaireur.

BENJAMIN

Non.

KOURSKI

Pourquoi non ? M'aurais-tu déguisé la vérité ? Y a-t-il des choses que j'ignore ? Parle avant qu'il ne soit trop tard.

BENJAMIN

J'ai glissé deux erreurs dans le décryptage du texte codé. C'est deux veuves et une mariée, pas le contraire. Et puis il faut lire gare à Cloris, pas gare à Damon.

KOURSKI

Je vois. Les dames noires et les dames blanches n'ont pas le même

poids. Le tablier est piégé, c'est ce que tu penses ? Et tu allais m'envoyer à la mort, petite peste.

BENJAMIN

Oui.

KOURSKI

Tu mériterais que je vous massacre tous. Je préfère une lente agonie. Pas d'eau, pas de nourriture, pas de secours possible, une lumière qui finit par s'éteindre. Comme c'est moche.

DURMAN

Vous êtes un monstre. Il y a des femmes et des enfants ici.

KOURSKI

Valent-ils mieux que les hommes ? Je vous ai dit que mon grand-père a parlé d'une autre issue. Après tout, c'était peut-être une corde. Allez vous faire pendre ! Je vous laisse vos lampes de poche, cherchez bien. Vous pouvez garder vos téléphones portables, ça ne passe pas ici. Je bloque l'entrée, inutile de vous fatiguer. Égosillez-vous, personne ne vous entendra. Durman, je vois dans vos yeux une lueur d'espoir. Vous vous dites que le cri de Katerine a franchi ces murs. Encore raté mon vieux. Mon ange, tu veux bien nous faire réentendre ton hurlement de vierge effarouchée.

Ange Athénaïs reste muette.

KOURSKI

Non ? C'est la fin du voyage pour toi aussi mon ange. Tu te laisses aller. Je dois accomplir seul mon destin surhumain. Tu n'es plus qu'un poids mort.

ÉTIENNE

C'est ça, dégagez. Laissez-nous mourir tranquilles. Votre heure viendra.

KOURSKI

Erreur grand-père, je cours vers l'immortalité.

En un clin d'œil, Kourski disparaît par l'ouverture du mur qui se referme sur lui. La lumière s'éteint.

Pavel Kourski attendit le jour pour gagner l'île de Ré. En quittant la tour de Moricq, il avait pourtant éprouvé le besoin impérieux de s'y rendre sur-le-champ. C'était le mitan de la nuit. Il aurait bien volé un bateau à moteur, mais il n'avait jamais appris à piloter ce genre d'engins. Il ne savait d'ailleurs pas sur quel point de l'île se trouvait la vieille tour des Baleines. Il décida de rentrer à la résidence, de consulter une carte et de se présenter à l'embarcadère du port à l'aurore, pour traverser le Pertuis breton qui le séparait du terme de sa quête, ces quelques kilomètres carrés de terre plate ancrés dans l'océan.

Il avait déjà oublié les cadavres abandonnés en chemin, comme les cinq adultes et les deux enfants enfermés dans les caves de la tour de Moricq et condamnés à une mort aussi lente qu'inexorable. Ce n'était même pas le cadet de ses soucis. Plus rien n'existait au monde pour ce cœur d'airain, sinon la proximité de la découverte de cette pierre philosophale qui a tiré tant d'âmes vers le fond. Kourski était fou, aveuglé par ses désirs de richesse et d'immortalité.

Clôtré dans son appartement, il se demandait si la nuit ne finirait jamais d'agoniser. Il consultait sa montre toutes les cinq minutes, meurtri par la lenteur du temps. Il entreprit de vérifier le message tracé dans la couverture du traité en le confrontant au code percé par Benjamin. Il avait pensé au cierge. Tout collait parfaitement. Avant de s'en tenir à la vérité, le jeune garçon avait en effet tenté de l'abuser sur la couleur des dames et sur Cloris et Damon. Kourski imagina un instant les effets d'une erreur. Il avait souvenir qu'au trictrac ces cas de figure trouvaient leur solution dans les écoles – c'était le terme utilisé par Soumille –. Or ici il ne s'agissait plus d'un jeu réglé, plutôt d'un jeu dangereux. Il y avait fort à parier

que le châtement de la faute serait impitoyable. Kourski se demanda s'il avait eu raison de laisser Ange Athénais dans le tombeau de Moricq, non qu'il tînt à sa vie, mais plus prosaïquement parce qu'elle aurait pu lui servir d'avant-garde, de bouclier. Quel serait le piège tendu ? Pourquoi sentait-il monter en lui une sourde angoisse, alors qu'il avait le texte décodé pour le guider sur un chemin sûr ? Méfiance du despote redouté envers tout ce qui paraît simple et naturel à ceux qui connaissent l'affection et l'amour.

La fraîcheur du jour naissant, la légère brise effacèrent ses doutes. Le premier, en deux enjambées conquérantes, il franchit la passerelle qui menait au bateau. À l'aube, entre sommeil et veille, rares étaient les voyageurs à tenir l'équilibre sur le pont. Kourski n'en avait cure. Debout à l'avant de l'embarcation qui appareillait, il fixait les courbes incertaines de l'île de Ré, cherchant des yeux cet amer invisible, sel et nectar de son orgueil de géant, cette vieille tour des Baleines qui lui promettait une jeunesse éternelle.

En posant le pied sur l'île de ses rêves, Kourski eut quelques secondes de perplexité. Là, sur ce petit morceau de France, il se serait cru en Asie. Le port croquignolet de Saint-Martin-de-Ré grouillait de pousse-pousse attelés à leurs conducteurs chinois. L'air vibrait du charabia des hommes qui se saluaient, s'interpellaient ou se querellaient dans d'innombrables idiomes. Pourtant ces transporteurs d'un autre monde semblaient se comprendre sans le moindre mal. Kourski ne se demanda pas longtemps ce qui avait conduit là cette nuée de bridés. Apparemment, la France ne chassait pas tous les

étrangers de son territoire ou bien l'île de Ré avait fait sécession. C'est le maire du très chic bourg rétais qui avait eu l'idée de faire venir, du fin fond des provinces rurales chinoises, de petites communautés dépourvues de ressources, pour leur offrir le monopole du transport de l'île. La grande crise pétrolière de 2010 était passée par là. Depuis deux ans déjà, le pont était fermé à la circulation, et les voitures et autres motos étaient interdites sur Ré. Restait donc aux habitants et aux touristes la marche à pied ou le vélo. Ce qui était médiocrement pratique par temps de pluie, pour certains déplacements et pour les personnes âgées, sans compter les fainéants. Les Chinois, infatigables, remplaçaient admirablement moteurs et mécaniques. Ils étaient endurants, rapides, économiques et hélas bavards. Leurs femmes faisaient le ménage dans les villas de l'île ou tenaient des cantines ambulantes à l'arrière des plages à la belle saison. Les rouleaux de printemps avaient remplacé les frites. Tout ce petit monde, augmenté des enfants employés au nettoyage du littoral, vivait dans un camp qui occupait l'ancienne prison et que les Rétais désignaient à présent par le nom mi-affectueux mi-méprisant de Chinetoqueville. Les autochtones, d'abord réticents au projet du maire de Saint-Martin, s'étaient résignés à faire un essai. Cette « petite Asie » attirait des touristes supplémentaires et le commerce de l'île ne s'en portait que mieux.

Ignorant de tout cela et nullement enclin à en savoir plus, Kourski héla un petit vieux tout ridé, agenouillé à côté de son engin monoplace. Il pouvait bien avoir soixante-dix ans, mais la nudité de son torse laissait admirer des muscles fins, déliés, sculptés dans un bois solide. Le papi le regardait avec un sourire énigmatique qui avait plu à Kourski. Sans un mot, il l'invita à monter

et le Russe se carra sur le siège rembourré. Le Chinois prit les bras dans ses mains noueuses. Il partit au trot dès que son passager lui eut crié le terme de la course : la vieille tour des Baleines. Les quelque vingt kilomètres furent avalés par le coureur d'un autre âge sans fatigue apparente. N'eût été l'excitation de la quête, Kourski aurait dormi, vaincu par le manque de sommeil, bercé par le rythme régulier du porteur et le frottement des roues sur le goudron mal entretenu où perçaient des herbes folles. Arrivé à destination, il paya royalement le vieillard qui ne s'était pas départi de son sourire et se fendait d'une courbette.

Le phare des Baleines se dressait, imposant, devant Kourski. Ce géant ne l'intéressait pas. Il n'avait d'yeux que pour sa sœur aînée délaissée, cette vieille tour qui se tenait à quelques pas, discrète, inutile au commun des mortels, et dont lui seul mesurait la vraie puissance.

En cette heure matinale, le pied du phare avait des airs de ruche. Touristes attirés par l'ascension et curieux du point de vue, écoliers en goguette qui se souciaient peu des visées pédagogiques de leurs professeurs, tournaient, discutaient, déambulaient le nez au ciel, en attendant de pouvoir pénétrer dans la haute tour. Kourski se dirigea vers la plus ancienne sans prêter attention à l'agitation extérieure. De sa trentaine de mètres, elle dominait une maisonnette pimpante qui abritait la billetterie et une exposition sur les phares de France. Il y avait là tout autant de monde. Le Russe se mêla un instant à la foule. Un instituteur au ton péremptoire commentait de vieilles cartes postales. Ses élèves rêvassaient ou pouffaient de rire. Kourski s'assura

que personne ne surveillait réellement les lieux. Il nota avec satisfaction l'absence de caméras de contrôle. Revenu dans le jardin, il remarqua bien un invalide, un manchot, style ancienne marine à voiles, casquette bleue clouée sur la tête et pipe au bec, qui semblait patrouiller sans conviction. Celui-ci ne le gênerait guère. Il attendit son passage de l'autre côté du phare des Baleines pour se coller à la porte de la vieille tour.

Le destin entraînait dans son jeu. La poignée, polie par les ans, tourna sans grincer. Kourski poussa le battant de bois et se glissa dans l'édifice, en prenant soin de refermer derrière lui. Une lumière pâle pénétrait par les rares fenêtres. Un escalier à vis, taillé dans une excroissance du mur, desservait les deux étages supérieurs et la plate-forme sommitale, orpheline de son fanal. Kourski avala la centaine de marches au rythme effréné des battements de son cœur. Pourquoi était-il persuadé que la résolution de l'énigme aurait pour théâtre la dernière salle ? Il n'en savait rien lui-même et se fiait à son intuition. Il laissa les degrés s'échapper vers le couronnement de la tour et s'engouffra, tel une houle puissante, dans la pièce circulaire du troisième étage. Elle était nue. Le plancher ciré ne supportait aucun meuble, pas une décoration n'égayait la paroi couverte de salpêtre. Les bottines ferrées de Kourski éveillaient des échos sonores qui faisaient le tour des murs avant de revenir à leur point de départ.

À intervalles réguliers, environ un mètre cinquante au-dessus du sol, quatre anneaux identiques étaient scellés dans la pierre. Kourski, frappé par cette disposition, sortit une boussole de sa poche. Chaque anneau indiquait l'un des quatre points cardinaux. Le doute n'était pas permis. Le mécanisme était là, immuable, attendant

depuis plus de trois siècles la main qui le mettrait en branle. Kourski se remémora les termes du message codé :

SUD TERNES À DEXTRE
OUEST BEZAS À SENESTRE
NORD CARMES À DEXTRE
EST BEZAS À DEXTRE

Il aurait pu en vérifier l'exactitude sur le petit papier glissé dans la poche arrière de son pantalon, mais cela lui paraissait mesquin. En cet instant solennel, il devait montrer la pleine puissance de sa mémoire, question de classe. Il s'approcha de l'anneau sud, le fit tourner de trois tours complets sur la droite, puis de l'anneau ouest auquel il fit faire un tour sur la gauche, et ainsi de suite pour les anneaux restants. Son cœur était à la limite de l'explosion. Rien ne se produisit. Pour une fois dans sa vie Kourski était impuissant. Il frissonnait à présent. Il réactiva son intelligence, un temps dominée par ses émotions. Ternes, bezas et carmes étaient des doublets, il fallait donc multiplier chaque nombre par deux. Il recommença l'opération, fit tourner six fois l'anneau sud sur la droite, deux fois l'anneau ouest sur la gauche, huit fois l'anneau nord sur la droite. Ses pulsations s'accéléraient de nouveau et il eut l'impression de brûler en enfer. L'anneau est terminait sa deuxième rotation sur la droite. Rien, si ce n'est un déclic mat, quasi inaudible, qui échappa aux oreilles enflammées de Kourski. Ce qu'il vit en revanche, c'est un pan de mur de la largeur d'un homme reculer de quelques centimètres puis coulisser, découvrant un espace creusé dans la paroi de la tour, épaisse de plus d'un mètre. Ce chemin de ronde secret et aveugle courait des deux côtés, butant sur l'encadrement

des fenêtres qui surveillaient l'océan. Kourski alluma sa lampe de poche et s'engagea sur la droite avec le sentiment de profaner un temple, ce qui le remplissait d'orgueil.

Après sept à huit enjambées, il rencontra une paroi infranchissable. Il l'étudia dans le faisceau jaunâtre, sans trouver de failles ni de mécanisme dissimulé. Il revint sur ses pas et pénétra dans l'autre réduit. Il trouva une table de trictrac ouvragée, un meuble magnifique du XVIIIe siècle, aux lames marquetées d'ébène et d'ivoire. Mais peu lui chaulait ces considérations d'antiquaire. Les dames étaient rangées sur le talon de chaque joueur, dans la même disposition que sur la première figure du traité de Soumille. Il put ainsi repérer le Grand-Jan de Cloris et le Grand-Jan de Damon sur lesquels se trouvait la case de l'écolier de chacun d'entre eux. Il lui fallait éviter à tout prix celle de Cloris : « Gare à Cloris », disait le texte codé. Kourski n'avait jamais eu confiance dans les femmes. Ange Athénaïs lui donnait raison. Cette gourde semblait s'être entichée du père de Benjamin, grand bien leur fasse. Qu'ils ne comptent pas sur lui en revanche pour verser une larme, à la manière d'un fan décérébré. Pour le temps qui leur restait...

Il prit deux dames noires et une blanche dans ses mains. Il les posa une par une, délicatement, sur la case de l'écolier de Damon, une flèche noire. À peine avait-il installé la dernière que la table s'embrasa comme un fagot. Il n'eut pas le temps de fouiller le meuble, comme il aurait peut-être dû le faire d'emblée au lieu d'obéir à un rituel inepte. Affolé par la perte probable du manuscrit

d'Abraham le Juif ou par l'idée qu'il n'était que la dupe d'un jeu qui le dépassait, Kourski ne voyait pas que ses vêtements subissaient les assauts rageurs des flammes. Quand il prit enfin conscience de la brûlure, ses jambes n'étaient plus qu'une torche. Il se sentait partir, cendre qui se déposerait bientôt sur le sol de pierre sans jamais voler aux quatre vents. Il n'éprouvait aucune souffrance, juste une chaleur inhabituelle.

Kourski remarqua dans le fond du passage le dos d'un homme penché sur un petit bureau. Il traversa l'incendie sans crier ni se poser de questions. Il se pencha par-dessus l'épaule contractée. Sur une feuille à moitié couverte de pattes de mouche, l'homme finissait de tracer le dernier mot d'une phrase : phrase. Fasciné, Kourski regarda une minute la plume glisser sur la neige de la page. Tout se fondit soudain en un miroir où il vit son propre visage et celui de l'homme. C'était le libraire des Seven Dials, torturé à mort – ou presque fallait-il croire – dans son arrière-boutique de l'Agatha Lane. Edouard Harding tenait le stylo qui injectait du sang d'encre dans les veines de Pavel Kourski. Edouard Harding souriait amèrement au personnage qui venait à sa rencontre.

Ils étaient à présent dans cette même réserve emplies de volumes moisissés, griffés, écartelés, auxquels le bouquiniste redonnait vie, sur cette même table où Kourski aurait juré avoir vu son complice, Shelby Lydecker, fracasser le crâne du vieux bonhomme à coups de dictionnaire franco-anglais. L'île de Ré n'était plus qu'un vague souvenir. Kourski était revenu à la case départ. Harding s'adressa à lui en un monologue qui lui rappela celui que

le libraire avait tenu dans le cabinet d'Artemus, sinon que son propre avenir s'était définitivement assombri. Discours des illusions perdues.

« Pavel, tu me déçois. Vois où tu en es arrivé. J'avais fondé sur toi les plus grandes espérances. Et te voilà un meurtrier pris au piège d'une énigme qui t'a rendu fou. La richesse, la puissance, la vie éternelle méritent-elles que l'on menace, que l'on écrase, que l'on tue pour les toucher du doigt ? Comment une intelligence aussi fine que la tienne a-t-elle pu se laisser abuser par des mots mystérieux ? Bien sûr, tu me diras que je suis ton créateur et que je t'ai mené là où j'ai voulu, que tu es dépourvu de libre-arbitre. C'est faux, Pavel, tu le sais. Je t'ai modelé mais tu m'as échappé. Tu as fui l'aiguillon de ma plume pour goûter la liberté. Tu ne m'as pas fait confiance, j'en suis attristé. En brisant tes liens, tu as fait le vide autour de toi. Moi d'abord, puis le sympathique laveur de vitres de la Saint-Pancras station, les hommes de main bodybuildés de Shelby, Frank Albert, Shelby Lydecker lui-même, sans compter tous ceux que tu as enfermés dans la tour de Moricq. Comment as-tu pu abandonner Ange Athénaïs à une mort certaine ? Ta cousine Pavel, ta cousine ! Tu aurais pu être autre chose que le méchant de l'histoire. Ton passé ne plaide pas pour toi, mais je t'avais imaginé sur le chemin de la rédemption. Tu devais quitter ton existence d'où le cœur a toujours été absent, prendre des chemins de traverse pour t'ouvrir à l'amour d'une femme, à l'affection des hommes. Katerine était pour toi, Pavel : un cadeau que je voulais t'offrir. Tu ne sais pas recevoir, tu préfères prendre. Et maintenant ? Dois-je te laisser

brûler, te réduire en cendres, t'effacer, te gommer ? Dois-je t'accorder une dernière chance ? Pour être honnête, Pavel, car je ne veux pas te tromper, j'ai besoin de toi pour sauver Katerine, Bob, Benjamin, Adrijana, Étienne, François et Ange Athénaïs. Je ne sais pas comment les faire sortir de cette satanée cave dans laquelle tu as scellé leur sort. Accorde-moi le moyen de déverrouiller le passage secret. Je sais que tu le connais, ton grand-père te l'a révélé avant de mourir, à toi seul Pavel, de quelques mots soufflés à l'oreille. Tu penses qu'il me suffit d'en inventer un qui paraisse plausible au lecteur, sans rien te demander. Mais c'est justement là ta dernière chance Pavel, l'ultime occasion de montrer ta beauté retenue. Reçois et donne, Pavel. Tu vivras, j'éteindrai le feu qui te dévore et tu devras témoigner de tes errements. Tu écriras tes mémoires pour mettre en garde ceux qui te liront. Je ne me fais guère d'illusion sur ta relation des événements, tu mêleras sans doute le vrai et le faux. Pourtant tu te mettras à nu entre les lignes. Pour le reste Pavel, tu devras rendre des comptes à la justice des hommes. Je ne peux rayer d'un trait les horreurs que tu as commises. Ne réfléchis pas trop longtemps, je ne peux pas indéfiniment te garder en vie sous la langue des flammes, question de vraisemblance Pavel, tu comprends ? Tu veux peut-être savoir ce qui te vaut cette belle flambée ? Benjamin ne s'est pas trompé, le texte codé et le texte décodé sont les bons. Il ne t'a rien caché non plus. Il essayait juste de sauver ceux qu'il aime en te révélant ce que tu voulais apprendre. Car il n'a pas perdu l'espoir de trouver la sortie, c'est le privilège de la jeunesse, à laquelle le temps n'est pas encore compté. Seulement, vous avez tous les deux sous-estimé le rédacteur de l'énigme, au choix un quelconque abbé ou

moi-même. Les caractères ont été tracés sur l'envers de la reliure. C'était un indice infime, mais un indice essentiel. Le texte contenait deux inversions qu'il était indispensable de corriger pour mettre la main sur... pourquoi en dire plus ? Il ne fallait donc pas lire

DEUX VEUVES ET UNE MARIÉE
DANS LA MAISON
DE L'ÉCOLIER
GARE À CLORIS

mais

UNE VEUVE ET DEUX MARIÉES
DANS LA MAISON
DE L'ÉCOLIER
GARE À DAMON

Ta méfiance t'a joué un bien vilain tour, Pavel. Eusses-tu écouté Benjamin que tu serais arrivé à tes fins. Et peu importe si le petit pensait t'induire en erreur. Cette histoire a commencé dans une impasse, l'Agatha Lane, elle est sur le point de se terminer dans une autre, dans ce réduit secret de la vieille tour des Baleines. Il ne tient qu'à toi d'en sortir, Pavel. »

Extrait de *La vraie vie d'un privé ou les confidences de Bob Durman*

Je n'ai jamais aimé le noir complet. Il me donne l'impression d'être aveugle. C'est lié à mon enfance, aux nuits angoissantes que je passais chez mes grands-parents paternels derrière les volets pleins et hermétiquement clos de ma chambre. Tout cela pour dire que c'est moi qui ai allumé ma lampe en premier. Je l'avais glissée dans ma poche quand Adrijana l'avait abandonnée sur le sol en secourant Katerine. Berthon m'a imité, mais je lui ai ordonné d'éteindre la sienne. Il fallait faire des économies si nous voulions garder une chance de nous en tirer. Nous n'avions que trois lampes, ces deux-là plus celle de Benjamin. Le garçon, prudent, s'était bien gardé de la faire fonctionner en découvrant le faisceau de la mienne. Celle d'Ange Athénaïs était hors service car elle s'en était servie comme d'une matraque pour assommer Katerine. Celle de Katerine, justement, avait disparu, emportée sans doute par Kourski. J'en termine avec ces histoires de lumière qui peuvent sembler sans intérêt, mais sur le moment c'était pour moi une obsession, et je n'en menais pas large.

J'ai pris la tête des opérations. Le plus urgent était de détacher Katerine et de soulager Adrijana dont les jambes flageolaient dangereusement. Le cadavre, nous ne pouvions plus rien pour lui. J'ai demandé à Ange Athénaïs et à Benjamin de panser les blessés avec des morceaux de vêtements. Ils ne perdaient pas trop de sang, c'était déjà ça. La douleur, ma foi, ils n'avaient guère le choix. J'ai acquiescé quand le garçon a allumé sa lampe et a dit à son grand-père de se rapprocher de François qui ne geignait plus. Avec mille précautions, j'ai remplacé

Adrijana. Pour mes épaules de déménageur, Katerine était légère comme une danseuse étoile. Le porté était malgré tout atypique.

Adrijana n'a pas eu besoin d'encouragements. Sous ses airs de volaille affolée, la petite cachait un sang-froid et une intelligence remarquables. Si elle n'avait pas percuté rapidement quand Kourski avait envoyé bouler l'escabeau, la femme de ma vie serait morte. En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, elle est allée le récupérer, elle l'a installé, elle est montée dessus et elle a ôté le nœud coulant qui étranglait à moitié Katerine. J'ai amené délicatement la jeune femme sur le sol, non s'en faire craquer affreusement mes genoux. C'est à ce moment précis que je me suis promis d'arrêter le rugby et de me coller à la natation.

Katerine a lentement retrouvé son souffle. On ne revient pas des berges du Styx – un privé peut avoir de la culture – comme des bords de la Tamise. Son premier mot a été pour moi. Le paradis. Juste « merci ». Il valait toute la poésie du monde. Les « je t'aime » on verrait plus tard. Elle était plus belle que sur la pellicule, les cheveux défaits, les yeux brûlants, les lèvres entrouvertes. S'il n'y avait pas eu ce décor tragique, la cave à peine éclairée, deux blessés par balle, une issue introuvable, je l'aurais embrassée. Comme un fou j'ai posé ma bouche sur la sienne. Comme un fou, car en dehors de notre prison Katerine ne m'avait jamais vu. Mais je couvais assez d'amour pour deux. Les quelques jours que j'avais passés à la poursuivre, puis à la protéger, prenaient des allures d'éternité délicieuse. Comme une folle elle m'a rendu mon baiser. Aujourd'hui encore j'en ai des frissons.

Adrijana s'était assise en haut de l'escabeau pour recharger ses batteries. En regagnant le sol elle a glissé

sur un degré. Agile, elle s'est rattrapée de la main à l'un des nœuds vides. Bien lui en a pris. L'anneau qui soutenait la corde est descendu du plafond le long d'un ressort. À l'opposé de l'ouverture par laquelle Kourski s'était fait la belle, un pan de mur s'est retiré d'un demi-mètre avant de coulisser, dégageant un passage vers une cave encombrée de vieux tonneaux, de bouteilles et de bœux vides. S'y devinait le pied d'un escalier en bois, notre chemin vers la liberté.

POSTFACE À
LA CASE DE L'ÉCOLIER

par Dacha Buddrineva

traduit du russe
par Paule Quesnel

Je suis sans doute la première lectrice de *La case de l'écolier*. Comment ce texte singulier a-t-il pu échouer entre mes mains ? Reportons-nous cinq ans en arrière, en septembre 2002. Je viens de m'installer définitivement à Paris. Mes succès littéraires en Russie et aux États-Unis m'ont rendue plus riche que je ne le serai jamais. Le besoin d'écrire commence à céder la place au désir de vivre pleinement le présent, de croquer dans les plaisirs de l'existence, la cuisine et les hommes. Pour rendre à la littérature ce qu'elle m'a donné, pour encourager de jeunes talents pas encore publiés et pour garder mon intellect en éveil, je crée une petite maison d'édition. Je lui donne le nom de la mythique République pirate de l'Océan Indien : Libertalia. Libertalia éditions, voilà qui a de la gueule, qui sent l'évasion, la déraison, les coups de pied au cul des idées toutes faites. Comme le rêve des fondateurs, Misson et Carraccioli, ma maison ne résiste pas longtemps aux assauts de la réalité. Au bout de deux ans, je jette l'éponge, pressée par les dettes. Je n'ai tenté de sortir qu'un unique livre, *La case de l'écolier*. Sans succès.

Pourquoi ? Les raisons sont multiples et complexes comme les relations humaines, hasardeuses souvent, incompréhensibles parfois. Je les cite en vrac : pannes de mon système informatique, défauts à l'impression, incendie du stock et pour finir en beauté disparition mystérieuse de l'auteur. Vous voyez peut-être autre chose que la main du destin dans cet enchaînement de circonstances pénibles. Je ne suis pas russe pour rien. Le fatalisme prend vite le dessus sur mes soupçons. Nous autres slaves avons une naïveté qui échappe à l'entendement des occidentaux. Toujours est-il que j'arrête les frais, à défaut d'arrêter un coupable. Je me

retrouve nue comme au premier jour. Je reprends l'écriture.

Mon dernier succès de librairie me remet en selle, si bien que l'année dernière je me décide à rouvrir *La case de l'écolier*. Je lis ce roman étrange et intrigant avec une joie renouvelée. Tout le monde n'y trouvera pas son compte, c'est certain, mais il fera sans doute le bonheur de quelques-uns. Dans le plus grand secret, je recommence le travail d'édition, en me passant du créateur toujours absent. Sans doute préfère-t-il s'effacer devant ses personnages pour leur donner plus de chair, leur insuffler un supplément d'âme.

Pourtant qu'il me soit permis ici, à la sortie du roman, de rendre hommage à celui qui a construit cette intrigue de poupées russes, qui l'a nourrie de ses maux et de ses mots. Il s'est dessiné dans cette histoire, confiant à l'un ou l'autre de ses personnages un trait de son caractère, un pan de sa vie. Ne vous laissez pas abuser par le patronyme inscrit sur la première de couverture, il ne s'agit là que d'un écrivain de paille, un imposteur dont vous n'entendrez plus parler dans le monde des lettres. N'allez pas penser que je sois moi-même cet auteur énigmatique. Si je donne le sentiment de bien le connaître sans jamais l'avoir rencontré, c'est que nous nous ressemblons tous, nous autres gens de plumes. Le véritable auteur a laissé son nom dans le livre même, à travers un personnage qui n'est autre que son double plus jeune de quelques années.

Vous ne devinez pas ? Tournez la page.

C1C4D11C8TAC11C8D11

C11C4D7C2C4D5

D4D10D4D6

D6CTC10D4C4

C1C8C4D11